9e ANNÉE — T. 18

N° 388 — 2 JUILLET 1927

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



Adveniat Regnum Tuum

PARAIT LE SAMEDI *(46 fascicules par an; tables semestrielles)*

PRIX DU NUMÉRO : 0 FR. 75

ABONNEMENTS : six mois, 16 fr. ; un an, 30 fr. Etranger, variables selon les pays.

BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIIIe

(Chèques postaux : *Maison de la Bonne Presse, Paris*, Cte N° 1668.)

Les Questions Actuelles — Chronique de la Presse — L'Action Catholique — Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

Conformément à l'usage, la D. C. *ne paraît que toutes les deux semaines durant la période des vacances. En conséquence,* **LE PROCHAIN NUMÉRO** *sera publié* **LE 16 JUILLET.**

Sommaire analytique

LES « QUESTIONS ACTUELLES » et « CHRONIQUE DE LA PRESSE »

ACADÉMIE FRANÇAISE

Réception de M. Paul Valéry, successeur d'Anatole France

M. Paul Valéry, *ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort d'Anatole France, y est allé prendre séance le jeudi 23 juin 1927 et a prononcé le discours suivant :*

DISCOURS de M. Paul Valéry

Messieurs,

Les premiers mots qu'on vous adresse sont toujours d'une vérité particulière. Il est bien remarquable qu'un discours dicté par l'usage, un remerciement de cérémonie qui pourrait se réduire à une apparence gracieuse engendre nécessairement dans celui qui parle le même sentiment qu'il vous exprime, et un état de pure et parfaite sincérité. En ce point singulier d'une existence où l'on paraît un instant devant votre Compagnie, avant que de s'y confondre, toutes nos raisons d'être modestes, qui sont assez souvent paresseuses et profondément retirées, se font vives et puissantes. Nous sommes inspirés d'être pour nous plus sévères et plus difficiles que ne le fut l'Académie. Notre poids nous semble léger. Nos ouvrages nous sont une pincée de cendres ; et sur le seuil de votre audience, éprouvant invinciblement ce que l'on doit à votre faveur, on éprouve ce que l'on est et l'on se dit que tout arrive.

Dette de reconnaissance envers les maîtres disparus [1].

René Boylesve.

Vous m'avez facilement accordé de prendre parmi vous une de ces places si honorables que tant d'hommes du premier ordre ont dû longuement désirer, et qu'il n'est pas sans exemple qu'avec tous les mérites du monde quelques-uns des plus grands aient attendue toute leur vie. Il ne serait pas humain, Messieurs, que cette réflexion inévitable ne produisît en moi je ne sais quelle comparaison des destinées. Le passé saisit le présent, et je me sens environné d'une foule d'ombres que je ne puis écarter de mon discours. Les morts n'ont plus que les vivants pour ressource. Nos pensées sont pour eux les seuls chemins du jour. Eux qui nous ont tant appris, eux qui semblent s'être effacés pour nous et nous avoir abandonné toutes leurs chances, il est juste et digne de nous qu'ils soient pieusement accueillis dans nos mémoires et qu'ils boivent un peu de vie dans nos paroles. Il est juste et naturel que je sois à présent sollicité de mes souvenirs et que mon esprit se sente assisté d'une troupe mystérieuse de compagnons et de maîtres disparus dont les encouragements et les lumières que j'en ai reçues m'ont conduit insensiblement devant vous. Je dois à bien des morts d'être tel que vous ayez pu me choisir ; et à l'amitié je dois presque tout.

Parmi tant de chers et tant d'admirables absents dont la présence m'est si certaine, vous ne serez point étonnés que je distingue ici la figure charmante et grave de votre confrère très aimé M. René Boylesve, l'un de ceux de l'Académie qui m'ont persuadé qu'il fallait songer à vous joindre, et qui se sont intéressés, avec une efficace évidente, à disposer pour moi vos esprits et à me préparer ce jour même.

Littérature d'hier et d'aujourd'hui.

« Le temps de notre jeunesse a péri d'une mort violente. »

Entre Boylesve et moi, il arrivait assez souvent que l'on s'entretînt de nos commencements littéraires. Nous unissions nos réminiscences diverses du temps où nous nous étions rencontrés. Nos admirations primitives, nos idéaux, nos grands hommes, nos sujets de merveille et d'amour, s'étaient trouvés assez différents, car Boylesve, toujours, fut un sage. Nous revenions avec amitié sur nos anciennes différences, comme jadis, avec amitié, nous les avions reconnues. Mais nous nous accordions enfin, selon l'usage éternel des personnes qui se font moins jeunes, dans le regret des jours consumés. Quoique rien ne soit plus ordinaire, toutefois il ne fut jamais plus raisonnable de gémir sur ce qui n'est plus. C'est que le temps de notre jeunesse et celui de notre vigueur ne s'est pas évanoui insensiblement et par une altération imperceptible, il a péri d'une mort violente ; il ne peut plus s'apercevoir qu'au travers d'immenses événements. Le monde au sein duquel nous nous sommes formés à la vie et à la pensée est un monde foudroyé. Nous vivons comme nous pouvons dans le désordre de ces ruines, ruines elles-mêmes inachevées, ruines qui menacent ruine, et qui nous entourent de circonstances pesantes et formidables, au milieu desquelles le visage pâlissant du passé nous apparaît plus doux et plus délicieux que si le cours indivisible des choses n'eût fait que nous ravir paisiblement quelques dizaines d'années.

Les « cénacles » il y a quarante ans.
L'adolescent qui s'essayait aux lettres pouvait choisir sa tribu littéraire.

Au sortir d'une crise si violente, après un si grand bouleversement et une tension si prolongée des esprits, la littérature s'est faite bien différente de ce qu'elle fut. On trouvait autour de soi, vers 1890, une disposition tout autre et beaucoup plus simple des ambitions et des pensées. Ce peuple d'écrivains qui dresse et agite devant chaque époque une quantité de miroirs divergents, n'a plus les mêmes coutumes ni la même constitution qu'il avait. On observait alors une variété de confessions

(1) Les sous-titres sont de la *D. C.*

et de sectes plus nettement séparées qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. L'adolescent qui s'essayait aux lettres et qui s'égarait tout d'abord, quelque peu ébloui d'œuvres et d'idées, ne tardait pas à discerner les partis et les doctrines qui se divisaient le présent ou se disputaient l'avenir. Bientôt, sur les degrés de l'amphithéâtre intellectuel qui s'élève de l'obscurité jusqu'à la gloire, il pouvait aisément choisir le côté de ses préférences. Toutes les factions de la politique littéraire avaient alors leurs quartiers généraux et leurs places d'armes. Il y avait encore deux rives à la Seine ; sur ces bords ennemis, les salons dissertaient, les cafés résonnaient, quelques ateliers bouillonnaient du mélange écumant des arts. Même un grenier devint illustre et le seul grenier au monde capable d'une telle fécondité ; il enfanta une Académie excellente, qui s'accorde aimablement avec son aînée, et dont il vous plaira, Messieurs, que je salue les gloires et les talents au passage.

Alors « les volontés et les systèmes s'opposaient plus exactement » qu'aujourd'hui. Les naturalistes et les Parnassiens, les disciples de Taine et ceux de Renan.

Je ne vois pas à présent d'aussi claires catégories qu'il s'en voyait au temps de notre ingénuité. Les volontés et les systèmes s'opposaient plus exactement. Toute la nation littéraire s'ordonnait en un petit nombre de tribus selon les lois naïves des contrastes que l'on croyait exister entre l'art et la nature, le beau et le vrai, la pensée et la vie, le vieux et le neuf. Chacune de ces tribus avait son chef incontestable, je veux dire qui n'était contesté que par quelqu'un du même drapeau.

Le naturalisme triomphait sous Emile Zola. Autour de la noble figure de Leconte de Lisle rimaient exactement les poètes du Parnasse. On remarquait aussi, souriants ou pensifs, un petit groupe de grande influence, philosophes ou moralistes, dont les uns plutôt sévères et même soucieux, les autres qui se faisaient de l'ironie une méthode universelle, jugeaient, disséquaient ou raillaient toutes choses divines et humaines.

Je crois bien que de ces auteurs idéologues, critiques, théoriciens, humanistes, nourris de philologie, d'histoire et d'exégèse, qui se réclamaient des grands noms de Renan et de Taine, il n'en est point que la Compagnie n'ait accueilli dans ses fauteuils.

Zola, Leconte de Lisle, Taine ou Renan, il suffisait alors de quelques noms pour s'y reconnaître assez vite dans la mêlée des doctrines et des personnes. C'est en quoi de grands hommes sont fort utiles. Comme les noms illustres s'inscrivent au coin des rues et nous enseignent où nous sommes, ils s'inscrivent aussi aux carrefours et aux points multiples de notre mémoire intellectuelle. La gloire cesse d'être vaine, la gloire sert à quelque chose si elle consiste à devenir symbole et convention commode dans les esprits.

Les symbolistes.

Le plaisir de rompre avec la coutume, de choquer, n'était pas absent de toutes les âmes.

Mais ces écoles triomphantes, ces constellations d'écrivains si hautes sur l'horizon, commençaient à manquer dans leur triomphe des forces qu'elles avaient consumées pour l'obtenir. Leurs vertus et leurs arguments s'épuisaient, car il n'est guère de vertus que combatives : qui gagne, les perd. Et quant à nos arguments, ce ne sont, pour la plupart, que des armes de jet qui ne peuvent servir deux fois. Le naturalisme et le Parnasse étant au plus haut période, ils devenaient la proie passive de l'inertie ; ils se trouvaient sans le savoir dans toute la faiblesse des apogées. Un jeune homme tenté par les lettres ne pouvait douter (c'eût été douter de soi-même) qu'il ne se préparât dans les têtes les plus actives de son âge je ne sais quelles nouveautés extraordinaires. La jeunesse prophétise par son existence même, étant ce qui sera.

On commençait de saisir dans l'air intellectuel la rumeur d'une diversité de voix surprenantes et de chansons encore inouïes, le murmure d'une forêt très mystérieuse dont les frémissements, les échos, et parfois les ricanements pleins de présages et de menaces inquiétaient vaguement, persiflaient nettement les puissances du jour, qu'ils pénétraient peu à peu d'une sourde persuasion de leur ruine. Les lacunes et les vices de ce qui existe nous sont merveilleusement sensibles à l'âge où nous-mêmes nous n'existons presque pas encore. Une foule de publications éphémères, de libelles singuliers, d'opuscules où l'œil, l'oreille, l'esprit trouvaient des surprises extrêmes, paraissaient et disparaissaient. Des groupes naissaient, mouraient, renaissaient, s'absorbaient l'un l'autre, ou se divisaient à chaque instant, témoignant d'une vitalité océanique dans les profondeurs de la littérature imminente. Je ne dissimulerai pas que le plaisir de rompre avec la coutume, l'intention parfois de choquer, n'étaient pas absents de toutes les âmes. On assumait assez volontiers le rôle de démons littéraires tout occupés dans leurs ténèbres de tourmenter le langage commun, de torturer le vers, de lui arracher ses belles rimes ou ses majuscules initiales, de l'étirer jusqu'à des longueurs démesurées, de pervertir ses mœurs régulières, de l'enivrer de sonorités inattendues.

Mais leurs audaces s'expliquaient par le besoin de transformation de cette époque.

Mais si sévèrement que l'on ait pu jadis apprécier ces attentats, ces étranges sévices, il faut prendre garde qu'ils répondaient à quelque nécessité. Les hommes n'inventent rien qu'ils n'y soient contraints par les circonstances. Les damnations ne sont que des expédients qui répondent à des expédients. Elles n'émanent que de juges extérieurs qui ne sentent pas ce que nous sentons. La sévérité est nécessairement superficielle.

Comment eussions-nous pu n'être pas habités de l'esprit de notre temps, de cet esprit d'un temps si fertile en découvertes, si audacieux dans ses entreprises, où l'on a vu la science passer à l'action, l'attitude contemplative ou descriptive le céder à la volonté de puissance, à la création d'immenses moyens ? L'époque étonne à chaque instant les habitudes des hommes, change leurs mœurs en quelques années, transforme leur sensibilité. Elle exige, elle obtient de nous une perpétuelle adaptation à de nouvelles réalités dont vous savez avec quelle promptitude et quelle énergie elles s'imposent et agissent sur tous les rythmes de notre vie, sur ses relations extérieures avec le temps et l'espace, et sur nos goûts comme sur nos desseins. Ce qui se passe un certain jour dans un coin de laboratoire retentit presque aussitôt et agit sur toute l'économie humaine.

Il n'est pas de tradition qui puisse subsister autrement que par artifice dans cette mêlée de nouveautés. Un temps qui interroge tout, qui vit de tout essayer, de tout regarder comme perfectible et donc provisoire, qui ne peut plus rien concevoir qu'à titre d'essai et de valeur de transition, ne saurait être un temps de repos pour les lettres ni pour les arts. La poursuite des perfectionnements exclut la recherche de la perfection.

Perfectionner s'oppose à parfaire. D'ailleurs, c'est bien peu de chose que de changer la physionomie d'une page d'écriture quand celle de la terre et des cités subit des altérations si extraordinaires et si profondes.

Le romantisme déjà avait fortement remué le monde intellectuel ; mais les insurgés romantiques s'appareillaient aux mouvements de violence politique du XIXe siècle ; ils empruntaient dans leur allure et dans leur langage quelque chose de la chaleur et de la fureur dramatique de nos révolutions. On revendiquait alors une liberté totale pour les formes de l'art et ses expressions.

Chez beaucoup, une volonté d'innovations réfléchies, la recherche d'une technique nouvelle.

Mais les jeunes gens que j'ai connus, ou du moins ceux d'entre eux qui avaient dans l'âme de quoi oser et approfondir, ressentaient plutôt cette ardeur expérimentale, cette volonté d'innovations réfléchies, de combinaisons et de solutions audacieuses qui ont fait notre science et notre technique si grandes et si étonnantes que les créations imaginaires pâlissent auprès des leurs, et, envieuses des prodiges positifs, s'en inspirent de plus en plus.

Il fallait bien que les expériences les plus hardies fussent tentées et que ce qui demeurait de traditionnel ou de conventionnel dans les arts fût soumis à des épreuves impitoyables. On s'inquiéta, parmi nous, de restituer les lois naturelles de la musique poétique, d'isoler la poésie même de tous les éléments étrangers à son essence, de se faire une idée plus précise des moyens et des possibilités de l'art par une étude et une méditation nouvelles du vocabulaire, de la syntaxe, de la prosodie et des figures. Les uns poursuivant cette analyse, les autres se confiant à leur sensibilité, dont ils développaient les expressions à l'infini, ils composaient ensemble le mouvement littéraire le plus tourmenté de philosophie, le plus curieux de science, le plus raisonneur, et cependant le plus possédé de la passion mystique de la connaissance et de la beauté, que l'histoire de nos lettres ait enregistré. Il était inévitable que des recherches si spéciales et généralement si téméraires fussent souvent parentes d'ouvrages difficiles ou déconcertants.

Leurs innovations, leur exagérations même, n'ont pas été étrangères au progrès des lettres.

C'est alors que se produisit le phénomène très remarquable d'une division profonde dans le peuple cultivé. Entre les amateurs d'une beauté qui n'offrait pas de résistance et les amants de celle qui exige d'être conquise, entre ceux qui tenaient la littérature pour un art d'agrément immédiat, et ceux qui poursuivaient sur toute chose une expression exquise et extrême de leur âme et du monde, obtenue à tout prix, il se creusa une sorte d'abîme : mais abîme traversé dans les deux sens de quolibets et de risées, qui sont des signaux que tous entendent. On blâmait, on raillait les adeptes. On s'élevait contre l'idée d'une poésie essentiellement réservée. On traitait les initiés d'initiés, et ils ne refusaient point cette épithète.

Les uns avaient oublié, les autres pouvaient répondre qu'à l'origine de toutes les fermentations humaines, à la naissance de toutes les écoles, et même des plus grandes religions, il y a toujours de très petites coteries, d'imperceptibles groupes longtemps fermés, longtemps impénétrables ; bafoués, fiers de l'être, et avares de leurs clartés séparées. Au sein de ces secrètes sociétés germe et se concentre la vie des très jeunes idées et se passe le temps de leur première fragilité. L'amitié, la sympathie, la communauté des sentiments, l'échange immédiat des espoirs et des découvertes, la résonance des sentiments analogues qui se renforcent par leur reconnaissance réciproque et jusqu'à l'admiration mutuelle, sont des conditions précieuses et peut-être essentielles de renouvellement intellectuel. Ces petites Eglises où les esprits s'échauffent, ces enceintes où le ton monte, où les valeurs s'exagèrent, ce sont de véritables laboratoires pour les lettres. Il n'y a point de doute, Messieurs, que le public, dans son ensemble, n'ait droit aux produits réguliers et éprouvés de l'industrie littéraire, mais l'avancement de l'industrie exige de nombreuses tentatives, d'audacieuses hypothèses, des imprudences même ; et les seuls laboratoires permettent de réaliser les températures très élevées, les réactions rarissimes, les degrés d'enthousiasme sans quoi les sciences ni les arts n'auraient qu'un avenir trop prévu.

Tels étaient nos cénacles il y a quelque quarante ans. Le jeune homme d'alors, séduit aux enchantements de poètes purs et maudits, hésitant sur le seuil de cette littérature inquiétante dont tout le monde lui enseignait les périls et lui dénonçait les folies, pressentait dans l'air de son temps cette excitante émotion, cette disposition intime que l'on éprouve au concert cependant que l'orchestre s'essaye, et que chaque instrument cherche pour soi-même et pousse librement sa note. C'est tout un désordre musical délicieusement déchirant, un chaos d'espérances, un état primitif qui ne peut être qu'éphémère ; mais ce trouble vivant a quelque chose de plus universel et peut-être de plus philosophique que toute symphonie possible, car il les contient dans son mélange, il les suggère toutes. Il est une présence simultanée de tous les avenirs. Il prophétise.

Enivré, ébranlé de toutes ces promesses, le poète naissant s'apprivoisait aux étrangetés de son temps, et se laissait, comme Parsifal immobile, transporter par une succession d'enchantements jusque dans le temple illimité du Symbolisme.

ANATOLE FRANCE

Parmi tant de fauteurs de beautés audacieuses il prenait figure de classique.

Cependant, les divinités sages et constantes qui prennent garde que nos Lettres ne soient jamais brusquement et totalement altérées, ni qu'elles s'assoupissent trop longtemps dans l'ennui de la perfection, avaient déjà formé, et déjà fait paraître avec honneur dans la carrière celui-là même qu'il fallait pour ranimer, au milieu de la confusion des langages, quelques-unes des grâces des plus purs auteurs d'autrefois.

Ces grâces fort délaissées n'en étaient pas moins incorruptibles. L'on vit avec plaisir, et sans trop de surprise, quelqu'un les reconduire au jour ; quelqu'un qui vint bientôt se placer sans effort au premier rang des écrivains de son époque ; quelqu'un, Messieurs, qui, n'ignorant du tout ni les charmes ni les mérites, encore moins les faiblesses, les excès et les défauts des entreprises du moment, se distinguait par une sorte de prudence, par une modération rare et même téméraire en ce temps-là, par un tempérament fort habile des moyens consacrés de l'art.

Il prenait insensiblement la figure et l'importance d'un classique, entre tant d'inventeurs et de fauteurs de beautés audacieuses dont il représentait la négation la plus élégante.

« Il sembla que l'aisance, la clarté, la simplicité, revenaient sur la terre. »

Le public sut un gré infini à mon illustre prédé-
esseur de lui devoir la sensation d'une oasis. Son
uvre ne surprit que doucement et agréablement
ar le contraste rafraîchissant d'une manière si
esurée avec les styles éclatants ou fort complexes
ui s'élaboraient de toutes parts. Il sembla que
aisance, la clarté, la simplicité, revenaient sur la
rre. Ce sont des déesses qui plaisent à la plupart.
n aima tout de suite un langage qu'on pouvait
oûter sans y trop penser, qui séduisait par une
pparence si naturelle, et de qui la limpidité, sans
oute, laissait transparaître parfois une arrière-
ensée, mais non mystérieuse ; mais au contraire,
oujours bien lisible, sinon toujours toute rassurante.
l y avait dans ses livres un art consommé de l'effleu-
ement des idées et des problèmes les plus graves.
ien n'y arrêtait le regard, si ce n'est la merveille
ême de n'y trouver nulle résistance.

Quoi de plus précieux que l'illusion délicieuse de
a clarté qui nous donne le sentiment de nous enri-
hir sans effort, de goûter du plaisir sans peine, de
omprendre sans attention, de jouir du spectacle
ans payer ?

Heureux les écrivains qui nous ôtent le poids de
a pensée et qui tissent d'un doigt léger un lumi-
eux déguisement de la complexité des choses !
élas ! Messieurs, certains, dont il faut bien déplorer
'existence, se sont engagés dans une voie toute
ontraire. Ils ont placé le travail de l'esprit sur le
hemin de ses voluptés. Ils nous proposent des
nigmes. Ce sont des êtres inhumains.

Courtois, souriant, léger, se contentant d'effleurer e que d'autres ébranlaient de toutes leurs forces, l'ordre social et l'édifice de nos mœurs.

Votre grand confrère, Messieurs, moins ignorant
es hommes, n'avait point cette confiance exagérée
ans les vertus de son lecteur, dans son zèle et dans
a patience. Il était d'ailleurs d'une courtoisie dont
e premier effet devait être de ne jamais séparer
es idées que l'on ose émettre du sourire qui les
étache du monde. Il était bien naturel que sa gloire
e souffrît point de cette élégance. Vous savez à
uelle hauteur prodigieuse elle atteignit en quelques
nnées. On s'aperçut bientôt que cette gloire, insinuée
i doucement, en arrivait à balancer la gloire des
lus célèbres, et l'on se prit à admirer comme ce
énie assez malicieux s'était élevé en se jouant jus-
u'à la stature des colosses des lettres européennes
e ce temps-là. Il avait su mêler et opposer aux
euvres massives et parfois brutales de ces hommes
lors si puissants, les Tolstoï, les Zola, les Ibsen,
es ouvrages légers qui ne prétendaient qu'à effleurer
angereusement ce qu'ils empoignaient et ébran-
ient de toutes leurs forces : l'ordre social et l'édifice
e nos mœurs.

Je ne me flatte pas, Messieurs, de vous peindre
eureusement un homme si considérable, que je
'ai fait qu'entrevoir un jour, tandis que sa mémoire
t toute vivante dans la plupart d'entre vous.

Toutes les chances d'erreur sur la personne, et même
'inintelligence de l'œuvre, sont avec moi. Vous
entez, du reste, combien peut m'imposer une substi-
tion si inégale de talents et quelle audace je me
uve de m'essayer à ce portrait. Quand le devoir
composer cette oraison de louange m'est apparu
ec précision, je n'ai pas laissé de le trouver bien
outable. « Quel beau sujet ! », me disait-on. Et
pensais qu'il est des écueils admirables !

L'homme.

Difficulté de porter un jugement vrai sur « les malheureux grands hommes ».

Messieurs, quoiqu'un éloge ne soit, par essence, que fait de la fleur d'une vie, et quoique la vérité qu'il travaille n'y doive paraître que contenue et comme discrètement maîtrisée, toutefois, il s'introduit toujours et nécessairement, dans le travail de sa préparation, un sentiment assez puissant et presque solennel de justice.

Nous ne pouvons, en méditant ce que nous prononcerons ici sur celui dont nous héritons le fauteuil, que nous ne soyons assez tourmentés dans nos consciences par ce jugement particulier du mort que nous devons délibérer en nous-mêmes avant que d'en extraire et de mettre en forme ses plus belles conclusions et ses motifs les plus admirables. Nous disposons assurément de la lumière qui éclaire notre modèle : mais lui-même, comment le saisir ? Comment s'en former une idée exacte ? Et sur quoi fonderai-je une opinion équitable d'une personne que je n'ai point connue ?

Certes, ce ne sont les rapports, les avis et les témoignages qui nous manquent. Tout le monde parle à la fois. A peine expiré le grand homme, déjà, comme sa chair, s'altère assez brusquement l'idée qu'il donnait de soi-même. Les forces de la présence vivante manquent aussitôt. La mort laisse le mort sans défense contre ce qu'il parut être. Les craintes révérentielles s'évanouissent. Les langues se délient. Les souvenirs (et vous pensez bien que ce ne sont pas toujours les souvenirs les plus dignes) sortent des mémoires malicieuses ; ils fourmillent, ils dévorent ce qu'ils peuvent atteindre de la valeur, des mérites, du caractère de l'absent. Il se fait une sorte d'abus de la vérité dont il n'est rien de plus trompeur que les parcelles. Chaque fragment du vrai ensemence l'esprit et l'excite à produire un personnage faux. Ne pouvant être intacte ni entière dans la tête des hommes, la vérité n'est jamais si pure ni si détachée des rancunes ou de l'amusement de ceux qui nous disent la posséder, qu'elle ne soit presque toujours d'une pieuse infidélité ou d'une fidélité calomnieuse.

Il n'est pas sans exemple qu'un illustre défunt soit livré à une nuée de dangereux amis et de démons anecdotiers qui nous instruisent de ce qu'il a fait de périssable. C'est en quoi les malheureux grands hommes, leur gloire, Messieurs, les fait deux fois mortels : une fois ils le sont comme tous les hommes, et une autre fois comme grands. On dirait que ce qui importe à quelques-uns, c'est qu'un homme ait été moindre qu'on ne pensait. Mais considérons, au contraire, que ce qui importe à tous, c'est seulement ce qui augmente notre sentiment de la dignité des esprits et des lettres. Ne savons-nous pas qu'un homme est un homme et que, si tout fût exactement mis à nu, personne n'oserait regarder personne, et par l'équivalence évidente des faiblesses tout le monde en silence se contenterait tristement des siennes ?

Laissons donc, Messieurs, laissons s'apaiser peu à peu cette agitation inévitable qui s'empresse quelque temps autour des tombeaux, et distinguons tout l'or qui subsiste et étincelle dans une cendre.

Une aube grise suivie d'un crépuscule magnifique.

Par les diverses perfections de ses ouvrages, par la variété et l'étonnante étendue de sa culture, par la suprême liberté de son esprit, votre confrère s'est avancé d'une condition modeste à la situation la plus

éclatante, et d'une aube assez grise qui éclaira ses premiers temps ses travaux, ses talents, son destin, le conduisirent enfin à un crépuscule magnifique.

Comme je songeais à cette existence si heureuse dans son progrès, à cette carrière parcourue si sûrement, d'une démarche tranquille et comme divertie par toutes choses sur la route, je me pris à comparer involontairement une vie si bien réussie à quelques-unes de ces vies fortunées qui se trouvaient possibles il y a fort longtemps, quand presque tous les hommes de pensée et même les hommes d'esprit étaient hommes d'Eglise, et que l'on voyait de prodigieuses élévations à partir des origines les plus simples par la seule vertu d'une prudente et savante intelligence. Des humanistes consommés, des métaphysiciens à peine voilés de théologie, de grands amateurs de Platon, de Lucrèce ou de Virgile, des personnages semi-littéraires, semi-voluptueux, dévotement artistes, philosophiquement sacerdotaux, s'établissaient enfin dans la pourpre, entourés des plus beaux débris de l'antiquité païenne, — singulières et séduisantes figures d'une époque disparue, où l'Eglise pouvait souffrir de tels prélats d'une excessive délicatesse, et même d'une liberté incroyable dans les pensées.

La situation inférieure des hommes de l'esprit dans la société moderne.

Notre temps n'offre plus de ces facilités de développer à loisir les dons les plus délicats de l'esprit, à l'abri des misères du siècle, à l'ombre d'une immense institution. Il n'est plus de prébendes, plus d'abbayes. Il n'est plus de loisir dans la dignité. Notre société, tout exacte et matérielle, est au contraire assez remarquable par l'impuissance où elle se trouve de donner aux hommes de l'esprit une place nette et supportable dans sa gigantesque et grossière économie.

La situation était peut-être plus difficile encore à l'époque où votre confrère fit ses débuts dans la vie. Le siècle se montrait aussi incapable de renoncer à la multiplication des lettrés que de leur assigner des moyens d'existence. Que d'amertumes alors ! Que de tristesses ! Que de vies manquées ! Appelées à la plus haute culture et vouées, du même coup, au dénuement ou aux besognes les plus basses ! Il arrivait que les diplômes fussent des garanties de malheur et des recommandations à la détresse. Jules Vallès, Alphonse Daudet, nous ont laissé des livres véridiques et terribles sur ces misères cultivées. On dressait une quantité de jeunes hommes à ne savoir autre chose que ce dont presque personne n'avait besoin. On élevait de jeunes pauvres à des connaissances de pur luxe. On leur faisait sentir assez durement que les éléments les plus conscients d'une société en sont aussi les plus négligeables.

Une nature faite de contrastes : du spirituel et du sensuel, du détachement et du désir, de la paresse, mais une paresse aux immenses lectures et enrichie d'idées...

Voilà ce que le futur auteur de Jean Servien a pu observer autour de soi au sortir de l'adolescence et et qu'il a pu légitimement craindre pour soi-même. Il a pu redouter le sort d'un Vingtras ou d'un Petit Chose. Mais il était trop diversement doué, trop riche de connaissances générales, et d'ailleurs trop informé des choses de la vie par une sorte d'instinct qu'il en avait, pour ne pas céder comme distraitement à ce qu'il devait être un jour. Sa philosophie, qui était sa nature même, le préservait, d'ailleurs, des résolutions trop nettes comme des résignations prématurées. Il n'engage pas son avenir. Il ne s'enchaîne ni à une profession définitive, ni à une école ; et s'il se laisse une fois lier, ce ne sera que des liens les plus aimables.

C'est qu'il y avait en lui une souplesse et une diversité essentielles. Il y avait du spirituel et du sensuel, du détachement et du désir, une grande et ardente curiosité traversée de profonds dégoûts, une certaine complaisance dans la paresse ; mais paresse songeuse, paresse aux immenses lectures et qui se distingue mal de l'étude, paresse tout apparente, pareille au repos d'une liqueur trop enrichie de substance et qui, dans ce calme, se fait mère de cristaux aux formes parfaites. Tant de connaissances accumulées, tant d'idées qu'il avait acquises n'étaient pas quelquefois sans lui nuire extérieurement. Il étonnait, il scandalisait sans effort des personnes moins variées. Il concevait une quantité de doctrines qui se réfutaient l'une dans l'autre dans son esprit. Il ne se fixait que dans les choses qu'il trouvait belles ou délicieuses, et il ne retenait en soi que des certitudes d'artiste. Ses habitudes, ses pensées, ses opinions, la politique enfin qu'il a suivie se composaient dans une harmonie assez complexe qui n'a pas laissé d'émerveiller ou d'embarrasser quelques-uns. Mais qu'est-ce qu'un esprit de qui les pensées ne s'opposent aux pensées, et qui ne place son pouvoir de penser au-dessus de toute pensée ? Un esprit qui ne se déjoue, et ne s'évade vivement de ses jugements à peine formés, et ne les déconcerte de ses traits, mérite-t-il le nom d'esprit ? Tout homme qui vaut quelque chose dans l'ordre de la compréhension ne vaut que par un trésor de sentiments contradictoires, ou que nous croyons contradictoires. Nous exprimons si grossièrement ce qui nous apparaît des autres humains qu'à peine nous semblent-ils plus divers et plus libres que nous-mêmes, aussitôt, nos paroles qui essayent de les décrire se contrarient, et nous attribuons à des êtres vivants une monstrueuse nature que nos faibles expressions viennent de nous construire.

Admirons au contraire cette grande capacité de contrastes. Il faut considérer avec une attention curieuse cette nature d'oisif, ce liseur infini, produire une œuvre considérable ; ce tempérament assez voluptueux, s'astreindre à l'ennui d'une tâche constante ; cet hésitant, qui s'avance comme à tâtons dans la vie, procéder de sa modestie première, s'élever au sommet par des mouvements indécis ; ce balbutiant, en venir à déclarer même violemment les choses les plus hardies ; cet homme d'esprit, et d'un esprit si nuancé, s'accommoder d'être simplifié par la gloire et de revêtir dans l'opinion des couleurs assez crues ; ce modéré et ce tempéré par excellence, prendre parti, avec une si grande et étonnante vigueur, dans les dissensions de son temps ; cet amateur si délicat, faire figure d'ami du peuple et, davantage, l'être de cœur et tout à fait sincèrement.

Qu'importe s'il dut beaucoup de ses vertus actives à une présence impérieusement favorable à sa gloire !...

Je sais bien ce que l'on dit. On ne s'est pas privé de murmurer, et même d'articuler assez nettement — qu'il dut beaucoup de ses vertus actives, qui n'étaient point, semble-t-il, dans sa nature assez facile et négligente, à une tendre et pressante volonté, à une présence impérieusement favorable à sa gloire, qui veilla longtemps sur son travail, qui animait, dit-on, protégeait son esprit, le défendait d'être dissipé aux divertissements du monde, et qui obtint de lui qu'il tirât de soi-même tous les trésors qu'il eût aisément ignoré qu'il possédât, ou qu'il

nt négligés de jour en jour, pour se réduire avec élices à jouir des beautés qui se trouvent tout accomplies aux bibliothèques et aux musées. Mais quand il serait vrai, et quand on pourrait établir qu'une assez grande partie de son œuvre fût demeurée en puissance sans la douce fermeté de cette affectueuse discipline, ce n'est que la malice toute seule qui pourrait en tirer avantage.

C'est le privilège des talents très précieux que d'exciter un tel instinct de leur défense, une affection aussi énergique, un zèle si soutenu pour une œuvre qui pourrait être, et qu'on sent profondément qu'il faut solliciter d'exister. N'est-ce donc rien que de s'attirer ce dévouement, si exact et si absolu, qui l'eut enfin, pour sa suprême récompense, que le sentiment d'avoir servi à l'accomplissement d'une très belle destinée ?

C'est pourquoi, Messieurs, c'est vers l'œuvre accomplie qu'il faut diriger nos regards.

Son œuvre.

« Eminente séduction d'une forme très pure », héritage d'une longue lignée d'écrivains français.

Cette œuvre existe et subsiste. Ses mérites sont aussi clairs qu'elle-même. Tout le monde connaît, tout le monde apprécie les perfections d'un art accompli jusqu'à l'exquise simplicité.

Mais voici cette circonstance singulière dans la fortune de cette œuvre qu'elle a obtenu la gloire si répandue que vous savez ; et davantage, une gloire presque populaire, par l'éminente séduction d'une forme très pure. Ceci est presque incroyable. C'est un phénomène sans exemple dans les lettres modernes où l'on doit s'attendre toujours à ne voir accueillir par un immense public que les livres dont le fond dévore la forme, et dont les effets sont indépendants de la délicatesse des moyens.

Cette manière de prodige s'explique sans doute par les vertus de notre langage, profondément possédé, légèrement écrit par un auteur si expert. Il a démontré qu'il demeurait encore possible, dans notre langue, de faire sentir tout le prix d'une culture prolongée et de combiner les héritages d'une suite ininterrompue d'écrivains admirables. Nos grands écrivains, Messieurs, ne sont pas chez nous de grands isolés, comme il arrive en d'autres contrées ; mais il existe en France une sorte d'atmosphère pour les Lettres qui ne se trouve pas ailleurs, et qui fut toute favorable à votre confrère.

Peintre d'une France douce et charmante, un peu lasse et désabusée, dont son esprit était une émanation très composée.

Lui-même n'était possible et guère concevable qu'en France, dont il a pris le nom. Sous ce nom, difficile à porter, et qu'il fallait tant d'espoirs pour oser le prendre, il a conquis la faveur de l'univers. Il lui présentait, à la vérité, une France ayant les qualités spécieuses dont l'univers souffrirait qu'elle se contentât : qui lui plaisent, et qui ne le gênent ni ne l'inquiètent. Le monde ne hait point que nous nous réduisions à une fonction de pur agrément. Il nous supporterait comme un ornement de la terre. Il admet assez généreusement que nous représentions, dans un temps qui manque de grâce, un culte particulier des choses exquises, et que nous fassions figure d'un peuple d'artistes et d'amateurs satisfaits de leur sort, de leur ciel, de leur pays plein de beautés, comme si notre histoire toute récente, tout le sang répandu, toutes les marques de l'énergie la plus soutenue et d'une inébranlable et victorieuse volonté, un consentement général au sacrifice, d'immenses moyens improvisés en pleine tempête, ne donnaient pas à cette nation le droit de parler aux Puissances les plus avantageuses sur le ton le plus noble, le plus net, et même le plus raisonnable.

Mais c'est d'une France assez différente, de la douce, distraite et délicate France, et presque d'une France un peu lasse et apparemment désabusée, que son illustre homonyme a peint élégamment l'image véritable et trompeuse. De cette France charmante, son esprit était une émanation très composée.

Un être de cette liberté, une tête si compréhensive supposent bien des traditions dissipées, des expériences contradictoires.

Il avait fallu bien des traditions acquises et dissipées, bien des révolutions politiques ou morales, une acquisition accumulée d'expériences contradictoires, pour former une tête si compréhensive et si incertaine. Un être de cette liberté suppose une antique et presque défaillante civilisation qui l'ait produit à l'extrême de son âge ; qui lui ait donné à cueillir toutes les plus belles choses que les hommes ont faites et préservées. Il avait longuement respiré dans les livres les essences de la vie passée qui s'y mêlent à l'odeur de mort, et sa substance s'était imprégnée peu à peu du meilleur de ce que les siècles avaient déjà distillé de plus excellent. On le voit au jardin des racines françaises attirant à soi la plus odorante et la plus rare, et quelquefois la plus naïve des fleurs ; combinant ses bouquets et ciselant ses haies ; grand amateur de culture, pour qui l'art de la taille et de la greffe n'ont point de secrets. Ainsi nourri de miel, visitant légèrement les vastes trésors de l'histoire et de l'archéologie, comme il faisait ceux de la littérature, mais ne haïssant pas les douceurs, les facilités, les libertés de son temps, recevant les suffrages du public et des femmes, disposant à sa guise des amusements de la Société, et ne se faisant faute, au milieu de tant d'avantages, en dépit de tant de délices, d'observer les contradictions, de saisir et de tourmenter les ridicules, il composait à l'aise ses ouvrages, où circulait sous les beautés d'un agrément perpétuel un jugement assez sinistre ; et il vivait supérieurement.

Ce n'était point un ingénu que mon illustre prédécesseur. Il ne s'attendait point que l'humanité fût dans l'avenir bien différente de ce qu'il paraît qu'elle fut jusqu'à nous-mêmes ; ni que des merveilles tout inédites naquissent à présent de la ferveur des êtres et de la recherche de l'absolu. Il n'y avait pas en lui une foi invincible dans l'aventure de l'esprit ; mais il avait tant lu et si bien lu qu'il s'était fait comme indépendant du présent et du futur par cette connaissance générale et intime de ce qu'il y a de lisible dans le passé, et même d'illisible.

Il est « l'homme des livres ».

Il est né dans les livres, élevé dans les livres, toujour altéré de livres. Il connaît tout des livres, papier, type, formats, reliures, ce que l'on sait de l'imprimeur, de l'écrivain, des éditions, de leurs sources, de leur destin. Sa vie le fait successivement libraire, bibliothécaire, juge des livres, auteur ; il est l'homme des livres.

En vérité, Messieurs, je ne sais pas comment une âme peut garder son courage, à la seule pensée des immenses réserves d'écriture qui s'accumulent dans le monde. Quoi de plus vertigineux, quoi de plus

confondant pour l'esprit que la contemplation des murs cuirassés et dorés d'une vaste bibliothèque ; et qu'y a-t-il aussi de plus pénible à considérer que ces bancs de volumes, ces parapets d'ouvrages de l'esprit qui se forment sur les quais de la rivière, ces millions de tomes, de brochures échoués sur les rives de la Seine, comme des épaves intellectuelles rejetées par le cours du temps, qui s'en décharge et se purifie de nos pensées ? Le cœur défaille en présence du nombre des œuvres, que dis-je ? du nombre même des chefs-d'œuvre... L'idée d'écrire s'assimile à l'idée d'ajouter à l'infini, et le goût de la cendre vient aux lèvres.

Dans cette vallée de Josaphat, dans cette multitude confrontée, le génie le plus rare trouve ses pairs, se confond à la foule de ses émules, de ses précurseurs, de ses disciples. Toute nouveauté se dissout dans les nouveautés. Toute illusion d'être original se dissipe. L'âme s'attriste et imagine, avec une douleur toute particulière mêlée d'une profonde et ironique pitié, ces millions d'êtres armés de plumes, ces innombrables agents de l'esprit, dont chacun se sentit à son heure créateur indépendant, cause première, possesseur d'une certitude, source unique et incomparable, et que voici maintenant avili par le nombre, perdu dans le peuple toujours accru de ses semblables, lui qui n'avait vécu si laborieusement et consumé ses meilleurs jours que pour se distinguer éternellement. Par l'effet de cette écrasante présence, tout s'égalise ; tout se détruit dans une coexistence insupportable. Il n'est point de thèse qui n'y trouve son antithèse, point d'affirmation qui n'y soit réfutée, point de singularité non multipliée, point d'invention qui ne soit effacée d'une autre et dévorée par une suivante. De sorte que tout enfin semble se passer comme si, les combinaisons de nos syllabes devant toutes se produire, l'acte final de ces myriades d'êtres libres et autonomes équivalait à l'opération d'une machine.

Loin de se sentir opprimé par leur nombre,
il est excité de cette richesse.

Votre docte et subtil confrère, Messieurs, n'a pas ressenti ce malaise du grand nombre. Il avait la tête plus solide. Pour se préserver de ces dégoûts et de ce vertige statistique, il n'eut pas besoin de lire fort peu. Loin de se trouver opprimé, il était excité de cette richesse, dont il tirait tant d'enseignements et des conséquences excellentes pour la conduite et la nourriture de son art.

Est-il critiquable de s'inspirer d'autrui ?

On n'a pas manqué de le reprendre assez durement et naïvement d'être informé de tant de choses et de ne pas ignorer ce qu'il savait. Comment veut-on qu'il fît ? Que faisait-il qui ne s'est toujours fait ? Il n'est rien de plus neuf que l'espèce d'obligation d'être entièrement neufs que l'on impose aux écrivains. Il faut une bien grande et intrépide humilité de nos jours pour oser s'inspirer d'autrui. On observe plutôt assez souvent une contrainte, une volonté trop sensible de priorité et, en somme, je ne sais quelle affectation d'une virginité qui n'est pas toujours délicieuse. Ni Virgile, ni Racine, ni Shakespeare, ni Pascal ne se sont privés de nous laisser voir qu'ils avaient lu. Mais, dédaignant l'opinion récente et regardant de plus près, il est facile d'éclaircir cette petite question, qui n'est point question d'esthétique, mais tout au plus question d'éthique, car c'est une question de vanité. On n'a jeté tant de discrédit sur l'antique et respectable usage de combiner le mien et le tien que par la confusion de deux idées.

Un livre est un instrument de plaisir ; il veut l'être du moins. Il a le plaisir pour objet. Ce plaisir du lecteur est entièrement indépendant du mal que nous avons pris à lui faire un livre. Que si l'on m'offre un mets très savoureux, je ne m'inquiète pas, en jouissant de cette viande délicate, si celui qui l'a préparée en a inventé la recette. Que me fait le premier inventeur ? Ce n'est point la peine qu'il prit qui me touche. Je ne me nourris pas de son nom, et je ne jouis point de son orgueil. Je consomme un instant parfait. Pour penser autrement, il ne faut rien de moins que se placer au point de vue des dieux, car c'est prétendre juger le mérite. Mais nous autres, humains, nous n'avons heureusement des mérites qu'une connaissance tout imparfaite. Cette notion du mérite exige une métaphysique très hardie : elle nous mène à concevoir une certaine quantité du pouvoir d'être cause première que nous supposons et que nous prêtons à quelqu'un.

Nous faisons, d'ailleurs, en ces matières difficiles et sublimes, des raisonnements si légers que nous assignons, avec une inconséquence remarquable, la dignité la plus élevée aux auteurs que nous déclarons inspirés. Nous croyons de ceux-ci qu'ils sont de purs instruments d'un certain souffle étranger à eux-mêmes et presque à la nature ; nous en faisons des roseaux parlants, par quoi nous leur accordons tout ensemble les honneurs du premier mérite et les immenses avantages de l'irresponsabilité.

Au contraire, Messieurs, et malgré la superstition récente, je reconnais un principe particulier de gloire à celui qui choisit, qui ne fait mine d'ignorer les beautés acquises, ou qui reprend dans son heureuse connaissance des trésors que le temps a formés les moyens de sa perfection. Le mystère du choix n'est pas un moindre mystère que celui de l'invention, en admettant qu'il en soit bien distinct. Et puis, nous ne savons absolument rien sur le fond de l'un ni de l'autre.

Le sceptique.

Pénétré de ce que nous avons de plus musical dans notre langue, il n'était pas moins imprégné de ce que nous avons de plus offensif, de plus délicatement mortel dans nos monuments littéraires.

Le jardinier du *Jardin d'Epicure*, qui unissait ce grand don de choisir à sa prodigieuse lecture, ne pouvait manquer, en tous points de ses créations, de faire sentir une conscience très éveillée de tous les prestiges du discours, et une présence prochaine des plus beaux et des plus purs modèles de notre art. Sa puissante mémoire en était tout ornée. Ce que nous avons de plus musical, de plus léger, de plus limpide dans notre langue, lui était tout à fait intime. Il n'était pas moins imprégné de ce que nous avons aussi de plus vif, de plus offensif dans nos monuments littéraires, de plus alerte et redoutable, et de plus délicatement mortel. Ses romans, qui sont bien plutôt des chroniques d'un monde dont il n'a pas laissé de faire paraître tout le mépris qu'il en concevait facilement, sont écrits dans le ton de l'ironie classique qui lui était une manière naturelle et comme instinctive de s'exprimer, — si constante chez lui que dans les endroits, qui sont rares, où il dépose un instant le sourire, il a l'air d'être moins soi-même ; il n'a pas l'air d'être sérieux.

La société qu'il peint lui offre une favorable matière
pour inspirer les jugements les plus sceptiques.

Il faut avouer que la société de ce temps-là, qui se prolonge dans le nôtre, lui offrait une riche et favorable matière. Il trouvait en soi et autour de soi u

élange des plus impurs de circonstances et d'idées, ui pouvait inspirer les jugements les plus sceptiques.

Je crois bien, Messieurs, que l'âge d'une civilisation doit mesurer par le nombre des contradictions u'elle accumule, par le nombre des coutumes et des oyances incompatibles qui s'y rencontrent et s'y mpèrent l'une l'autre, par la pluralité des philophies et des esthétiques qui coexistent et cohabitent souvent la même tête. N'est-ce point notre état ? os esprits ne sont-ils pleins de tendances et de penées qui s'ignorent entre elles ? Ne trouve-t-on pas à aque instant dans une même famille plusieurs reliions pratiquées, plusieurs races conjointes, plusieurs pinions politiques, et dans le même individu tout un ésor de discordes latentes ? Un homme moderne, c'est en quoi il est moderne, vit familièrement avec ne quantité de contraires établis dans la pénombre de pensée.

J'observerai ici que la tolérance, la liberté des opiions et des croyances, est toujours chose fort tardive ; lle ne peut se concevoir, et pénétrer les lois et les œurs, que dans une époque avancée, quand les sprits se sont progressivement enrichis et affaiblis de urs différences échangées.

Mais, en même temps, ces personnes mentales, par a combinaison des hérédités et des cultures désordonées qui les constituent, deviennent des composés 'une instabilité dangereuse.

Il arrivera qu'un incident fasse éclater soudain quelu'une de ces profondes contradictions qui étaient outes préparées, mais dormantes, et insensibles dans es cœurs. Souvenez-vous, Messieurs ! Oublions aussiôt !

Il suffisait à l'auteur de *L'Histoire contemporaine* de rendre conscience d'un état si incohérent des êtres et es choses pour se confirmer dans ce scepticisme qui ui fut tant reproché.

Le scepticisme est un phénomène naturel pour qui assemble et qui sait.

Un sceptique est difficile à réduire. Il peut se borner nous opposer que nos propres sentiments sur le oute sont curieusement divisés contre eux-mêmes. Nous prescrivons le doute dans les sciences ; nous 'exigeons dans les affaires. Mais voici tout à coup qu'on lui montre ses bornes, et qu'on lui refuse ce qu'on veut.

On oublie que chaque doctrine nous instruit l'abîmer les autres, et nous anime et nous enseigne les ruiner. On nous prie que nous ne fassions point le comparaisons, que nous ne poussions nos raisonnements jusqu'à leur terme ; cependant qu'ils s'opèrent et se développent d'eux-mêmes dans nos esprits. On ne prend garde que le doute naît des choses mêmes.

Il n'est dans son principe qu'un phénomène naturel, une réaction involontaire pour la défense du réel et du corporel contre des images insupportables ; et nous e voyons bien par ce qui arrive à une personne endormie, quand le songe qu'elle fait est si absurde qu'en l'absence même de la raison cette absurdité à soi seule engendre une résistance merveilleuse, une réponse, une négation, un acte libérateur, un réveil qui nous jette hors d'un monde impossible, qui nous rend aux choses probables, et nous fournit en même temps une sorte de définition physique et nstinctive de l'absurdité.

Ce n'est donc point le sceptique qu'il faut tant accuser, mais la cause et l'occasion de son doute ; c'est l'inconsistance de ce qu'il touche et qu'il renverse, c'est aussi l'impression inévitable de ces rapprochements qui se produisent quand on assemble ce qu'on sait.

Une immense érudition et une curiosité avide fournissent les armes nécessaires à son ironie.

Sceptique et satirique devait être un esprit que distinguait son extrême avidité de tout connaître. Son immense culture lui fournissait abondamment les moyens de désenchanter. Il rendait aisément mythique et barbare toute forme sociale. Nos usages les plus respectables, nos convictions les plus sacrées, nos ornements les plus dignes, tout était invité, par l'esprit érudit et ingénieux, à se placer dans une collection ethnographique, à se ranger avec les taboos, les talismans, les amulettes des tribus ; parmi les oripeaux et les dépouilles des civilisations déjà surmontées et tombées au pouvoir de la curiosité. Ce sont des armes invincibles que l'esprit de satire trouve dans les collections et les vestiges. Il n'est de doctrine, d'institution, de sociétés ni de régimes sur qui ne pèse une somme de gênants souvenirs, de fautes incontestables, d'erreurs, de variations embarrassantes, et parfois des commencements injustes ou des origines peu glorieuses que n'aiment point les grandeurs et les prétentions ultérieures.

Les lois, les mœurs, les institutions sont l'ordinaire et délectable proie des critiques du genre humain. Ce n'est qu'un jeu que de tourmenter ces entités considérables et imparfaites que poursuit d'âge en âge la tradition de les harceler. Il est doux, il est facile, périlleux quelquefois, de les obséder d'ironies. Le plaisir de ne rien respecter est le plus enivrant pour certaines âmes. Un écrivain qui le dispense aux amateurs de son esprit les associe et les ravit à sa lucidité impitoyable, et il les rend avec délices semblables à des dieux, méprisant le bien et le mal.

C'est dans l'ordre, son éternelle victime, que le critique trouve la sécurité, les loisirs et les connaissances pour critiquer.

Ces éternelles victimes pouvaient répondre par leur existence même, à l'esprit érudit et libre qui les tourmentait, qu'il y aurait dans le monde sans elles infiniment peu de liberté et point du tout d'érudition. La connaissance et la liberté, ce ne sont point des produits de la nature. Le peu que les hommes en ont, ils les obtinrent par effort et les préservent par artifice. La nature n'est pas libérale, et il n'y a pas de raison de penser qu'elle s'intéresse à l'esprit. L'esprit lutte et fonde contre elle. Les hommes se groupent pour agir contre leur destin, contre le hasard, contre l'imprévu, qui sont les plus immédiates des choses. Il n'est rien de plus naturel que le hasard, ni de plus constant que l'imprévu.

L'ordre, en somme, est une immense entreprise antinaturelle, dont on peut critiquer toutes les parties à la condition que l'ensemble subsiste, et qu'il protège, sustente, abrite son critique, et lui fournisse ce qu'il faut de sécurité, de loisirs et de connaissances pour critiquer.

La littérature elle-même exige tout un système de conventions, qui se superposent aux conventions du langage.

Une contradiction de son esprit critique : son respect de l'ordre dans le domaine des Lettres.

Sa passion pour Racine.

Or, dans ce domaine des Lettres, voici que notre penseur semble, au premier regard, cesser de s'accorder avec soi.

Les dogmes, les lois formelles qu'il respecte si modérément dans le monde moral et politique, lui sont agréables et adorables quand ils ordonnent les ouvrages et consolident les fictions. Il place au-dessus

de tout les chefs-d'œuvre de la plus grande rigueur que l'on ait observée en poésie.

Il n'est rien de plus connu que l'espèce de passion qu'il nourrissait pour Racine.

Je ne sais en vérité quel eût été le sentiment de M. Racine sur son enthousiaste zélateur. Il est vain de s'interroger si le janséniste et le courtisan eussent goûté l'esprit de l'incrédule et du libertaire ; mais ce peut être un amusement de l'esprit que d'imaginer la rencontre. J'avais songé un instant, Messieurs, de faire un peu dialoguer ces Ombres à votre intention ; mais j'ai craint qu'elles n'en vinssent assez vite aux propos les plus opposés — je n'ose dire les plus vifs, — et je les ai laissées en paix.

Dans la seule entrevue toute fortuite qu'il m'a été donné d'avoir avec notre grand amateur de Racine, Racine fut l'unique objet de l'unique entretien. J'étais fort loin de penser qu'après un peu de temps il m'appartiendrait de rendre à votre confrère l'hommage d'un éloge, et je n'ai pas eu l'inspiration de lui demander ce qu'il faudrait un jour que je dise de lui dans cette chapelle où je ne songeais pas d'entrer. Je n'étais point sans appréhension. J'entrevoyais bien des sujets qui n'auraient pu se développer entre nous sans dissonances. Peut-être aurais-je été tenté de lui faire entendre quelques plaintes de vieille date. Il avait, dans son âge mûr, été critique ; critique des plus distingués par le style et par le savoir, mais un peu moindre sous le rapport de la prescience. Il ne fut pas de ceux qui tendent leurs attentions vers les choses qui pourraient être, qui espèrent en celles qui naissent, et dont l'oreille extrêmement sensible veut entendre l'herbe qui pousse. Ce désir engendre parfois quelque hallucination de l'ouïe...

Mais lui — que son ombre m'excuse, — il ne s'est pas montré si anxieux de pressentir. Comme il ne croyait pas aux prophètes, il n'obtint pas le don de prophétie, ou du moins ne fut-il qu'un « prophète du passé ».

Jadis, en certaines pages de *La Vie littéraire*, il ne se montra pas excessivement tendre pour les poètes qui s'essayaient alors, ni pour les maîtres qu'ils s'étaient choisis. Il n'en concevait point de grandes espérances. Il disait qu'il ne se sentait attaché à eux par aucun lien, et qu'il n'attendait rien de bon de l'avenir. Tantôt il les comparait à des ascètes, ce qui, même dans sa bouche, était, en somme, à demi supportable. Mais, d'autres fois, il ne les distinguait pas des Hottentots. Il écrivit aussi que les belles choses naissent facilement, ce qui n'était pas un bon conseil ; c'est un conseil qui engendre les Hottentots. Il est vrai qu'il a dit aussi le contraire.

Cet homme de tant d'esprit ne pouvait ni ne voulait s'inquiéter comment et pourquoi un assez grand nombre de jeunes gens comprenaient, et aimaient ce qu'il ne concevait pas.

Souvent, je me suis dit, Messieurs, que, si la critique avait le pouvoir magique d'effacer, d'abolir ce qu'elle condamne, et que si ces arrêts s'exécutant à la rigueur pouvaient annihiler ce qu'elle juge déplorable ou nuisible, les destins de la littérature en seraient fâcheusement affectés. Rayez de l'existence ces poètes confondants, ces hérésiarques, ces démoniaques ; ôtez ces précieux, ces lycanthropes et ces grotesques ; replongez les beaux ténébreux dans la nuit éternelle, purgez le passé de tous les monstres littéraires, gardez-en l'avenir, et n'admettez enfin que les parfaits, contentez-vous de leurs miracles d'équilibre, alors, je vous le prédis, vous verrez promptement dépérir le grand arbre de nos Lettres : peu à peu s'évanouiront toutes les chances de l'art même que vous aimez avec tant de raison.

Mais enfin, Messieurs, dans cette unique entrevue, nous avons parlé de Racine, grande ressource. Racine, de tous les auteurs celui qu'il a le plus constamment, le plus précisément, le plus utilement admiré ; Racine, dont il avait le même culte et la même pratique qu'en avait eus jadis quelqu'un d'assez différent, Joseph de Maistre ; Racine, enfin, que j'admirais aussi à ma façon.

Je l'admirais comme je pouvais, en homme qui en avait fait la découverte trente ans après ses études, à l'occasion de quelques minuscules et immenses problèmes de l'art des vers. Ce compositeur incomparable n'était apparu à ma jeunesse que comme un instrument de l'éducation publique, laquelle heureusement en ce temps-là se gardait de nous enseigner à aimer. Je ne regrette pas cette longue méconnaissance et cette reconnaissance tardive. Jamais nous n'estimons plus exactement les grands hommes que par une comparaison immédiate de leur force avec nos faiblesses. Si les circonstances nous proposent telle difficulté dont il a vaincu la pareille, nous nous émerveillons comme il a dénoué le nœud, fait s'évanouir l'obstacle, et nous mesurons avec la plus grande et la plus sensible précision cette puissance, qui a triomphé, par la nôtre, qui est demeurée sans effet.

Une heure se consuma insensiblement dans cette conversation unique et racinienne. Comme j'allais me retirer, mon futur prédécesseur me fit compliment. Il me dit que j'avais bien parlé de Racine, et je partis content de lui, c'est-à-dire content de moi. Il ne me souvient pas de ces belles raisons que son aménité voulut que j'eusse exposées. Sans doute n'avais-je fait que d'articuler à ma façon la commune pensée de tous ceux que délecte la musique et que touche la perfection. Je suis bien sûr que j'ai célébré cette étonnante économie des moyens de l'art qui est le propre de Racine et qui se compense d'une possession si entière du petit nombre de ces moyens qu'il se réserve. Peu de personnes conçoivent nettement combien il faut d'imagination pour se priver d'images, et pour rejoindre un idéal si dégagé. Dans les lettres comme dans les sciences, une image sans doute remplace quelquefois un certain calcul qui serait laborieux. Mais Racine préférait accomplir. Je le vois tout d'abord dessiner, définir, déduire enfin d'une pensée longtemps reprise et retenue ces périodes pures, où même la violence chante, où la passion la plus vive et la plus véritable sonne et se dore, et ne se développe jamais que dans la noblesse d'un langage qui consomme une alliance sans exemple d'analyse et d'harmonie.

Il faut sentir, pour en jouir entièrement, les profondes raisons qui ont fait Racine rejeter tout ce qui fut tant recherché après lui, et dont l'absence dans son œuvre lui a été si souvent reprochée. Tel vers qui nous semble vide a coûté le sacrifice de vingt vers magnifiques pour nous, mais qui eussent rompu une ligne divine et troublé l'auguste durée d'une phase parfaite du mouvement de l'âme.

Pourquoi l'art classique, inséparable de la notion de préceptes, de règles et de modèles, s'est-il imposé en France?

Au sortir de la petite maison où je venais d'être reçu avec tant de grâce, ces questions agitées inquiétaient encore mon esprit.

Dans ces états de résonance intellectuelle qui suivent et prolongent un entretien où l'on s'est intéressé, il se produit en nous une infinité de combinaisons des idées qui furent émises et non point épuisées.

Pendant quelque temps, nos pensées s'accélèrent, élargissent en quelque sorte leur jeu, illuminent l'im-

prévu qui est en nous, avant que nous revenions à nous-mêmes, c'est-à-dire aux choses minimes.

Le dialogue qui venait de se terminer se reprenait en moi. Il se transformait dans un échange intérieur d'hypothèses de plus en plus risquées. L'esprit mis en mouvement et livré à soi seul ne se refuse rien. Il produit mécaniquement des idées vives, qui s'enhardissent l'une l'autre.

Je songeai à la singularité de cet art que l'on nomme classique ; je remarquai qu'il commence de paraître aussitôt que l'expérience acquise commence d'intervenir dans la composition et dans le jugement des œuvres. Il est inséparable de la notion de préceptes, de règles et de modèles...

Bientôt j'en vins à m'interroger comment il se faisait que cet art se fut prononcé et particulièrement imposé en France. La France, me disais-je, est le pays du monde où la considération de la forme, l'exigence et le souci de la forme en soi aient existé dans les temps modernes. Ni la force des pensées, ni l'intérêt des passions décrites, ni la génération merveilleuse des images, ni les éclats même du génie ne suffisent à satisfaire une nation assez difficile pour ne pas goûter entièrement ce qu'elle ne peut goûter après réflexion. Elle ne sépare pas volontiers ce qui fut spontané de ce qui sera réfléchi. Elle n'admire tout à fait que lorsqu'elle a trouvé des raisons solides et universelles de son plaisir ; et la recherche de ces raisons l'a conduite jadis, comme il arrive d'abord aux anciens, à distinguer très soigneusement l'art de dire du dire même.

Il n'est pas étonnant (me soufflait encore ma rêverie) que dans un pays assez peu crédule ce discernement se soit imposé. Le sentiment et le culte de la forme m'apparurent alors des passions de l'esprit qui ne se dégagent que de ses résistances. Le doute mène à la forme, me disais-je en raccourci...

Relation entre le culte de la forme et la tournure critique et sceptique de l'esprit.

Repensant alors à celui que je quittais, et dont rien n'est plus connu que son amour de l'art classique, si ce n'est le scepticisme extrême qu'il professait, car il était le doute en personne, il me vint un soupçon qu'il existât quelque liaison assez cachée, mais fort séduisante, entre ce culte de la forme et cette tournure critique et sceptique de l'esprit.

La crédulité, pensai-je, n'est pas difficile. Elle consiste à ne pas l'être. Il lui suffit d'être ravie. Elle s'emporte dans les impressions, les enchantements, et toute dans l'instant même, elle appelle la surprise, le prodige, l'excès, la merveille et la nouveauté. Mais un temps vient, quoiqu'il ne vienne pas pour tout le monde, que l'état plus délié des esprits leur suggère d'être exigeants. De même que les doctrines et les philosophies qui se proposent sans preuves trouvent dans la suite des temps plus de mal à se faire croire, et suscitent plus d'objections tellement qu'à la fin on ne retienne plus pour vrai que ce qui est vérifiable, ainsi va-t-il dans l'ordre des arts. Au doute philosophique ou scientifique vient à correspondre une manière de doute littéraire.

Comment l'art est un jeu.

Mais comment assurer les ouvrages contre les retours de la réflexion, et comment les fortifier contre le sentiment de l'arbitraire ? — Par l'arbitraire même, par l'arbitraire organisé et décrété. Contre les écarts personnels, contre la surabondance et la confusion et, en somme, contre la fantaisie absolue, — de sceptiques créateurs, créateurs à leur manière, ont institué le système des conventions. Les conventions sont arbitraires, ou du moins se donnent pour telles ; or, il n'y a pas de scepticisme possible à l'égard des règles d'un jeu.

Ce mot peut scandaliser. Faire entendre que l'art classique est un art qui s'oriente vers l'idéal du jeu, tant il est conscient de soi-même et tant il préserve à la fois la rigueur et la liberté, c'est sans doute choquer ; mais ce n'est, je l'espère, que choquer un instant, le temps même qu'il vous souvienne que la perfection chez les hommes ne consiste et ne peut consister qu'à remplir exactement une certaine attente que nous nous sommes définie.

L'art classique dit au poète : Tu ne sacrifieras point aux idoles, qui sont les beautés de détail. Tu ne te serviras point de tous les mots, dont il en est de rares et de baroques qui tirent à eux toute l'attention et qui brillent vainement aux dépens de ta pensée. Tu n'éblouiras pas à peu de frais et tu ne spéculeras pas sur l'insolite. Tu ne chercheras point à foudroyer, car tu n'es pas un dieu, quoi que tu penses ; mais seulement, communique aux hommes, si tu peux, l'idée d'une perfection d'homme.

L'art classique dit encore bien des choses, mais il est de plus savantes voix que la mienne pour le faire parler. Je me borne à redire, après tout le monde, ce qu'il fut, que je résume en peu de mots : Il est admirable, il fut réservé à la France, que, sous l'empire de l'intelligence volontaire, un art qui fut le comble de la grâce fût créé, et qu'une aisance supérieure dans le style, une intimité continue des formes avec les pensées, une pudeur délicieuse aient été les fruits étonnants d'une contrainte extraordinaire.

Considérons encore un peu comment ceci s'obtint. On augmenta cruellement le nombre des entraves des Muses. On édicta une restriction très redoutable du nombre de leurs pas et de leurs mouvements naturels. On chargea le poète de chaînes. On l'accabla de défenses bizarres et on lui intima des prohibitions inexplicables. On lui décima son vocabulaire. On fut atroce dans les commandements de la prosodie.

Ceci fait, des règles strictes, et quelquefois absurdes, ayant été promulguées, des conventions tout artificielles ayant été arrêtées, il arriva, Messieurs, ce qui nous émerveille encore, que par l'opération d'une demi-douzaine d'hommes du premier ordre, et par la grâce de quelques salons, naquirent et grandirent ces miracles de pureté, de puissance précise et de vie, ces œuvres incorruptibles, qui nous inclinent malgré nous devant leurs figures parfaites et qui atteignent en déesses un degré de naturel surnaturel.

Accord remarquable entre l'indépendance de la pensée, l'art classique et l'esprit français.

Messieurs, je ne vous donne point mes déductions imaginaires pour de solides ni de profondes pensées. Ce n'est ici qu'un arrangement de quelques idées que j'eusse désiré tout autre. J'aurais voulu vous composer plus habilement les différents visages de mon illustre prédécesseur et former plus heureusement le tableau de ses grands titres à l'attention de la postérité.

Esprit délicieux et délié jusqu'à l'excès, amant passionné de ce qui fut de plus beau en tous les genres, et toutefois ami des hommes, il restera dans l'histoire de nos Lettres celui qui a rappelé à notre temps la relation remarquable et singulière que j'ai essayé de vous exprimer, entre l'indépendance de la pensée, le système d'art le plus rigoureux et le plus pur qui jamais ait été conçu, et notre nation même, libre et créatrice.

LÉGENDE ET VÉRITÉ

Le centenaire de Pestalozzi

Le centième anniversaire de la mort du Suisse Henri Pestalozzi, citoyen d'honneur de la France, a été commémoré avec éclat en Europe centrale, et tout spécialement en Allemagne. Vraiment, on ne pourra plus reprocher à ce pays de ne porter aux nues que les guerriers! Dans les manifestations enthousiastes qui se sont déroulées, l'Allemagne a été au tout premier plan. Lors des solennités de Brugg, le professeur docteur Kerschensteiner (Munich), représentant de l'Union des écoles supérieures et Universités allemandes, a dit : De tous les pays, c'est l'Allemagne qui a le mieux étudié les idées pédagogiques de Pestalozzi, c'est l'Allemagne qui s'applique le plus à les réaliser.

Un catholique peut louer l'œuvre philanthropique de Pestalozzi, mais sans oublier celle, autrement féconde, de ses coreligionnaires [1].

A toutes ces festivités les catholiques, comme de coutume, ont pris part. Comment auraient-ils pu faire autrement? On ne peut pourtant pas se conduire comme si on était des « inférieurs », que diable! Et ne serait-il pas fatal de négliger l'*Anschluss!* Aussi les feuilles catholiques ont-elles rivalisé avec les autres dans leurs hymnes à Pestalozzi — non sans quelques réserves évidemment. Contre une semblable participation il n'y a évidemment rien à objecter, à la condition que les catholiques exaltent, en temps opportun, Don Bosco, l'éducateur catholique, qui de plus était un saint, et l'exaltent davantage dans la mesure où Don Bosco était supérieur à Henri Pestalozzi.

Certes, un catholique peut, lui aussi, parler en termes chaleureux de Pestalozzi, noble ami de l'humanité et des enfants. Planant au-dessus d'un christianisme confessionnel, n'a-t-il pas attesté la force et la puissance de la charité chrétienne? N'a-t-il pas voulu, lui dont la vie était dénuée d'égoïsme, au nom de l'humanité pure, rendre ses prochains plus sages et meilleurs? Soit. Mais, à l'ombre de l'Eglise catholique, des milliers d'anonymes ne font-ils pas exactement la même chose? La revue *Abwehr* (n° 7) a attiré l'attention sur ce côté des choses. « Qui était donc Pestalozzi ? », demande-t-elle. « Le fils d'un oculiste de Zurich, né en 1746. Il commence par acheter sur le Neuhof, près de Birr, 100 acres de prairies pour y cultiver la garance. L'entreprise s'effondre. Pestalozzi fonde alors un établissement d'éducation pour enfants pauvres. Les cinquante élèves feront de l'agriculture en été, pense-t-il; l'hiver ils gagneront leur vie en tissant et en filant. Nouvel échec. Il rassemble alors à Stanz, dans un couvent à moitié en ruines, de quatre-vingts à cent orphelins pour les y instruire et les y éduquer avec un complet désintéressement. Heureusement cette école se désagrège avant que l'éducateur se soit usé à la tâche. Puis, fondation d'un nouvel établissement pédagogique à Burgdorf et à München-Buchsee. Mais Pestalozzi se montre tellement inapte à le diriger qu'il se voit obligé d'en confier la direction à d'autres. Nouvelle tentative à Ifferten : il n'y récolte que querelles et disputes. Certes, son cœur débordait d'amour pour les enfants. Certes, il brûlait du désir passionné de rendre les hommes heureux. Dont acte. Dieu saura l'en récompenser. Mais des centaines et des milliers de catholiques des deux sexes n'ont-ils pas agi de la même façon? N'ont-ils pas fondé des écoles, des établissements d'instruction, sauvé des enfants sans nombre, fondé des Ordres enseignants dont l'activité féconde et bénie dure toujours et qui n'ont pas fait faillite? Pourquoi n'en parle-t-on pas? »

Pestalozzi n'a pas droit au titre de « Père de l'école populaire ».

Pestalozzi le philanthrope est fêté comme le pédagogue dont l'esprit alimente l'école populaire actuelle, notamment l'école professionnelle moderne. Si, comme fils d'une époque humanitaire, il était inféodé aux idées de J.-J. Rousseau, comme pédagogue il ignorait le rousseauisme. Son attitude hostile à la toute-puissance de l'Etat en matière d'enseignement et l'opinion très haute qu'il avait de l'éducation familiale sont surtout à louer.

Mais est-ce à bon droit qu'on appelle Pestalozzi « le Père de l'école populaire »? « Non, c'est un gros mensonge. Car, en Bavière, Heinrich Braun (1732-1792) l'avait de longtemps précédé. C'est de 1768 que date le premier discours pédagogique prononcé par ce dernier à une solennité officielle, discours intitulé « De l'importance d'une bonne organisation du domaine scolaire allemand ». Avant lui aucun pédagogue n'avait exercé une semblable influence. L'abbé Felbiger (1724-1788) en Silésie et en Autriche, Münsterberg et Overberg en Westphalie s'étaient tout spécialement voués à l'école populaire. L'introduction, par Overberg, de l'histoire biblique dans l'enseignement vaut, à elle seule, bien plus que toute l'œuvre de Pestalozzi. Et que dire des efforts d'Overberg pour relever le niveau moral et culturel des instituteurs! Cent ans se sont écoulés depuis sa mort l'automne dernier. Où l'a-t-on fêté, cet homme dont le cœur recélait tant d'amour pour l'enfance et le corps enseignant? »

Le vrai pédagogue doit sanctifier l'âme des enfants; un hérétique ne peut remplir ce rôle.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre de la part de l'organe d'un homme aussi fidèle à ses principes que Robert Maeder, c'est bien sur le terrain des principes que s'est retranchée sa *Schildwache* en écrivant le 19 février : « Un catholique peut-il commémorer un hérétique à titre de grand ou de très grand violoniste, mathématicien ou général? En voilà une question! Il le peut certainement. Qu'ont-elles donc de commun avec la religion, ces vocations profanes? » Mais là-dessus la *Schildwache* aborde le fond même de l'affaire. « Un catholique peut-il commémorer un hérétique à titre de grand, de très grand pédagogue, c'est-à-dire d'éducateur? » Réponse : « Si la profession de pédagogue était aussi profane que celle d'un violoniste, tout hérétique pourrait aussi bien devenir un grand éducateur — le plus grand de tous — qu'il peut être le plus grand violoniste. Mais ce n'est pas le cas. Le pédagogue est, de par beaucoup la plus importante partie de sa vocation, appelé à sanctifier l'âme des enfants. En d'autres termes, sa tâche ne consiste pas seulement à inculquer aux petits des connaissances profanes; à leur apprendre les disciplines profanes : à compter, dessiner, étudier la géographie, il doit, surtout et avant tout, leur inculquer les disci-

(1) Les sous-titres sont de la *D. C.*

plines sacrées, la pratique des vertus... En vérité, je ne connais personne à qui incombe une tâche plus sacrée dans l'œuvre d'apostolat de l'humanité qu'à l'éducateur de l'enfance : de cette enfance qui a le plus soif de sainteté, qui est la plus réceptive de sainteté, et qui porte en soi toutes les saintetés futures... La poursuite des connaissances profanes peut fort bien se faire en dehors de l'Eglise catholique. On peut donc fort bien commémorer des hérétiques à titre de promoteurs de connaissances profanes (compter, lire, écrire, etc.) : Coménius, le hussite ; Pestalozzi, le calviniste ; Rousseau lui-même. Mais, nous le répétons : dans le domaine des connaissances profanes seules, non dans celui des disciplines sacrées ou des vertus. C'est pourtant ce qu'on oublie quand on qualifie un hérétique, sans autre forme de procès, de très grand éducateur ou pédagogue, sans limiter expressément le sens de ce mot aux seules connaissances profanes. »

Qu'on célèbre Pestalozzi comme un technicien des disciplines profanes; mais qu'aucun catholique ne l'appelle un « grand éducateur ».

Cependant, un éducateur non catholique, mais puisant consciemment ou inconsciemment aux sources du christianisme et de l'Eglise, pourrait-il être regardé par les catholiques comme un véritable pédagogue, non pas seulement comme un technicien de l'éducation ? A la question : « Un catholique peut-il célébrer la mémoire d'un hérétique comme s'il avait été le plus grand pédagogue de tous les temps ? », la *Schildwache* répond par la négative. « Car ce serait, dit-elle, nier le dogme de l'Eglise catholique, seule sainte et dès lors seule sanctifiante. Mais pareille chose n'est-elle donc jamais arrivée ? Si. Il est déjà arrivé et il va arriver plus souvent encore au cours de l'année présente ceci : que l'Eglise de Jésus-Christ va subir cet outrage encore jamais subi au cours de son histoire de voir de ses fils et de ses filles fidèles, qui plus que quiconque devraient représenter l'unique Mère sanctifiante auprès des petits qui lui sont nés par le baptême, de voir ces fils et ces filles renier qu'elle soit la seule sanctifiante ! Eh oui, c'est déjà arrivé ! Cela arrivera encore. Dans des centaines d'écoles catholiques, des milliers d'instituteurs et d'institutrices catholiques vont glorifier un hérétique comme un grand pédagogue, peut-être — qui sait ? — comme le plus grand.

» Car seront-ils nombreux les orateurs qui penseront prudemment à borner leurs éloges à l'éducateur ès disciplines profanes, ou au côté méthodologique et psychologique seul, terrain où Pestalozzi a beaucoup fait sans avoir innové ? On ne se contente pas à son égard du titre de « génie pédagogique ». Pour ne pas être exacte, ainsi que nous l'avons vu, pareille épithète n'aurait du moins rien de contraire à la foi. Et pourtant, pour la masse des assistants, pour le peuple en son entier, pour l'opinion mondiale, il importe peu si tel orateur ou tel autre se livre ou non à de semblables et prudents distinguos. Et pour la masse du peuple croyant, pour le monde catholique, la participation d'écoles, d'instituteurs et d'enfants catholiques aux fêtes du centenaire de Pestalozzi pourrait fort bien aboutir, dans la pratique, à la négation d'un dogme catholique. Les catholiques ne devraient pas rendre tant d'honneur à un universitaire calviniste : voilà ce que se dirait un catholique « ordinaire », homme du peuple. La crainte seule de venir par là à l'aide de l'école interconfessionnelle devrait les en empêcher.

» D'après la législation ecclésiastique, un catholique ne peut pas, sans prendre certaines précautions, envoyer ses enfants dans une école non catholique. Les lui confier intégralement en vue de leur éducation serait indubitablement inadmissible pour tout père catholique. Vérité qui à elle seule devrait suffire à ouvrir les yeux de tout admirateur de Pestalozzi sur le compte du « grand éducateur ». Depuis quand ce titre est-il mérité par celui auquel un catholique ne saurait confier ses enfants sans pécher ? Depuis quand a-t-il droit au titre de grand éducateur celui qui — avec la meilleure volonté du monde — prive l'enfant de ces méthodes d'éducation infiniment précieuses qui ont nom : la vraie foi, les innombrables confessions et communions, les saintes messes, les grâces et indulgences de toutes sortes, le culte de la Sainte Vierge et des saints ? Jamais, au grand jamais, on n'a commémoré au moyen âge des non-catholiques comme de grands hommes, même entendus au sens profane. Aujourd'hui, on les glorifie comme de grands éducateurs de l'enfance, donc comme de grands faiseurs de saints ! ! »

Le vrai visage de Pestalozzi.

Un article du *Tagebuch* met excellemment en lumière la personnalité de Pestalozzi et le culte de Pestalozzi. Ce n'est pas démasquer un héros à la Bernard Shaw ni commettre un crime de lèse-majesté que de ne pas encenser à genoux la statue de Pestalozzi placée sur son haut piédestal, mais de l'en faire descendre, puis de l'examiner de près. C'est ce que fait le *Tagebuch* dans les lignes suivantes :

« Supposons que les fascistes proclament Charlie Chaplin leur patron ! Ce serait bien moins comique et bizarre que la canonisation sans appel dont Jean-Henri Pestalozzi a été l'objet, le 17 février 1927, de la part de tout le monde pédagogique allemand. Instituteurs et enfants lui adressent leurs prières comme au père de l'école populaire publique et au modèle des maîtres. Des enfants pour lesquels « école » est synonyme d' « ennui » et de « brutalité » vont chanter en chœur : « Cette heure solen-
» nelle est pour nous sacrée. En pensant à toi, nous
» nous élevons vers le ciel... Le voilà qui exige qu'il
» y ait des écoles pour tous les enfants : car il les
» veut tous bons et heureux... Tu ne travailles pas
» seulement pour le temps présent : tu travailles
» aussi pour l'éternité ! »

» Puis on va louer les maîtres d'école de s'efforcer d'imiter leur modèle : le bon, le laborieux, le ponctuel Pestalozzi. Oh ! saint Charlie Pestalozzi ! Imaginez-vous un petit homme laid. Ses mouvements sont maladroits, son inaptitude à venir en aide à lui-même est émouvante et enfantine. Il est toujours pressé sans garder aucune mesure. Ses cheveux ne sont pas peignés. Il est malpropre, ses vêtements sont en lambeaux, son veston est boutonné de travers. Ses chaussettes lui tombent. Ah ! Pestalozzi, vous dont de votre vivant on se moquait comme d'un imbécile, on a joliment su vous métamorphoser ! On vous a coiffé et lavé. Vous voilà affublé d'un frac et de toutes vos décorations : vous pouvez désormais faire bonne figure devant tous ces nobles badauds qui sont venus voir comment on sauve les enfants qui mendient de la misère et de l'ignorance. Dieu ! Ce que les enfants se sont moqués de la mascarade d'Iverdon (1814) ! Cela n'a servi de rien, cela ne sert de rien. Jamais Pestalozzi n'avait appris l'orthographe ; des années durant, il n'avait lu aucun livre. Il ne pouvait ni enseigner l'allemand ni même le parler tant soit peu couramment. Il n'avait aucune idée de la comptabilité dans le mé-

nage. Il ne manquait jamais de venir trop tôt ou trop tard. Il embrassait ses élèves souvent et très tendrement (s'il avait vécu en 1922, il y aurait peut-être gagné pas mal d'années de détention). Il avait l'habitude de s'enfoncer des aiguilles à tricoter dans l'oreille. Il y gagna même une maladie et écrivit, alité, une petite brochure qu'il intitula : « Pestalozzi malade au public bien portant ». En se promenant, il ramassait des cailloux — les plus beaux, — puis les rapportait chez lui. Ces cailloux s'y amassaient — pourquoi ? — et ne contribuaient certes pas à augmenter l'ordre dans son ménage désolé. Toutes ses entreprises échouaient. Conspirait-il contre les autorités, la police s'en mêlait. Achetait-il une propriété, le sol se trouvait être trop pierreux. Construisait-il une fabrique, nouvel échec. Prenait-il un intendant, celui-ci le dévalisait. Se faisait-il remplacer par quelqu'un, ce remplaçant le trompait. Se mettait-il à croire à la volonté bien arrêtée de l'empereur d'Autriche de procéder à une réforme scolaire, il lui fallait se contenter en dernière analyse d'un envoi de bouteilles de tokay. L'empereur de Russie lui envoyait-il une décoration, c'était la moins importante de toutes. Fondait-il une maison pour enfants pauvres, nobles et bourgeois de tout poil y affluaient aussitôt. Toute sa vie durant, Pestalozzi avait couvert d'opprobre, combattu et tâché de détruire l'école de son temps : en réalité, c'est à lui qu'elle est redevable de son existence. Pauvre Henri-Charlie Pestalutz ; en vérité, il en a une santé, ton public ! »

D[r] Georg Moenius.

[*Schoenere Zukunft*, Vienne (6. 3. 27), « *Nach den Pestalozzi-Feiern* ». — Traduit assez librement de l'allemand par la *Revue catholique des Idées et des Faits*, 18. 3. 27.]

BIBLIOGRAPHIE

Sancti Thomae Aquinatis, Ord. Praed., Doctoris angelici et communis, omnium scholarum catholicarum Patroni, Summa Theologica, *de novo edita cura et studio Collegii provinciae tolosanae eiusdem Ordinis apud S. Maximinum. Prima Pars.* [Texte établi par le R. P. Th.-M. Pègues, O. P.] — Un vol. in-16 de xxx-1408 pages. Paris, Blot, 1926.

« Nous constaterons que le P. Pègues n'a ni trouvé ni fait quelque effort pour trouver « *clavem traditionis* » ; il n'a pas non plus changé « *sobrie et haesitanter* » le texte traditionnel ; il n'a même pas fait ce qu'il aurait pu faire encore avec une certaine conséquence logique et avec une vraisemblance objective pas tout à fait improbable ; mais il a fait quelque chose qui pourrait être défini comme *l'hégémonie absolue du subjectif et de l'arbitraire.* Le jugement paraît un peu sévère, il faudra le prouver.

» Notons d'ailleurs [tout] de suite, afin d'exclure tout malentendu, le P. Pègues est trop bon connaisseur de saint Thomas pour que l'on puisse supposer que son texte ne donnerait pas la vraie doctrine ; celle-ci n'est nulle part en cause. Dans la très grande majorité des variantes, les nuances de sens sont nulles ou de peu d'importance. Mais pour une édition qui, outre la diffusion de la doctrine, a encore pour but d'être « *puritate et integritate* » *textus emendatissima* », de donner le seul texte de saint Thomas « *in sua genuina puritate et integritate, nullo* » *omnino mutato aut addito* », il faut de nos jours pour l'établissement de ce texte, en dehors de la critique interne subjective, quelques règles fixes et objectives ; ou, si l'on préfère continuer les méthodes purement subjectives des temps passés, il faut au moins une certaine conséquence logique et pas d'arbitraire : et ce sont justement ces deux choses qui manquent à l'œuvre du P. Pègues, non seulement dans beaucoup de ses leçons particulières, mais surtout *quant à l'ensemble de ses changements.* Nous ne nions donc pas la fidélité doctrinale de son texte, et ne voulons même pas nier l'authenticité de plusieurs de ses leçons, car, comme nous l'avons dit, paléographiquement et *objectivement* nous (ni le P. Pègues) n'en savons rien et n'avons sur l'authenticité des textes de la *I Pars* que des doutes presque aussi innombrables que les variantes. Donc, si plus tard, dans une réédition de la *I' Pars* fondée sur *toute* la tradition manuscrite (qui reste toujours un de nos vœux), la Léonine acceptait plusieurs de ces leçons nouvelles du P. Pègues, cela ne pourra être invoqué nullement comme une confirmation d'un choix qui maintenant doit être qualifié de purement subjectif et arbitraire.

» Il n'est pas difficile de prouver notre *première conclusion* que le P. Pègues n'a ni trouvé ni fait quelque effort pour trouver la clé de la tradition manuscrite. [...]

» *Deuxième conclusion :* le P. Pègues n'ayant nullement trouvé la clé de la tradition manuscrite, n'ayant même pas fait effort pour cela, a changé néanmoins le texte traditionnel tout autrement que « *sobrie et haesitanter* ». Nous le prouverons, limitant pour le moment notre attention plus au nombre qu'à la qualité des changements. [...]

» Passons maintenant à notre *troisième conclusion :* le P. Pègues, n'étant pas content du texte traditionnel ni de celui de la Léonine, n'a pourtant pas fait ce que, avec les donnés objectifs, il aurait pu proposer selon une certaine conséquence logique et en en donnant une justification pas tout à fait improbable. [...] A [...] un travail sérieux, raisonné, fondé sur une base objective non improbable, le P. Pègues a préféré un travail où malgré ma meilleure bonne volonté je n'ai pu trouver aucune règle objective : c'est l'hégémonie absolue du subjectivisme poussé jusqu'à l'arbitraire. [...]

» On constate aussi que le P. Pègues, voulant publier rapidement son édition, a étudié de moins en moins attentivement, à mesure qu'il avançait, son texte et les variantes des *mss.* de l'appareil de la Léonine ; il y a du moins deux choses que je ne saurais pas expliquer autrement : 1° les leçons fautives, ou certainement moins bonnes, des éditions vulgaires ont été laissées intactes en nombre toujours croissant vers la fin du volume ; et 2° les variantes des *mss.* y sont utilisées en proportion toujours moindre. Après tout ce que nous venons de dire et jugeant plutôt d'après l'*ensemble* du texte que d'après telle ou telle variante particulière, il ne sera pas difficile d'admettre notre *quatrième conclusion :* à l'établissement du texte du P. Pègues ont manqué complètement des règles et des critères objectifs : il n'a pas été basé sur une étude sérieuse de *mss.* nouveaux ni des donnés objectifs déjà disponibles sans recherches nouvelles ; de même, pour la critique interne basée sur le seul sens des variantes disponibles, ont manqué gravement les nécessaires conséquence, constance et régularité. La revision n'est donc le résultat, *quant à l'ensemble du texte,* que d'un travail peu sérieux et subjectif jusqu'à l'arbitraire. [...] — Clemens Suermondt, O. P. » (*Bulletin thomiste*, mars 1927.)

La joie de l'ambition est chèrement achetée, car la fortune ne donne pas ses faveurs : elle les vend.

Saint Cyprien.

« L'ACTION CATHOLIQUE »

LA VOIX DES ÉVÊQUES

Directives en vue de l'entente sociale

Nous traduisons du *Kirchlichen Anzeiger für die Erzdioezese Koeln* (15. 1. et 1. 3. 27) les instructions sur l'entente sociale données à deux reprises par S. Em. le cardinal SCHULTE, archevêque de Cologne (1) :

I

Capitalisme et mammonisme (2)

Dans la vie économique de notre peuple, on constate de nombreuses lacunes, dont les effets ont profondément ébranlé l'ordre social tout entier. Il incombe à tous les gens bien pensants d'apporter à ce mal remède et salut ; mais cette tâche regarde surtout ceux qui professent une doctrine de vie suivant laquelle l'Église tient la place du Christ. C'est sur cette doctrine qu'est fondée l'obligation pour les catholiques de s'intéresser, eux aussi, à l'ordre économique et social actuel.

De deux côtés peuvent se présenter des dangers d'erreurs sur cette question. Celui qui est particulièrement au courant des inconvénients pratiques qui résultent de l'ordre économique actuel est tenté de le désapprouver. Par contre, celui qui veut le développement illimité des forces économiques sera enclin à porter un jugement opposé. C'est pourquoi il faut avoir sur cette matière des principes clairs, et en même temps il est nécessaire que ces principes soient formulés en termes dont le sens ne prête à aucun malentendu.

I — LES FAITS

Rôle du capital dans la vie économique.

1° L'ordre économique doit, au cours de son développement, être établi sur l'emploi du capital. Le capital sert, de sa nature, à acquérir ou à faire acquérir des biens, de la vente desquels il résulte un bénéfice. Ce bénéfice est lui-même employé de la même manière. Dans de nombreuses industries l'augmentation de la production exige l'emploi de plus grands capitaux, ce qui amène à fonder des entreprises plus importantes ou à réunir ensemble plusieurs d'entre elles.

C'est ainsi qu'en fait l'ordre économique est, techniquement parlant, « capitaliste », c'est-à-dire que le capital est pour lui d'une importance décisive.

Le régime « capitaliste » est un progrès économique; mais il présente de nombreux dangers moraux.

2° En elle-même et pour elle-même, une telle situation économique signifie un progrès de la vie économique. En elle-même et pour elle-même, elle ne soulève aucune opposition de la pensée chrétienne, qui est dirigée vers le but ultraterrestre de l'humanité.

Cependant, il ne faut pas nier que le développement économique soumis à de telles conditions renferme en lui-même des dangers particuliers, auxquels l'imperfection humaine peut succomber. Si l'on considère sans préjugé les conditions économiques et les rapports sociaux qui en résultent actuellement, il faut avouer que l'humanité est, en masse, exposée à ces dangers, d'autant plus que d'autres circonstances en ont aggravé les conséquences.

Un esprit de gain démesuré.

Le gain procuré par l'activité économique crée des possibilités d'acquérir de nouveaux gains, d'autant plus importants qu'il est lui-même plus considérable. Ce fait peut faire naître chez l'homme l'esprit de gain démesuré, qui l'amène à chercher le but de la vie, à l'exclusion de tout autre, dans la poursuite de la possession et même de la puissance économique.

Une mentalité matérielle et terrestre.

En outre, le combat qui naît de la concurrence économique exige l'application intensive de toutes les forces intellectuelles à l'action économique. Par là aussi l'homme est facilement poussé à ne voir qu'un côté des choses, si bien qu'il est moins porté vers les biens de la vie spirituelle, et distrait surtout des hauts principes moraux qui doivent guider l'humanité ; en d'autres termes, il devient matériel.

L'oubli du prochain.

L'esprit de lucre démesuré et la mentalité exclusivement économique font ensuite oublier facilement le prochain. Une science n'a pas peu contribué à amener ce résultat, en assignant la poursuite d'avantages personnels, matériels, comme but premier et fin la plus élevée de l'activité économique. L'humanité ne se laisse également que trop égarer par les progrès des sciences naturelles, qui ne lui font voir qu'un côté seulement des « réalités de la vie » et considérer comme accessoires les biens spirituels et moraux.

C'est ainsi que non seulement dans l'ordre économique, mais encore dans l'ordre social, le capital a acquis une importance plus grande qu'auparavant ; plus les hommes sont poussés vers la vie économique, plus leur cœur s'attache au capital, et la pensée du bien-être de l'universalité, pour autant qu'elle est encore vivante au sein de la vie écono-

(1) Ces instructions sont le résultat de pourparlers engagés avec les représentants des économistes, des travailleurs et des patrons. En reproduisant leur texte (5. 2. et 19. 3. 27), *Das Neue Reich* écrit : « Dans les discussions théoriques sur les questions sociales, aussi bien que dans la réalisation pratique des réformes sociales chrétiennes, ces deux actes épiscopaux serviront de conduite aux catholiques du Reich et à ceux de l'Autriche ; elles les préserveront de l'émiettement arbitraire stérile et permettront au catholicisme social d'acquérir cette unité qui assure aux idées sociales chrétiennes leur véritable force formatrice. »

(2) Les sous-titres sont de la *D. C.*

mique, n'est plus dirigée vers les biens supérieurs de l'ordre spirituel. Par là ont été créées des situations économiques et sociales qui non seulement ont fait courir au chef d'entreprise un grave danger, mais encore ont menacé sérieusement de faire perdre à des millions d'hommes les biens les plus précieux de l'existence, ceux en particulier que procurent la religion, la morale et la vie familiale, créant de plus une dépendance et une insécurité économiques dont le poids devient toujours plus lourd.

C'est pourquoi, il faut, à l'heure actuelle, lutter sérieusement contre ces erreurs. Il faut mettre en pleine clarté les sources de dangers.

II. — LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE

Signaler ces dangers et indiquer aux hommes le moyen d'y échapper, telle est la tâche de l'Eglise, et c'est pour l'accomplir qu'elle a toujours élevé la voix. Mais trop souvent on a feint de ne pas entendre ses exhortations. Des catholiques eux-mêmes ont regardé la fin chrétienne qui leur était assignée comme un idéal irréalisable. Ils ont eu tout à fait tort.

Il faut, si l'on veut juger l'ordre économique actuel du point de vue chrétien, considérer les principes suivants :

Le régime économique actuel est légitime.

1° Les biens terrestres eux-mêmes sont des présents de Dieu. On ne commet une faute que lorsqu'on en fait un usage abusif. Aussi l'ordre économique actuel, pour autant qu'il représente les progrès techniques réalisés pour acquérir des biens, est, lui aussi, comme tous les ordres économiques passés et futurs, conforme au plan de la Providence. Les tentatives qu'on ferait de préconiser à nouveau les anciennes formes économiques, en vue de guérir les maux actuels, seraient une folie.

Il doit avoir pour fin le bien commun, entendu en son sens élevé et intégral.

2° C'est pourquoi Nous proclamons, encore une fois, avec toute la clarté possible, que l'ordre économique établi sur l'emploi du capital et l'accroissement du capital n'est pas condamnable au point de vue chrétien, mais que son but final et le plus élevé doit rester ce contentement des besoins de la vie d'un peuple qu'assure une ligne de conduite avant tout spirituelle et morale. Ainsi considéré, l'esprit d'entreprise acquiert une valeur morale élevée, dans la limite où il fait preuve de hardiesse, de zèle dans la poursuite de son bien personnel et du bien commun, et dans la mesure où il a connaissance et conscience de ses devoirs.

Seuls les abus du capitalisme, le « mammonisme », doivent être condamnés.

3° Aussi l'Eglise proclame-t-elle sans équivoque que ses exhortations n'ont pour but que de combattre les abus de l'ordre économique, toujours occasionnés par l'imperfection humaine, et de nous sauver de la situation actuelle. Elle doit d'autant plus élever la voix que, par des efforts erronés et hostiles à la foi, on tente d'arriver à une amélioration en rejetant systématiquement l'ordre économique actuel. Il faut éviter de donner à penser qu'avec de semblables efforts on arrivera à s'entendre d'une façon quelconque. C'est pourquoi il faut également éviter, dans la mesure du possible, d'employer des termes qui pourraient le faire croire. Le capital en tant que soutien de l'ordre économique, le capitalisme en tant que système économique technique, doivent être distingués de la mentalité qui pousse exclusivement à acquérir et à utiliser le capital au détriment des fins supérieures de l'humanité. L'expression « mentalité capitaliste » ne désigne pas suffisamment clairement cette tendance de l'esprit ; car on entend aussi trop facilement par là la conception qui veut, à l'encontre des communistes, conserver le système économique capitaliste de notre époque.

Aussi, dénonçons-Nous sous le nom de « mammonisme » la cupidité qui considère l'activité économique uniquement comme un moyen d'arriver, grâce à l'acquisition du capital, à obtenir plus de jouissances ou une plus grande puissance sociale ou économique ; c'est le nom que Nous donnons à cette âpreté au gain qui ne cherche qu'à amasser encore, sans égards pour le sort des hommes employés à son service ; à cet égoïsme qui reste indifférent au perfectionnement spirituel et moral et ne reconnaît aucune obligation envers la société. Produire, tel est le but final du « mammonisme ». Il veut acquérir pour acquérir, gagner pour gagner, et constitue ainsi une sorte de résumé de tous les malentendus qui résultent de l'application abusive de l'ordre économique capitaliste. Cet esprit et ses manifestations sont condamnés. Il constitue un danger particulier, dès qu'on s'efforce de le présenter comme bon en lui-même pour l'activité économique. Le matérialisme intellectuel s'empare de l'ordre économique établi, en vue d'utiliser pour son propre compte, grâce précisément à son aide, le travailleur, en cherchant à séparer la morale de l'économie politique. Il faut que l'Eglise condamne de la façon la plus tranchante ces aberrations de l'esprit humain, sous peine de voir pareilles conceptions, alors que les circonstances économiques ont tant d'importance pour l'Etat et la société, rabaisser la religion, au point de n'en plus faire qu'une confession extérieure.

L'activité économique est le moyen qu'a l'homme de gagner sa vie; elle est, de plus, un devoir imposé par Dieu.

4° D'autre part, l'Eglise cherchera à conserver la vraie doctrine sur la façon d'envisager l'activité économique. L'homme économique, qu'il soit employeur ou travailleur, doit considérer son activité comme un devoir assigné par Dieu au sein de la société. L'homme prouve son amour pour Dieu en exécutant de bon cœur le plan de la divine Providence. « Cultivez la terre et soumettez-la à votre domination » fut le commandement de Dieu immédiatement après la chute. « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice », ajouta le Sauveur. « Et soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel » ; c'est-à-dire l'un doit tendre à l'autre une main secourable en vue d'atteindre ce but : tel a été l'autre avertissement du divin Sauveur et le sens profond du commandement de l'amour du prochain.

Comprise en ce sens, l'activité économique d'industrie devient vocation. Rempli de l'esprit chrétien, l'agriculteur fera fructifier autant que possible la terre non par intérêt seulement, mais par souci de nourrir ses concitoyens ; l'industriel n'aura pas en vue seulement d'arriver au plus haut rendement de son exploitation, il veillera encore à ce qu'elle nourrisse le travailleur qu'elle occupe, conformément aux exigences d'une existence digne de l'homme ; enfin, le travailleur, grâce à son application et à son esprit consciencieux, produira un travail de première qualité.

II

Conception chrétienne du travail

La foi chrétienne considère et apprend à considérer travail professionnel comme un ordre de Dieu, im-sé aussi bien à chaque homme en particulier qu'à humanité tout entière. Grâce à cette conception rétienne, le travail est pour l'homme quelque chose plus qu'une façon de pourvoir à sa conservation atérielle, il est le principal moyen de développer ur son bonheur personnel les aptitudes et les fa-ltés que Dieu lui a données et de les employer en ême temps au service de l'ensemble de la société maine, tout d'abord et principalement de sa famille de son peuple.

Le développement de l'industrie moderne, sous nfluence d'une mentalité envisageant exclusive-ent le gain et le profit matériels, a détruit dans en des milieux, chez l'homme d'aujourd'hui, la nception chrétienne du travail professionnel. ucun état, aucune profession qui n'aient été teints de ce mal funeste. Mais on le constate de façon la plus frappante dans le monde salarié tuel, et cela avec d'autant plus de virulence que travail effectué par l'ouvrier nécessite moins apprentissage et peut d'autant moins lui assurer ne existence digne d'un homme.

Ce doit être un souci commun à ceux qu'intéresse mouvement social chrétien, en particulier à tous s employeurs et employés soucieux du bien énéral, de remettre en honneur la conception chré-enne du travail professionnel et de neutraliser les fets destructeurs des fausses idées sur le travail ofessionnel au milieu du développement écono-ique actuel.

aintenir la joie professionnelle chez l'ouvrier d'usine.

1° L'idée que les progrès de la technique, avec division du travail et l'emploi des machines, ivent nécessairement produire des travaux sans me et rendre ainsi impossible toute joie profes-onnelle pour l'ouvrier de l'industrie, est une idée ronée. Il est manifeste que ce développement de technique aboutit précisément à une tension plus rte des forces intellectuelles de l'homme appliqué travail. Malgré tous les progrès de la technique, ne sera jamais effectué aucun travail sans peine, ns fatigue et sans sacrifice. Cependant, les mobiles rétiens de l'amour de Dieu et du prochain — expérience des siècles le prouve — sont assez puis-nts pour faire supporter la peine et la lassitude hérentes au travail, non seulement avec courage joie intérieure, mais encore de façon à les trans-rmer en bénédictions dans l'ordre plus élevé de vie morale et spirituelle. Voilà en quoi consiste, ivant l'esprit du christianisme, la valeur première u travail.

Encourager les écoles d'apprentissage et techniques.

La formation professionnelle du travailleur oussée aussi loin que possible ne peut être qu'une ource de bénédictions. Aussi doit-on soutenir tous s efforts et toutes les organisations dont le but est e favoriser cette formation, en particulier celles qui intéressent au jeune ouvrier. Telles sont, par xemple, les écoles professionnelles, qui, en dehors u cadre de la formation purement technique, oivent être des écoles de formation spirituelle et orale, où l'on n'utilisera jamais avec assez de le et sous tous les rapports toutes les possibilités d'amener la jeunesse à se faire une idée du travail professionnel et à vivre suivant les principes chrétiens. Telles sont encore les écoles d'apprentissage et techniques fondées ces derniers temps en différents endroits, pour autant qu'elles ne sont pas en contradiction avec nos principes chrétiens religieux et moraux et ne s'opposent pas à l'action de l'Eglise sur le terrain de l'éducation de la jeunesse, mais, au contraire, ont pour but de former la jeunesse suivant la conception professionnelle chrétienne. A cette condition, et aussi à la condition de n'entraver en aucune façon le mouvement indépendant des travailleurs, mais au contraire de chercher à s'unir aux organisations chrétiennes d'ouvriers, elles gagneront la confiance de ces derniers.

Établir des relations personnelles entre ouvriers et dirigeants.

2° Dans les exploitations industrielles il faut introduire un régime grâce auquel s'établiront des relations de personne à personne entre ouvriers et patrons. Ces rapports contribueront à dissiper chez les uns et les autres l'impression qui les porte à croire que leurs intérêts réciproques s'opposent. Bien que souvent l'entreprise soit anonyme, il faut pourtant que le personnel de la direction et de la surveillance (directeurs, ingénieurs, contremaîtres, chefs d'équipe, etc.) regarde comme son devoir, auquel il cherchera à se rendre apte, de prendre en considération le côté humain du travail et de se comporter en conséquence à l'égard des ouvriers.

Reconnaître loyalement les intérêts réciproques comme la responsabilité commune.

3° L'existence de semblables relations personnelles entre ouvriers et patrons sera le moyen nécessaire d'établir entre eux un lien de solidarité grâce auquel se réaliseront au plus tôt leurs revendications réciproques. Les conseils d'exploitation prévus dans le code sont à même, s'ils comprennent bien leur tâche, d'éveiller et d'accroître le sentiment de la responsabilité commune et de rendre les ouvriers capables de participer aux responsabilités de l'administration de l'entreprise. Le succès dépend ici, en première ligne, du choix qui sera fait, des deux côtés, des membres du conseil. Les autres conditions sont, d'une part : la reconnaissance des nécessités économiques de l'industrie en question, ainsi que de l'ensemble de la vie économique, la collaboration unanime en vue de l'augmentation de la production, de procédés rationnels d'exploitation et d'un travail consciencieux et constant ; d'autre part, l'estime de la force ouvrière et de son importance économique à côté du capital, la reconnaissance des droits de la classe ouvrière à un niveau de vie en rapport avec le degré de culture du peuple et à son élévation aussi bien spirituelle et morale que sociale.

Accepter les revendications justifiées, mais renoncer aux luttes stériles.

4° Il faut, en outre, animer de cet esprit la collaboration des ouvriers et des patrons. S'il en est ainsi, il en résultera de fructueuses communautés de travail, qui contribueront efficacement à égaliser les intérêts et favoriseront la solidarité des organisations du travail et du capital au profit de la production, de l'écoulement des marchandises à l'étranger et dans l'intérieur du pays, et de la considération, de la part des commissions législatives et administratives, de leurs revendications économiques. La réalisation d'un meilleur avenir économique et

social dépend beaucoup de ceux qui dirigent les associations du travail et du capital ainsi que leurs organes. Des deux côtés, renonçant sciemment aux méthodes stériles d'autrefois, et tenant pleinement compte des revendications justifiées des organisations réciproques, on aura à cœur d'éviter tout ce qui pourrait envenimer les conflits toujours funestes au bien-être du peuple.

[Traduit de l'allemand par la *D. C.*]

INITIATIVES

L'Œuvre des Belles Chansons

De M. le chanoine Rouchouze, directeur des Œuvres diocésaines de Lyon :

Les œuvres d'apostolat ont une histoire charmante.

Si vous voulez savoir d'où est venue la pensée de ce répertoire, écoutez... C'est l'auteur lui-même qui parle :

« Il y avait trois heures que durait le repas de noce, quand, las de manger et de boire, les convives se mirent à crier, scandant leurs cris de coups de bouteilles sur la table : « Rulin, une chanson ! »

» Rulin, que sa belle voix faisait appeler à toutes les fêtes du village, avait rapporté du service militaire un répertoire fortement épicé. Il se leva, se recueillit un moment et, au milieu du plus grand silence, entonna une romance sentimentale qui mit des larmes dans les yeux de bien des convives, déjà prédisposés à l'émotion par de copieuses libations.

» Quand Rulin se rassit, ce fut un tonnerre d'applaudissements. « Bravo ! *bis !* », lui cria-t-on de toutes parts. « Un morceau comique pour changer », annonça le chanteur. Dès le premier couplet, les jeunes filles échangèrent des regards d'étonnement, puis rougirent. Bientôt les vieux soldats eux-mêmes trouvèrent la chanson un peu salée et plusieurs firent signe au chanteur de se taire. Mais, grisé par l'attention générale, il continua de plus belle, et, quand il s'assit, fut salué par d'enthousiastes acclamations.

» — Tout de même, c'est un peu fort, dit Jacques » Alloin à son voisin. Il y a ici beaucoup de gens » qui vont à la messe et tous ont applaudi des » obscénités et même des blasphèmes. Bien plus, les » voilà qui achètent la chanson. On va la répéter » à la maison, dans les champs et, dans quelques » jours, elle sera sur les lèvres de tous, grands et » petits. » — « Mais tu n'as qu'à chanter toi-même, » lui dit Antoine Raverat, tu as une voix superbe. » On l'entend à l'église. Pourquoi ne chantes-tu » pas dans les longues soirées d'hiver, dans les » réunions si nombreuses chez nous ? » — « Pour- » quoi ? dit Jacques. Parce que je ne connais pas » de chansons populaires convenables en feuillets » détachés, qui se vendent bon marché et qu'on » puisse vendre après les avoir soi-même chantées. » » — « Comment, mais tu connais bien Botrel, Colas, » Chenal... » — « Sans doute, j'ai tous ces recueils, » mais ce que je voudrais, ce sont des chants » séparés. »

» Quelques jours après cette conversation, Antoine et Jacques faisaient une retraite à Notre-Dame de La Chaux avec un groupe de jeunes gens réunis pour intensifier leur vie chrétienne et rendre plus fécond leur apostolat.

» Dans un des échanges de vues qui suivent les instructions, Jacques se leva. « Père, dit-il, je suis » ouvrier à la campagne. Tous les dimanches au » moins nous avons des réunions où l'on chante. » Ce sont toujours les mêmes chansons, ineptes et » souvent obscènes. On ne peut les supprimer qu'en » les remplaçant par de bonnes. » — « Il y en a » bien, lui dis-je. » — « Oui, mais dans des recueils. » » — « Dans les grandes villes on en trouve de déta- » chées à des prix modiques. » — « Sans doute, » mais nous qui sommes dans des villages, nous ne » pouvons pas nous les procurer. » — « Eh bien, » répondis-je, je vous promets de chercher et de » vous donner les indications demandées. »

Il a tenu sa promesse.

Patiemment et résolument il s'est mis à l'œuvre. A le voir passer dans les rues, un morceau de musique à la main, vous l'eussiez pris pour un artiste ou un dilettante : c'était un apôtre.

Songez à la tâche immense que suppose un inventaire même incomplet de belles chansons... Il y faut non seulement une ample érudition et un goût exquis où l'art s'allie au souci du bien, mais encore de longues stations chez les éditeurs, de volumineuses correspondances et des enquêtes trop souvent infructueuses.

D'autres auraient pu se décourager... Les difficultés ne faisaient que stimuler ses efforts...

C'est que le P. Gairal de Sérézin [S. J.] n'entreprenait pas une nomenclature savante où les petits chefs-d'œuvre eussent trouvé place — travail ingrat sans cesse contesté, car on touche au *genus irritabile* — mais un apostolat dont il pressentait toute la fécondité.

On a décrit l'obsession de certains airs et la puissance du sentiment lorsqu'il n'est plus enfermé dans l'étroite prison des mots, mais se dilate et s'épanouit dans la « mélodie infinie »...

Riche ou pauvre, jeune ou vieux, écrivait l'auteur, il n'est personne qui ne soit sensible à l'attrait de la chanson. C'est qu'elle répond à un des besoins les plus profonds de notre nature, celui de consolation et d'idéal. Par l'emprise qu'elle exerce sur l'intelligence et la sensibilité, elle influence la volonté elle-même. Si, au lieu de flatter les instincts grossiers de la nature, elle donne à la misère humaine de légitimes satisfactions, combien grande et noble est sa mission ! Tel est le rôle que remplissent les belles chansons, en célébrant noblement l'amour, le foyer, en provoquant le rire, en exaltant le courage, en aidant à supporter les misères présentes par l'évocation de l'immortel bonheur, en montrant dans la création entière la richesse et la bonté de son auteur.

... Mais où trouver les belles chansons ?...

Les autres foisonnent, étalées outrageusement. On les répand à profusion chaque soir aux carrefours de nos cités et les jours de marché dans les campagnes... La foule fait cercle autour du moindre chanteur de fortune et semble se recueillir comme à l'église.

Où sont les belles chansons ? Il y avait une lacune. Le présent répertoire a la prétention de la combler.

Sans doute, il existe des recueils de bonnes chansons ; mais ils ne sont pas toujours à la portée des bourses modestes... La jeune fille, l'ouvrier et le paysan achètent volontiers la feuille volante et reculent devant le prix du livre... Un choix s'imposait de chansons détachées, avec toutes les indications nécessaires : adresse des éditeurs, sujets traités, etc.

Cette liste, qui exclut les chansons enfantines, comporte des morceaux susceptibles d'intéresser dans les circonstances les plus diverses. Sans parti pris, elle admet tout ce qui est honnête en même temps que beau.

Quelle est la valeur musicale de ces chants ? La valeur littéraire de ces poèmes ? C'est aux experts à en décider. Tout ce que je puis affirmer, c'est que le mal est grand, c'est que tout ce qui court les rues et sort du music-hall, du casino ou du cabaret, est frivole, immoral ou impie, c'est qu'un débat esthétique non point sur l'ensemble, mais sur un détail quand on est à pied-d'œuvre, face à l'ennemi, serait une misérable querelle byzantine.

Voici donc quelques belles chansons connues... Vous avez les moyens de vous les procurer. Ce n'est pas tout. Il faut les répandre. Ne l'oubliez pas : il s'agit d'une œuvre. Une équipe de chanteurs ambulants s'est constituée, vendeurs désintéressés, munis du brevet de camelots, pourvus de toutes les autorisations, beaux gars à la voix chaude et à l'âme ardente..

Ils s'en vont le dimanche et les jours de fête, à travers le pays, se postent sur la place de l'église au sortir de la messe..., et ils chantent. Ils s'en vont dans les foires et les concours, partout où la foule s'assemble. La diffusion obtenue par ce procédé tient du prodige.

Telle est l'œuvre des belles chansons. Puisse-t-elle rencontrer de nombreux adeptes et étendre de plus en plus son action ! (1)

BIBLIOGRAPHIE

Ordre des Offices de la Semaine Sainte à Jérusalem du IVe au Xe siècle, par le R. P. J. Thibaut. — Une brochure 24 × 16 cm. de 128 pages et 10 gravures. Prix, 5 francs. Bonne Presse, Paris, 1926.

Le précédent ouvrage du docte Assomptioniste sur les origines de la « liturgie romaine » avait éveillé une attention sympathique. Celui-ci trouve la même sympathie et peut-être plus de créance. Il s'appuie sur des documents déjà connus, et en particulier sur cette fameuse *Peregrinatio Etheriae*, ou plutôt *Eucheriae*, puisque le P. Bouvy superpose un troisième baptême à celui de dom Férotin. Mais le P. Thibaut, examinant de plus près les données, propose des modifications topographiques que les savants ne semblent pas pressés de contester, et qui ne sauraient être sans importance quand il s'agit des lieux qui ont vu la Passion de Notre-Sauveur et des siècles qui l'ont presque immédiatement suivie.

La composition du recueil n'a pas grand agrément. On suit l'office stationnal des grands jours de la Sainte Semaine, et on reprend avec chaque document les parties de l'office et l'itinéraire. Du moins, on n'avance qu'à pas sûr et l'on recueille beaucoup en avançant. Outre la *Peregrinatio*, sont utilisés le « Lectionnaire arménien » et deux *Ordines* de Jérusalem, du VIIe et du VIIIe siècle. Les plus curieuses identifications topographiques portent sur la *Via Crucis* et l'église de Gethsémani. — Dom J. de Puniet... » (*Vie spirituelle*, avr. 1927, pp. 125-126.)

(1) *Les Belles chansons*, Répertoire de 1 200 chansons, par Gairal de Sérézin. En vente au prix de 2 fr. et de 2 fr. 30 franco, chez M. Giraud, 146, Grande Rue, Lyon-Vaise (Rhône).

Souvenirs et Consolations, par M. l'abbé Henri Pradel. — Un vol. 19 × 12 cm. de 116 pages. Prix, 4 francs franco. Ecole Massillon, 2 *bis*, quai des Célestins, Paris.

M. l'abbé Henri Pradel, directeur de l'Ecole Massillon, vient de publier, sous le titre *Souvenirs et Consolations*, une série de sept allocutions qu'il a prononcées dans la chapelle de l'Ecole à l'occasion de divers services funèbres. Cinq de ces services sont ceux que chaque année la maison fait célébrer pour ses morts et où, depuis 1922, M. l'abbé Pradel prend la parole. Les deux autres furent consacrés à un ancien censeur de l'Ecole, M. l'abbé Roussel, et à un ancien élève, le héros du *Dixmude*, Jean du Plessis de Grenédan.

C'est là, comme le dit avec tant de finesse Mgr Baudrillart dans sa lettre-préface, une œuvre « bonne et belle », où le cœur du prêtre s'allie au talent de l'écrivain, de l'orateur et de l'éducateur ; il serait vraiment dommage que ces allocutions restent, comme le désire modestement l'auteur, un souvenir pour un petit groupe de privilégiés ; elles méritent au contraire d'être connues et appréciées du public.

Ce volume est le premier de la nouvelle collection « Massillon » dans laquelle M. l'abbé Pradel compte rééditer un certain nombre de brochures, actuellement épuisées, d'anciens maîtres, en particulier Mgr Baudrillart, le P. Chauvin, le P. Lallemand, le P. Ponsard. Des maîtres actuels de l'Ecole ont aussi « des choses belles et utiles à nous donner ». — P. L.

Locarno sans rêves, par Alfred Fabre-Luce. — Un vol. in-16 de 241 pages. Prix, 12 fr. Grasset, Paris, 1927.

« Les traités peuvent être considérés comme une formule mystique, sur laquelle de nobles âmes s'attendriront, ou comme une formule juridique dont il faut interpréter les applications concrètes avec méthode et réalisme. Les esprits pondérés se garderont des illusions sentimentales de la première conception et s'efforceront de « réaliser » fermement la seconde, selon les justes exigences du bon droit et du sens politique. Le livre de M. Alfred Fabre-Luce, que l'on admette ou que l'on rejette l'une ou l'autre des appréciations et des suggestions de l'auteur, conduit à des réflexions utiles, empreintes de sagesse, de réalisme. On y apprend à se défier de certaines formules simplistes et sommaires qui portent à méconnaître la délicatesse, la complexité des problèmes internationaux de l'Europe d'après-guerre. — Yves de La Brière. » (*Etudes*, 20. 6. 27, pp. 752-3.)

Actes de Benoît XV. *Texte latin avec traduction française.* Tome III, 1920-1921. — Un vol. in-16 de 350 pages. Bonne Presse, Paris.

« Le tome troisième des *Actes de Benoît XV* contient les documents des quinze derniers mois du règne, puis la table générale des lettres et décrets du pontificat tout entier (1914-1922). Selon la distribution déjà consacrée, le recueil des actes de l'autorité romaine sous Benoît XV se subdivise en deux parties : les documents signés par le Souverain Pontife en personne et les documents émanés des Congrégations, Tribunaux et Offices, qui constituent les organes subordonnés du Saint-Siège, tenant leurs pouvoirs d'une délégation ordinaire de la puissance papale. Les principales Encycliques réunies dans le présent volume ont pour objet : la proclamation de saint Ephrem le Syrien comme Docteur de l'Eglise, le septième centenaire du Tiers-Ordre Franciscain, le septième centenaire de Dante et celui de saint Dominique. — Yves de La Brière. » (*Etudes*, 20. 6. 27, p. 746.)

ORGANISATIONS ET MÉTHODES

L'apostolat de la jeunesse ouvrière

Difficultés de cet apostolat

De M. Louis Lagrange dans les *Annales de la Jeunesse Catholique* (25. 12. 26), à l'occasion de la préparation du Congrès national de l'A. C. J. F. tenu à Rouen du 22 au 24 avril 1927 :

C'était le matin d'un dimanche de Fête-Dieu 1925, je me rendais à la messe, qui devait être suivie d'une procession du Saint Sacrement, et je passais devant un reposoir dont on achevait la décoration, quand je fus croisé par deux ouvriers. Ils parlaient assez fort et passaient assez près de moi pour que je puisse saisir un instant leur conversation. D'un geste, montrant le reposoir, l'un dit à l'autre : « Ah ! tant qu'on verra ça, faut pas songer à gagner sa vie et à vivre tranquille. »

Bien que j'en eusse déjà entendu de toutes les couleurs, cette parole me peina, parce qu'elle était dite avec un accent de sincérité dénotant la conviction profonde que l'Eglise et le bien-être, le développement de la personnalité de l'homme ouvrier, étaient deux choses absolument contradictoires.

La pensée des ouvriers sur l'Eglise n'est heureusement pas toujours aussi catégorique. Pour la plupart d'entre eux, c'est l'incompréhension complète, parce qu'ils ne sont plus capables de s'élever à des notions suprasensibles et de sortir d'un matérialisme pratique absolu. L'Eglise ne leur paraît plus que ce qu'elle est à l'extérieur et n'est connue que par son côté qui a frappé. Elle est exclusivement jugée sur l'attitude prise par les prêtres et les catholiques. Chez le même homme, d'ailleurs, l'appréciation et le jugement évoluent suivant une foule de circonstances extrinsèques, comme des troubles sociaux, une crise industrielle, un bourrage socialiste, ou intrinsèques : deuils de famille, contact avec des catholiques, etc.

Si le curé est entouré de catholiques aux tendances politiques et sociales conservatrices, l'Eglise sera une force de réaction. Si ces catholiques sont des industriels ou des chefs de la grande industrie, elle deviendra un gendarme au service du capital. Dans les deux cas, elle est jugée comme la grande ennemie du prolétariat.

Si, au contraire, le curé a su, en payant de sa personne, se rendre sympathique, on dira : « Quel brave homme, c'est dommage qu'il se soit fichu là dedans. »

Il existe donc entre l'Eglise et l'ouvrier un immense fossé qui nous apparaît au premier abord comme infranchissable, une opposition irréductible qu'on chercherait en vain entre l'Eglise et les autres classes sociales, cultivateurs par exemple. Le problème de l'apostolat chrétien dans les milieux ouvriers est, par suite, infiniment plus complexe et plus difficile que dans n'importe quel autre milieu. Nous nous proposons dans ce rapport de poser quelques jalons pour la solution de ce problème.

Les églises des villes industrielles ne sont pas vides complètement, même lorsqu'elles sont bâties dans les quartiers ouvriers. Dans les centres de province de moyenne importance, certains curés peuvent dire qu'ils ont des paroisses relativement bonnes, plusieurs centaines de communions pascales d'hommes pour des paroisses de 5 000 à 15 000 âmes.

Quels sont ces hommes ?

a) Des médecins, notaires, huissiers, etc., professions libérales ;

b) Des commerçants ;

c) Des dirigeants de l'industrie ;

d) Des employés de bureau ;

e) Enfin quelques ouvriers.

Si, au lieu de nous baser sur les professions, nous nous basons sur leurs attitudes vis-à-vis du monde ouvrier, nous aurons cette autre classification des catholiques qui habitent les centres industriels :

a) Ceux qui croient avoir intérêt (et qui, souvent, ont intérêt matériel) à ce que la masse ouvrière ne s'élève pas trop, en morale, éducation, instruction et, par conséquent, ne soit pas trop chrétienne ;

b) Ceux qui considèrent les ouvriers comme des brutes qui ne méritent pas qu'on s'occupe d'eux ;

c) Ceux qui s'en désintéressent ;

d) Ceux qui considèrent que la religion est le seul salut contre le bolchevisme et qui voudraient christianiser l'ouvrier pour le rendre plus calme, plus soumis et moins exigeant ;

e) Ceux qui sont vraiment apôtres et travaillent au salut des ouvriers pour l'amour du Christ.

C'est ce monde bourgeois, ou, tout au moins, de situation aisée, si divers dans ses tendances et dans ses préoccupations, qui représente le catholicisme au regard des ouvriers ; c'est lui qui a mission, sous la direction de quelques rares prêtres, de porter l'Evangile dans les familles ouvrières. Son attitude peut assurer ou compromettre pour plusieurs générations le succès de notre apostolat.

Les étudiants et l'apostolat ouvrier [1].

Chers amis, encore étudiants, ou qui déjà viennent de se lancer dans l'exercice de leur profession, vous qui serez demain (à moins que la destinée ne vous conduise dans un bourg de campagne) ingénieurs, médecins, fonctionnaires dans une ville industrielle, vous êtes appelés à constituer ce groupe catholique dont je viens de parler. De deux choses l'une : ou bien considérez-vous le catholicisme comme une affaire uniquement personnelle, une sorte d'assurance sur la vie éternelle, payée au jour le jour par le minimum de rites ? Cette simple hypothèse me révolte et je ne peux vous croire capables d'une pareille étroitesse d'esprit et d'une pareille bassesse, et alors vous serez vraiment disciple de Celui qui a dit : « Aimez votre prochain

(1) Les sous-titres sont de l'auteur.

omme vous-même » ; vous comprenez que vous ne pouvez [vous] borner à vivre votre vie, sans être dans votre milieu l'apôtre des humbles et des déshérités ; vous comprenez qu'à côté de votre tâche professionnelle vous avez cette autre tâche de représenter aux yeux des travailleurs manuels Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tâche difficile s'il en fût, où l'ardeur et l'enthousiasme ne suffisent plus, où les échecs d'incontestables dévouements sont nombreux, tâche pour laquelle une préparation longue, dure, ingrate, est nécessaire. Cette préparation est d'abord :

UNE CONNAISSANCE APPROFONDIE

Les ouvriers constituent une classe très distincte des autres classes sociales. Malgré des divergences très grandes d'origine, les vies sensiblement réglées de la même manière, toujours précaires, liées à l'usine d'une façon très étroite, subissant directement, et les premiers, tous les contre-coups des crises économiques, une instruction et une éducation très limitées, ont rapproché ces hommes, souffrant des mêmes maux et remplis des mêmes désirs dans une collectivité très caractérisée aux liens de solidarité multiples, liens accrus et fixés par une hérédité de plusieurs générations. Nous n'en sommes plus au temps, en effet, où l'ouvrier d'usine se recrutait chez les artisans et les agriculteurs, qui conservaient tant bien que mal une partie de leurs traditions, traditions que leurs fils et petits-fils ont peu à peu perdues pour prendre une mentalité nouvelle.

Cette classe est en même temps très fermée et ne s'ouvre guère qu'aux flatteurs de ses passions ou aux exploiteurs de sa misère. Ceux qui n'en sont pas ne la connaissent guère, et ceux qui en sortent ont vite fait de ne plus la comprendre, car, bloc vivant, elle évolue. D'où des incompréhensions et des préjugés presque aussi grands vis-à-vis de la classe ouvrière que ceux de celle-ci vis-à-vis de l'Eglise.

Malgré les apparences, il y a souvent chez l'ouvrier un fonds excellent, qui se montre dans beaucoup d'actes de sa vie. Une petite parenthèse : Dans tout cela, défions-nous des généralisations hâtives et même des généralisations tout court. Certes, on retrouve chez tous les ouvriers des caractères communs, mais ceux-ci ne doivent pas nous faire oublier les différences profondes : intelligents et imbéciles, doux et colériques, passionnés et amorphes, tempéraments riches et tempéraments pauvres, toutes les gammes intermédiaires se confondent souvent dans le même atelier. Et, conclusion naturelle, pas de méthode rigoureuse d'apostolat, mais une souplesse et une variété presque infinies.

Ceci dit, nous constatons en général chez le travailleur d'usine :

a) Un besoin d'idéal. Le socialisme a réussi parce qu'il s'est posé champion de la défense des ouvriers, mais aussi parce qu'il a proposé un idéal accordé à la mentalité ouvrière, correspondant à ses déformations, à ses erreurs, à ses aspirations ;

b) Un culte de l'intelligence et une admiration souvent exagérée pour ceux qui savent ;

c) Un certain ressort d'honnêteté et de morale, bien qu'on nous représente souvent la classe ouvrière comme pourrie de vices. Quelques remarques sont cependant significatives. La mode des robes courtes sans manches et des exhibitions inconvenantes, si elle s'est répandue partout, n'est pas venue des femmes ouvrières, qui n'ont fait que suivre un exemple venu des hautes classes sociales. Bien des jeunes filles succombent au vice, mais n'est-ce pas souvent parce qu'elles y sont tentées par de jeunes bourgeois oisifs, qui les éblouissent par leur argent et leurs plaisirs ? Les bals fréquentés par les ouvriers ne sont pas forcément plus malpropres que les bals mondains et, en tout cas, il n'y a pas le même étalage de nudité. L'ouvrier est souvent plus cru dans son langage et dans ses gestes, il n'est peut-être pas foncièrement plus mauvais que certaines gens de bonne éducation ;

d) De la générosité et des idées très nettes de solidarité sociale. J'en avais un exemple hier soir ;

Dans le train qui m'amenait, se trouvait une femme d'ouvrier accompagnée de trois petits enfants, assez exubérants ; au bout d'un quart d'heure, je savais pas mal de choses sur sa personne. Elle s'entretenait avec une compagne de voyage des malheurs arrivés à une famille habitant proche d'elle ; le père était mort et la mère ne valait guère mieux. Un enfant allait rester seul.

Alors la femme en question de dire :

« J'ai pris le gosse chez nous. Un de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire, on arrivera peut-être bien toujours à donner du pain à tous ! »

UNE FORMATION A L'APOSTOLAT

Cette préparation sera en outre une formation à l'apostolat. Nous n'avons pas le temps d'étudier ce que doit être cette formation, qui est peu différente de la formation intellectuelle, morale, religieuse, qui est la base de tout apostolat. Nous noterons seulement, en passant, quelques points particuliers :

a) La modestie et la simplicité sont deux qualités essentielles. On a critiqué beaucoup, et certainement avec exagération, la *pénétration*, employée pour désigner notre action. Ce mot est incomplet, en ce sens qu'il ne tient pas compte de l'apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, mais il n'est pas faux et n'a rien de choquant par lui-même. Comme le faisait remarquer un de nos aumôniers, on peut pénétrer dans une maison sans descendre.

Un jeune catholique bourgeois se doit de ne pas considérer comme un abaissement la fréquentation de jeunes catholiques ouvriers, ou laisser supposer par son attitude ou ses gestes qu'il pense s'abaisser. Il sera d'un accès facile, selon son rang, mais sans ostentation et sans pose, l'ouvrier aimant par-dessus tout la sincérité.

Vous connaissez cette jolie scène écrite par un de nos amis, intitulée *Le pauvre qui mourut pour avoir mis des gants* ; eh bien, j'ai pensé en la relisant qu'on pourrait en écrire une semblable qui s'intitulerait « L'apôtre ouvrier qui échoua pour avoir mis des gants ». L'étalage de luxe, de science, d'expérience même, doit être sévèrement prohibé.

Nos relations ne peuvent être fécondes que si elles se font d'égal à égal, c'est-à-dire que ce n'est pas toujours le même qui offrira ses services et le même qui en jouira. Celui qui est riche, de tous les moyens, devra s'ingénier à trouver dans son camarade une supériorité pour aboutir finalement à des échanges de services qui fortifient l'amitié. N'avez-vous pas remarqué quelquefois que nous aimons davantage celui à qui nous avons été utile que celui qui nous a sauvé d'un mauvais pas ?

En résumé, connaissance du milieu et formation personnelle sont deux choses essentielles et difficiles. Nous devons cependant entreprendre l'une et l'autre ; notre comité général n'a pas voulu lancer un congrès sur l'apostolat ouvrier sans demander d'abord à chacun de nous ce double effet. Il nous a préparé un questionnaire aussi complet que possible et qui

est un cadre de travail admirable. En travaillant nous-mêmes ce questionnaire dans les détails avec nos observations personnelles et non avec les livres et les on-dit, nous déplaçant pour enquêter, obligeant ceux d'entre nous à sortir de leur milieu pour prendre contact avec nos camarades ouvriers, nous serons vite capables d'agir avec succès.

D'ailleurs, et c'est ce qui rend notre travail encore plus fécond, la documentation et les résultats d'expériences diverses que nous aurons recueillis ne serviront pas uniquement à nous-mêmes, mais à tous ceux qui, plus occupés, ou moins bien servis par les circonstances, n'auront pas eu comme nous le moyen d'enquêter.

Insuffisance de cette action.

Quelle va être la portée de cette action entreprise par les J. C. non ouvriers ?

Variable, suivant les lieux et les circonstances et les préjugés ; le légitime désir des ouvriers d'être dégagés de la tutelle de leurs chefs lorsqu'ils sont sortis de l'usine, empêchera que la masse revienne au catholicisme sous la seule influence des catholiques d'autres classes ; il en résulte parfois des résultats contraires à ceux que l'on attendait ; il n'est pas douteux, par exemple, que le développement du catholicisme chez les ingénieurs ne sert pas à grand' chose pour la conversion des ouvriers, il peut même constituer un véritable obstacle et faire reculer pour longtemps cette conversion, si ce catholicisme n'est pas intégralement vécu. L'ouvrier méfiant — peut-on lui en vouloir, il a été tant de fois roulé — distinguera mal l'homme sincère de l'hypocrite et n'admettra pas l'immixtion de ses chefs dans ses œuvres sociales ni en général dans l'organisation de sa vie extra-professionnelle.

D'ailleurs, ceux qui monteraient quelque chose se heurteraient vite à des difficultés matérielles insurmontables. Dans un cercle de jeunesse catholique, voyez déjà comme les contacts sont insuffisants entre ouvriers et intellectuels. Quand se voient-ils ? Aux réunions, quelques heures par semaine. Tout le reste du temps, occupations différentes, oppositions de vie, mentalités diverses creusent un fossé que la bonne volonté de part et d'autre comble à peine.

Vous qui vous occupez d'une avant-garde, ne sentez-vous pas que les jeunes apprentis subissent une influence beaucoup plus forte que la vôtre en sens contraire, et contre laquelle vous êtes impuissants ? A vos conseils et à votre camaraderie ne s'oppose-t-il pas tout l'atavisme d'un milieu qui se démoralise de plus en plus ? Hormis vous, aucun appui, même du côté des familles. Celles-ci laissent aux enfants, dès qu'ils travaillent, une liberté sans limites. Un de nos amis qui s'occupe d'une avant-garde avait cru bon de faire remarquer à une mère — parce qu'il la savait encore bonne chrétienne — la mauvaise voie dans laquelle s'engageait son fils ; ce dernier avait, en effet, été surpris une fois entrant dans un bal de mauvaise réputation, une autre fois en complet état d'ivresse. La mère, au lieu de prendre acte de cet avis charitable et de remercier, protesta, sans vérifier les faits, d'ailleurs, que son fils avait été bien élevé, s'était toujours bien conduit, et que c'était le calomnier que de traiter sa conduite de mauvaise. Les exemples pourraient être multipliés. C'est inutile, vous voyez combien, même dans un cercle restreint, l'apostolat par l'extérieur est difficile et précaire.

Dans un cercle élargi, je le faisais remarquer il y a un instant, cet apostolat devient à peu près impossible. Qu'est-ce qui peut rendre aux ouvriers athées la sympathie du catholicisme, remplacer la haine par le respect, avant d'éveiller leurs âmes à un niveau suprasensible ?

a) D'abord, la connaissance de la doctrine sociale de l'Eglise et sa réalisation pratique dans les organisations professionnelles chrétiennes. Or, un syndicat n'est viable que s'il est dirigé par des ouvriers eux-mêmes, et il ne prospérera que si ces ouvriers ont la compétence et le dévouement nécessaires. Les syndicats jaunes, créés à l'instigation des patrons et soutenus par leurs hommes, n'ont jamais été des organisations professionnelles, mais des organes de combat, du fascisme, avouons le mot.

b) Lorsque ce courant de sympathie aura pris un peu d'extension, laisser aux ouvriers leurs libertés civiques. Car, actuellement, il arrive assez ordinairement que les ouvriers n'aient à choisir qu'entre des conservateurs ignorant les réformes les plus légitimes, comme la loi de 8 heures ou les assurances sociales, ou qui n'en comprennent pas la portée, et les socialistes, qui font de la surenchère à l'opposé. Aussi, quelles que soient leurs convictions religieuses, ils se donnent à ces derniers. Or, là encore, une action n'est possible qu'avec des ouvriers chrétiens bien formés et influents.

Formation d'une élite ouvrière.

Tous les faits et expériences rendent donc raison à l'A. C. J. F., qui n'a jugé possible une action catholique de grande envergure que par des élites ouvrières. (Voir les conclusions de l'enquête de l'U. S. I. C. sur l'éducation de l'ouvrier, bulletin de juillet-août 1926.)

Comment arriver à la formation de ces élites nécessaires, ou, plus simplement que cela, comment permettre à tous nos jeunes camarades ouvriers qui font partie de nos cercles de prendre conscience de leurs responsabilités et de [se] préparer à les assumer ?

Deux points étaient, dès l'abord, très intéressants :

1° Pour chacun de nos camarades, l'acquisition d'une valeur personnelle ;

2° Une union dans l'apostolat.

Quelques-uns d'entre eux ont estimé que l'un et l'autre pouvaient être sinon assurés, du moins commencés par un bulletin qui serait pour tous les camarades disséminés en France le trait d'union et le moyen de formation. Ce bulletin, lancé presque aussitôt, vous le connaissez tous, j'ajoute même que vous devez non seulement y être tous abonnés, mais encore, en faisant part à la rédaction de vos observations et diverses suggestions, le rendre de plus en plus vivant.

Ce bulletin, c'est l'*Equipe ouvrière*.

L'effort du journal, qui demeure forcément d'ordre assez général, a pour complément indispensable l'action locale. Action dans les œuvres, action à l'atelier.

a) *Dans les œuvres*. Il y aurait, certes, beaucoup à dire sur les améliorations à apporter aux œuvres de jeunesse pour que les jeunes ouvriers y trouvent ce dont ils ont besoin.

Au cercle d'études, on étudiera des sujets plus concrets, plus en rapport avec les difficultés locales ; la doctrine sociale catholique, en recherchant les applications pratiques. A l'A.-G., on tiendra compte, plus qu'on ne le fait habituellement, des tentations qu'a à subir le jeune apprenti et on s'efforcera de lui donner une éducation plus virile, tout en entretenant en lui un idéal très élevé. A ce point de vue, plusieurs de nos amis nous ont fait remarquer l'excellence du scoutisme pour la formation générale du jeune apprenti.

b) A l'atelier. Les jeunes ouvriers doivent avoir la sensation de ne pas être isolés. Bien plus, en se groupant dans des réunions périodiques, plus ou moins régulières, entre camarades d'un même atelier, ils peuvent rallier autour d'eux les indécis, les hésitants, tous ceux qui n'ont pas une personnalité assez forte et qui, sans ce centre de cristallisation, seraient emportés vers le mal. D'autre part, quelle force pour l'apprenti si, en entrant dans une usine, il trouve un groupe de jeunes catholiques plus âgés, qui s'intéressent à lui et lui facilitent les débuts. On parle beaucoup de parrainage des petits par les grands, il n'y a pas un endroit où il soit plus efficace qu'à l'atelier et au bureau. Beaucoup de jeunes gens lui doivent d'être restés bons chrétiens.

Dans la pratique, bien des méthodes peuvent être utilisées pour la réalisation de l'apostolat dont je viens d'esquisser les grandes lignes. De nombreux essais ont déjà été tentés de-ci de-là, et il n'est pas exagéré de dire que presque tous les moyens possibles ont été éprouvés avec des succès divers, l'expérience en condamnant certains, en approuvant d'autres.

Etant donné l'urgence de la tâche, faut-il recommencer partout les essais malheureux, faut-il laisser chacun tâtonner à nouveau pour trouver le chemin qui conduit plus facilement au but? Est-il de trop, pour réussir, de tous nos efforts et de la collaboration de toutes nos expériences?

Non, il n'est pas vrai, et c'est pourquoi notre questionnaire réserve une grande place à l'étude de la formation de l'élite ouvrière et à l'enquête sur nos moyens d'action ; c'est pourquoi aussi nous devons y répondre sérieusement, dans un esprit de collaboration fraternelle.

Ainsi, pour la connaissance même de la déchristianisation ouvrière et de ses causes, ou pour l'indication des remèdes, notre questionnaire apparaît comme l'instrument précieux qui va permettre à l'A. C. J. F., que dis-je, à tous ceux qui s'intéressent au grand problème dont nous parlons, de faire un grand pas vers sa solution. Quant à nous, chers amis, nous avons dans ce travail d'enquête chacun notre part de responsabilité.

Nous, ouvriers ou fils d'ouvriers, avons plus spécialement le devoir de renseigner l'opinion sur notre milieu au point de vue moral, religieux, social.

Nous qui nous sommes déjà donnés à cet apostolat, faisons-nous connaître mutuellement nos tentatives, nos échecs, nos insuccès. Il n'est pas trop de toutes les lumières.

Nous autres, étudiants, plus tard avocats, médecins, fonctionnaires au service de la classe ouvrière, à côté de notre préparation professionnelle, songeons à cette autre préparation qui va nous permettre plus tard d'être des apôtres.

Et même nous, cultivateurs, n'avons-nous pas à connaître autrement que par les on-dit ces ouvriers, ne serait-ce que pour constater que nous n'avons rien à leur envier et qu'il est injuste d'adopter certains préjugés à leur égard.

Ainsi toute la jeunesse catholique française, en union d'ailleurs avec la jeunesse catholique du monde entier, aura donné son concours à cette belle œuvre qui est de rendre à Jésus, l'ouvrier de Nazareth, ses confrères les ouvriers d'aujourd'hui.

L'idée du bien à faire est un remède puissant contre les grands désespoirs.

LACORDAIRE.

La formule « Apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier »

De l'*Œuvre sociale*, « organe de l'A. C. J. F. (région du Midi) » (déc. 1926 et févr. 1927), ces « Impressions de l'aumônier régional », le R. P. MARC DUBRUEL, S. J., et ces « Réflexions sur la formule *Apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier* » :

Sentiment de reconnaissance pour l'affectueuse sympathie dont vous m'avez entouré à l'occasion des deuils qui venaient de me frapper, sentiment de regret de n'avoir pu assister à toutes les séances, en particulier aux séances du samedi, séance de travail et séance d'amitié, sentiment de fierté devant le progrès constant de notre action, sentiment de confiance dans l'avenir préparé par les jeunes chefs groupés autour du *jeune* président général, François de Menthon ! Sentiment de joie en retrouvant dans les nouvelles générations et dans les excellents travaux de nos rapporteurs Dagras, Sabarthès, Viargues, les aspirations vers la reconquête du monde ouvrier qui ont été l'honneur des générations successives de l'A. C. J. F. Duguet a insisté sur ce dernier point. Dieu soit loué... l'Union du Midi reste dans la ligne !

Ne pas avouer cependant que justement sur le sujet de l'apostolat ouvrier l'impression dernière du Conseil est une impression d'inexpérience et de flottement serait manquer à la franchise qui est de règle entre nous.

Mais, en revanche, la manifestation de cette inexpérience est une preuve de l'opportunité de cette étude dans nos groupes. Les tâtonnements des débuts feront bientôt place à une maîtrise complète, si l'action suit de très près l'étude. L'Union du Midi arrivera prête au Congrès international qui se tiendra dans six mois à Lourdes, si ce semestre a été employé consciencieusement à réfléchir, à discuter, à résoudre pratiquement autour de chacun de nos groupes le problème capital de la pénétration dans les milieux ouvriers.

Nos trois rapporteurs ont très bien posé le problème et indiqué les voies à suivre pour dégager une solution pratique. Ils ont signalé d'heureuses initiatives. La discussion n'y a preque rien ajouté et n'a peut-être pas suffisamment mis en lumière les points vifs de la question ; et c'est sur l'un de ces points vifs que je voudrais attirer l'attention de nos amis.

Une vérité historique : c'est autour d'élites différentes d'elles-mêmes que s'organisent les masses ouvrières (1).

Une formule — heureuse d'ailleurs — du bon Père du Val des Bois, M. Harmel, semble hanter les imaginations de nos jeunes gens : *L'Apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier.* Elle contient une bonne part de vérité pratique, mais pas toute la vérité, et c'est sur cette restriction que j'insiste. Au cours de la discussion j'ai indiqué là-dessus mon sentiment..., indiqué seulement, me réservant de l'exposer dans l'*Œuvre sociale.*

Historiquement, il n'est guère de loi mieux établie que celle-ci : *Ce n'est pas autour d'éléments ouvriers que se sont jamais organisées les masses ouvrières ;*

---

(1) Les sous-titres ont été ajoutés par la *D. C.*

généralisons : ce n'est jamais autour *d'éléments homogènes* que se sont groupées les diverses classes sociales, mais toujours autour *d'éléments hétérogènes*. Ici, comme en presque toutes les autres matières, la loi de la nature vivante est l'inverse de la loi de la nature inerte : l'eau mère dépose les particules dissoutes dont elle est saturée autour d'un noyau isomorphe ; la foule au contraire cristallise, si l'on peut dire, autour d'une élite différente d'elle-même. Nous avons sous les yeux l'exemple de la Russie : moujiks et ouvriers soulevés et organisés par le prince tatar Lénine, les intellectuels, les anciens hauts fonctionnaires du tsarisme qui l'entouraient ou lui ont succédé ;... nous retrouvons au fond de nos souvenirs classiques l'exemple de la plèbe romaine montant à l'assaut des institutions aristocratiques de la République sur son déclin sous la conduite de ces aristocrates qu'étaient Clodius ou Sylla. N'allons pas si loin dans l'espace ni dans le temps : la C. G. T. française a été organisée par l'ancien séminariste Fernand Pelloutier, la C. F. T. C. est née de l'action d'un Frère des Ecoles chrétiennes, nos Syndicats agricoles toulousains — voyez le récit de M. Théron de Montaugé — sont l'œuvre d'un groupe où dominaient des avocats, des médecins, d'anciens diplomates, conseillers de préfecture, etc., l'organisation agricole du *Plateau central* est celle d'un inspecteur de société financière,... et je sais aussi l'histoire intime des origines de nos chers Syndicats de Toulouse, masculins et féminins. Le spécialiste de l'*Enseignement agricole par correspondance*, le P. Barjallé, nous répète souvent que ses jeunes agriculteurs préfèrent se grouper, pour étudier l'agriculture, autour du curé — qui n'est nullement un spécialiste — qu'autour d'un des vétérans de la profession. Pourquoi ne citerai-je pas ce mot d'un jeune religieux, ancien ouvrier métallurgiste, qui après son ordination voulut partir pour la Mission de Madagascar, au grand scandale de ses compagnons de Séminaire qui rêvaient d'organiser autour de lui l'apostolat dans les grandes agglomérations ouvrières du Nord : « Non, c'est à vous à y aller, fils de bourgeois, vous y réussirez mieux qu'un ouvrier fils d'ouvrier. » Voici encore le *témoignage unanime* des travailleurs du rail et de l'usine, auprès desquels se dévouent les surintendantes sur le réseau du P.-O., ou les auxiliaires sociales : ils n'acceptent volontiers que l'influence et les services de personnes étrangères par leur naissance et leur éducation au milieu auquel ils appartiennent eux-mêmes ; toutes les tentatives pour faire agir sur eux des surintendantes recrutées parmi les filles d'ouvriers ont échoué. Voici encore un symptôme concordant. Les rares expériences de pénétration ouvrière qui aient eu ces temps derniers quelque succès sont celles du *Sillon* autour du polytechnicien Marc Sangnier, et des *Equipes sociales* autour du normalien Robert Garric. Voulez-vous la contre-épreuve ? Ce milieu bourgeois lui-même la fournit, ces classes moyennes qui forment l'armature solide du pays restent, au point de vue de leur propre défense, lamentablement inorganisées : aucun élément hétérogène à elles n'est encore intervenu pour les cristalliser autour de lui ; elles demeurent amorphes.

Pour que le monde ouvrier redevienne chrétien, l'élite bourgeoise doit se dévouer personnellement à cet apostolat.

Peut-être faut-il chercher la raison de ce fait universel dans cette remarque : quand on est extérieur à une classe sociale on est plus ouvert à ses intérêts *généraux*, à leur coordination avec l'ensemble, que ne peuvent l'être les membres de cette classe, plus touchés qu'ils sont des intérêts individuels ou immédiats... Or, dans la vie, comme dans l'armée, c'est le *général* et non le *spécial* qui dirige et coordonne.

D'où la conclusion : si nos amis de l'A. C. J. F. appartenant aux classes intellectuelles et bourgeoises veulent que le monde ouvrier redevienne chrétien, il faut qu'ils se dévouent *personnellement* à cet apostolat. C'est autour d'eux que peuvent se grouper les ouvriers restés ou redevenus chrétiens.

La formule *Apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier* n'autorise aucune paresse, aucun égoïsme bourgeois : l'ouvrier ne redeviendra chrétien que si de jeunes bourgeois vont aujourd'hui vers lui et suscitent le mouvement du retour du travailleur vers l'Eglise.

De quelle manière exercer cet apostolat? Dépouiller ses préjugés de classe; ne pas dominer, mais servir.

Au cours de la discussion brève qui suivit ma très brève intervention, un des rapporteurs, Viargues, a prononcé une parole énergique au sujet des aristocrates, conducteurs écoutés des foules les plus éprises de démocratie : « Oui, les ouvriers les suivent, ces aristocrates, mais parce que ces aristocrates ont été *vomis* par leur classe originaire ! »

Il est de fait que nombre de bourgeois socialisants affectent de n'être pas de leur classe : Marcel Sembat n'usait de sa luxueuse limousine qu'en dehors des quartiers ouvriers ; on connaît des députés socialistes qui sortent leur faux-col et mettent autour de leur cou d'orateurs populaires un mouchoir sale ; en Russie, les mauvais bergers portent la salopette dans les mauvais lieux les plus cossus et pratiquent scrupuleusement la démocratie heureusement qualifiée par Béraud de *démocratie vestimentaire*... Clodius — remontons toujours aux vieilles histoires pareilles à celles d'aujourd'hui — avait changé l'orthographe de son nom pour renier la *gens Claudia*, issue, disait-on, des dieux du Latium comme le citoyen Calvinhac, député de Carmaux, avait supprimé sa particule, Henri Rochefort son marquisat et Fernand Pelloutier sa soutane de séminariste.

Mais le Frère Antonin avait gardé sa robe noire et le P. Rutten conserve sa robe blanche.

Ce n'est pas d'être vomi par sa classe originaire qui permet d'agir sur les ouvriers, c'est d'*en dépouiller les préjugés et de n'en pas servir les intérêts.*

Ici comme ailleurs l'apostolat est œuvre de don de soi et par conséquent d'*abnégation totale.*

Duguet, au cours de son beau discours de clôture, rappelait le mot de sa mère : « Il faut aimer les gens comme ils veulent être aimés. »

Splendide programme : il signifie qu'on n'aime pas pour soi-même — il y a tant d'amours qui ne sont que des égoïsmes raffinés, — mais qu'on aime l'ouvrier pour lui-même... C'est ainsi que demandent d'être aimés le pauvre et l'enfant.

Si donc vous allez à l'ouvrier (et il faut le faire et se mettre à son service comme le font les intellectuels socialistes et communistes, dont le talent rend si intéressants les grands journaux de leurs partis), allez-y non pas avec le désir de *dominer*, mais de *servir*. Jésus-Christ a-t-il conquis son royaume autrement qu'en *servant* ses sujets ! Et il voulait qu'on sentît si peu sa *condescendance* qu'il ne se faisait pas appeler parmi les hommes *Fils de Dieu*, mais simplement *Fils de l'homme*. Dans un groupe ouvrier il n'eût pas été « Monsieur », mais « Mon ami »... L'ami qui dit un jour à ses disciples : « Je vous ai raconté tous les secrets de mon Père. » Ainsi dans nos groupes faut-il être l'ami,

beaucoup plus que le chef, et l'ami qui communique largement à ses amis ce qu'il sait, ce qu'il peut, tout ce qu'il a de science, tout ce qu'il a de crédit.

Une fois réalisé le groupement,
l'initiateur non professionnel s'effacera-t-il?
Différents cas à envisager.

Vous avez réuni autour de vous un groupe d'amis ouvriers, le « cristal » est formé.

Quel doit être désormais le rôle de celui qui fut l'apôtre ? Question délicate. Dans quelle mesure doit-il disparaître quand est parcouru le stade de pénétration, d'organisation..., et laisser s'appliquer le principe *Apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier?*

Oui, question délicate entre toutes. L'ouvrier, dès que par le groupement il se sent fort, est volontiers exclusif de toute influence qui n'est pas ouvrière. L'enfant d'hier, devenu un homme, ne secoue-t-il pas volontiers même l'affectueuse tutelle paternelle ?

Quand le groupement réalisé est une organisation sur le plan professionnel, ou une de ces organisations annexes des Syndicats, Caisses de crédit, Coopératives, etc., il est légal, *légitime* et *nécessaire* que les initiateurs non professionnels s'effacent.

Je ne crois pas cependant que la coupure doive être totale et la réserve absolue. Il y a mille services, et de tout premier ordre, que le ou les initiateurs étrangers au groupement ouvrier peuvent encore et doivent rendre. Je signale particulièrement : collaboration des compétences (culture générale ou technique) à la presse syndicale, recrutement et formation des syndiqués. Comme pour la conquête et l'éducation de la première élite, la *collaboration hétérogène est nécessaire pour la poursuite de l'œuvre sur ces divers points :* le devoir d'aînesse ne s'abdique qu'au détriment du groupement professionnel qu'on a fait naître..., et n'est-ce pas un regret et un remords qui affligent plus d'un initiateur de mouvements syndicaux — empêchés par d'autres devoirs de suivre de près ces créations de leur pensée et de leur action apostoliques, — quand ils constatent qu'elles n'ont pas eu — à cause de cette abdication forcée — tout le développement et toute l'influence rêvés par eux aux heures enthousiastes de leur première collaboration avec leurs frères ouvriers ?

S'il s'agit de groupements moins strictement professionnels, mais religieux (Unions catholiques de cheminots métallurgistes..., sportives, artistiques, scientifiques, etc.), la collaboration des éléments non ouvriers peut être moins discrète... A une condition toutefois : c'est que ces *éléments n'accapareront pas le bureau*, ni les *charges actives entraînant des responsabilités.* L'apôtre doit faire faire, beaucoup plus qu'il ne fait lui-même : faire agir les autres n'est pas seulement une habileté pour intéresser les autres à l'œuvre commune, c'est une marque de confiance et d'estime due à nos collaborateurs, c'est le moyen de les faire participer aux mérites et aux joies de l'apostolat.

Il y a enfin une série de groupements où la fusion des classes et le mélange de toutes les classes dans la petite élite des dirigeants doit être totale : *Fédération nationale catholique, unions paroissiales, comités de jeunesse catholique, groupes de jeunesse catholique.* Rappelez-vous le mot d'Étienne Gay au dernier discours qu'il nous adressa avant sa mort ! Les ouvriers ne viendront en masse dans nos organisations catholiques qu'au jour où ils verront que — sans rien renier ni abandonner de leurs intérêts de classe, sans rien tirer de leur ouverte profession de foi chrétienne pour leur profit égoïste ou leur avancement — des ouvriers sont associés aux bourgeois et demi-bourgeois dans la direction de nos œuvres *catholiques*, épithète qui signifie, ne l'oublions pas, œuvres *universelles.*

Initiative, pénétration, éducation, collaboration, devoir d'aînesse, tout cela était enclos dans les formules que développaient avec éloquence à leurs pairs le marquis de la Tour du Pin et le comte Albert de Mun ; ils les avaient recueillies sur les lèvres de ce grand apôtre des milieux populaires qu'était M. Maignen. Je ne crois pas que ces formules — comme on le dit quelquefois — aient fait faillite, parce que certaines de leurs applications pratiques ont déçu les espérances exagérées qu'on avait placées en elles. Il faut les maintenir à l'A. C. J. F. à côté de la formule — exacte en son ordre, on pourra peut-être le montrer une autre fois — *Apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier.*

RÉFLEXIONS COMPLÉMENTAIRES

L'article de l'« Aumônier régional » à propos de la formule *Apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier* a provoqué non pas des protestations, mais des étonnements et des questions.

L'une d'elles résume bien ces impressions : « L'histoire, même récente, porte en effet témoignage que les groupes sociaux cristallisent autour d'éléments hétérogènes..., mais l'avenir est-il donc condamné à répéter toujours le passé ? »

Et l'aumônier régional s'est remis à réfléchir : la loi énoncée est-elle une simple constatation de faits qu'une coïncidence fortuite (quoique souvent répétée !) suffit à expliquer... ou bien n'y a-t-il pas quelque raison profonde qui seule amène cette coïncidence et ses conséquences ?

La réponse..., la voici : elle est d'ordre psychologique.

Pour être efficace, l'apostolat suppose l'admiration
pour la supériorité, réelle ou imaginaire, de l'apôtre.

Il n'est peut-être pas de sentiment plus intéressant à étudier, parce qu'il n'en est guère de plus fécond — que l'*admiration.*

Sentiment exclusivement propre à l'homme, car il n'est pas vrai qu'une vache admire le train longeant la barrière au-dessus de laquelle elle fixe ses deux grands yeux ronds ! L'admiration ne peut être le fait que de cet être capable de concevoir un *idéal* et de comparer la réalité à cet idéal.

Sentiment le plus noble et le plus désintéressé : je n'ai pas la moindre envie d'enclore de barrières la vaste mer devant laquelle je suis en extase, afin d'en faire ma propriété et d'en jouir tout seul ! Et cependant, sentiment *béatifiant* plus que tout autre, parce qu'il épanouit l'âme tout entière ; or, l'épanouissement complet et senti de tout notre être est justement le bonheur. Le bonheur du ciel ne sera pas autre chose qu'une admiration désintéressée et pourtant enivrante.

Sentiment fécond, ai-je dit, et entre tous il engendre l'action belle, il entraîne à l'imitation. Toute vocation n'est pas autre chose qu'une admiration pour un métier et le plus souvent pour un métier incarné dans une personne concrète, dont on désire passionnément reproduire le geste ou la vie. Allons plus loin, presque toute influence subie n'est guère qu'une admiration ou totale, ou du moins partielle, pour celui à l'école duquel on se met.

Bref, pour être efficace tout apostolat en bien ou en mal suppose dans l'apôtre une supériorité réelle ou imaginaire, mais une supériorité qui s'impose.

Oh ! nos premières cigarettes qui nous bouleversaient l'estomac, mais que nous fumions stoïques pour faire comme « les hommes » ; nos premiers gros mots, qui nous brûlaient les lèvres et faisaient monter le rouge sur nos joues enfantines, mais qui nous semblaient nous hausser à la taille des plus vigoureux charretiers... ; hélas ! peut-être nos premières fautes charnelles, commises pour ne plus paraître gosses aux yeux moqueurs de camarades avancés..., tout cela est le fruit des mauvaises admirations pour une supériorité apparente, trompeuse, mais qui paraissait réelle à notre jugeotte encore débile.

Un socialiste du Tarn à qui je reprochais d'avoir voté pour le millionnaire Paul-Boncour me répondit : « Il est si *savant*, il parle *si bien*, qu'on est *flatté* de l'avoir dans son parti ! » En 1916, un membre de l'Institut, M. Rébelliau, me parlait de la nécessité des grades universitaires pour l'influence du clergé : « Notre société démocratique en a *l'admiration* profonde. Voyez mon ami Painlevé, c'est un génie en mathématiques, un imbécile en politique, mais parce qu'il est membre de l'Académie des sciences, il sera premier ministre... Plaise à Dieu que ce ne soit pas pour le malheur de la France ! » Un homme qu'on admire est toujours le maître de ceux qui l'entourent.

Il y a dans les usines des ingénieurs et des directeurs qui peuvent demander tous les efforts et tous les sacrifices à leurs ouvriers, comme il y avait dans nos armées de grands chefs ou des chefs de section pour lesquels tous les hommes se seraient volontiers fait tuer.

Pourquoi ? Uniquement à cause de l'admiration que fait naître 1° leur compétence, 2° leur caractère.

Cette admiration, l'ouvrier la refuse à la bourgeoisie d'aujourd'hui.

Mais qu'un bourgeois affirme sa supériorité intellectuelle, il reprend auprès de l'ouvrier tout son prestige.

Admirée... ou admirable, la bourgeoisie d'après-guerre ne peut se flatter de l'être !

Il suffit d'ouvrir un journal socialiste pour y lire la constatation triomphante de la faillite des anciennes classes dirigeantes ; il suffit de causer avec un ouvrier pour s'apercevoir de sa surprise scandalisée devant l'insuffisance technique ou morale de la plupart de ses chefs : « Ils ne sont pas mauvais, dit-il ; mais ils ne connaissent pas leur affaire et ils sont égoïstes. »

La crise sociale, qui du temps de Mgr Ketteler était avant tout une crise d'estomacs vides, est compliquée aujourd'hui d'une crise de confiance..., voire d'une crise de mépris.

Et peut-être y a-t-il dans ce fait un obstacle plus grand à l'apostolat bourgeois auprès des ouvriers que dans l'incompréhensibilité — du reste réelle — de la mentalité d'une classe pour la mentalité de l'autre.

Mais quand un bourgeois sort de l'ordinaire médiocrité intellectuelle et morale reprochée à sa caste par l'ouvrier, il reprend auprès de cet ouvrier tout son prestige. Par ailleurs, son relatif éloignement, son *hétérogénéité* si j'ose dire, rend moins visible en lui ce qui reste toujours, en l'homme le mieux doué, de l'humaine faiblesse. Il lui est plus facile de demeurer un chef écouté par le fait qu'il ne sort pas tout à fait de la nuée lumineuse où ne pénètrent pas ceux dont il est l'apôtre. C'est autour de ce noyau radio-actif que vont graviter le plus volontiers les libertés humaines chargées d'énergies de qualité moindre et différente. Pareils hommes sont rares, mais leur action est prodigieusement étendue : ils se sont appelés au siècle dernier La Tour du Pin, Albert de Mun, Philibert Vrau, Léon Harmel, etc., animateurs eux-mêmes d'apôtres, recrutés d'ailleurs dans toutes les classes sociales, mais qui tenaient de leur impulsion la vigueur de leur action conquérante.

L'apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier est-il possible ?

Mais peut-on admirer ceux que l'on coudoie de trop près ? L'accoutumance émousse nécessairement ce sentiment du nouveau, de l'inédit, qui paraît bien être un des éléments ordinaires de l'admiration.

Par ailleurs, « il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre »... ; un mari est-il longtemps un grand homme pour sa femme ? En ai-je connu qui n'étaient bientôt plus pour elles que le « pauvre homme », comme disait de Louis XVI la reine Marie-Antoinette... On s'est vu de trop près... et on a été trouvé un peu court : l'homme, dit Bossuet, l'est toujours par quelque endroit.

L'égalité dans l'incompétence, dans la médiocrité des aspirations, des gestes, des occupations, n'est guère un élément d'influence.

Pouvons-nous espérer avoir dans les milieux ouvriers, *en nombre suffisant*, des chrétiens d'élite pour qu'en chaque atelier il puisse se rencontrer un apôtre qui s'impose par sa compétence professionnelle, sa dignité morale, son intelligence, son cœur... et même ses muscles ?

C'est pourtant d'une absolue nécessité, si nous rêvons d'une pénétration profonde et étendue de la doctrine et de la morale catholiques dans ces milieux ouvriers.

Jusqu'ici en tout cas nous n'avons pas réalisé cette condition, et la foule des bons chrétiens que nous réunissons dans nos unions catholiques ne s'est pas imposée par sa valeur technique ni son ascendant moral. Il y a de brillantes exceptions..., mais nous parlons ici de l'ensemble... Or, par définition, un ensemble de bons paroissiens est un ensemble de Français moyens. Avec des Français moyens on ne fait pas des apôtres écoutés.

Allons plus loin : pour agir sur la masse ouvrière, il ne faut pas, dit-on, se séparer d'elle. L'ouvrier qui a cessé d'être ouvrier ne comprend plus l'ouvrier et n'a guère d'action sur lui... Constatation criante de vérité cruelle.

Alors, pour que dans le milieu ouvrier il reste des apôtres, allons-nous condamner les *natures d'élite à ne pas monter dans la hiérarchie professionnelle* et *dans la hiérarchie sociale ?* Pour garder nos apôtres, nous viderions nos cadres ! Est-ce juste, est-ce bon ?

L'apôtre étranger au monde ouvrier pénètre sans doute moins facilement la mentalité ouvrière ; mais il lui est moins difficile — à vertu égale — de garder un prestige intact. De loin on paraît être souvent quelque chose ! Je ne dis pas qu'il faille être loin *de cœur*, mais une certaine élévation *de pensée*, *de rang*, *de charge*, concilie plus facilement l'admiration... et donc en bien des cas l'influence. Le tout est de *vouloir* se servir de ce prestige... et ce vouloir est rare !

De quelle manière peut-il s'exercer ?

Arrêtons-nous au seuil de l'exagération... car on pourrait objecter : en fait, le bourgeois n'agit pas sur l'ouvrier, et vous tendez à démontrer que l'ouvrier ne peut agir non plus. Rien donc à faire !

Tout est à faire !

Voici entre autres deux cas très nets, où *l'admiration* peut remplir entre ouvriers son rôle conquérant :

1° Le cas de l'ouvrier déjà formé qui est chargé ou qui se charge de la formation de l'apprenti.

Son influence peut être décisive : exemple de son habileté manuelle, exemple de sa grandeur morale, constatation de son expérience, bonté de son cœur, tout cela forme un ensemble de souvenirs émus que j'ai rencontré bien souvent dans les confidences d'ouvriers pleins de reconnaissance pour les maîtres de leur jeunesse.

Notre effort dans le monde ouvrier doit porter sur le choix et la mise en valeur de ces maîtres. Ces maîtres d'apprentissage gagnent du reste singulièrement eux-mêmes à cet apostolat, ou plutôt y révèlent des qualités latentes qu'on ne soupçonnait pas ou qu'ils ne se soupçonnaient pas eux-mêmes. Tout ce qui en un cœur d'homme ressemble au sentiment paternel est un merveilleux éveilleur de vertus ! L'homme éminent qui a organisé l'apprentissage dans les services de la traction à la Compagnie de Paris-Orléans (1) m'a plus d'une fois parlé de ces ouvriers réputés « avancés », mais habiles et consciencieux, dont il n'a pas hésité à faire des contremaîtres d'apprentissage. Du jour où ils ont senti peser sur leurs consciences la responsabilité de la formation technique et morale d'une trentaine d'adolescents, ces ouvriers ont délaissé le rêve dangereux pour la saine et sainte réalité. Ils ont fait naître l'admiration de leurs disciples... et celle de leurs chefs.

L'apôtre à grand rendement dans le milieu ouvrier, c'est l'excellent maître d'apprentissage, hétérogène aussi en quelque manière au milieu qu'il forme, supérieur et admiré.

Et c'est pour cela qu'il faut considérer comme particulièrement dangereux pour l'avenir du pays la tentative de MM. Herriot et consorts pour mettre la main sur l'apprentissage dans la France entière.

2° Le second cas est plus intéressant pour nous, à l'A. C. J. F. Il est en effet un âge où l'on peut admirer ses égaux et être admirable pour eux : *c'est l'adolescence*. A cet âge, l'homogène agit sur l'homogène.

Le jeune homme de grand talent, de grande vertu, de beau caractère, qui *demain sera un chef, n'est encore aujourd'hui qu'un camarade*, il n'est pas sorti du rang. Or, pendant les années où il y reste, *où il doit y rester même pour sa formation personnelle*, il est auprès de ses compagnons de travail l'apôtre que personne ne surpassera.

Il est admirable, ai-je dit, et il vit au milieu d'amis susceptibles de ressentir de l'admiration. Le cœur du jeune ouvrier n'est pas blasé ni flétri par les déceptions. Il a encore cette merveilleuse faculté d'étonnement devant la vie et ses révélations, qui est l'essence même de la puissance poétique : l'admiration jaillit de cette source encore impolluée... Un jeune ouvrier suivra un chef de son âge et de sa classe. Il croit s'attacher à un égal, en réalité il a salué et acclamé un supérieur.

Admirants et admirables, ils abondent dans la jeunesse ouvrière. Demain la vie les dispersera et soufflera sur les enthousiasmes, mais si l'on a su profiter de ce printemps, il en sera d'eux comme des arbres que le mois de mai a couverts de fleurs, au pied desquels en juin et juillet, sur le sol brûlé par la canicule, les pétales flétris semblent avoir manqué leur œuvre, mais qui à l'automne portent le fruit..., le fruit qui souvent « surpasse la promesse des fleurs » !

La formule *Apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier* peut sans doute trouver d'autres applications intéressantes (groupements familiaux, syndicaux, etc.), mais je doute qu'il s'en rencontre d'aussi fécondes que les deux cas signalés ici.

Conclusion.

Si donc j'avais à orienter l'apostolat dans la classe ouvrière, je viserais la mise en train de trois sortes d'apôtres.

1° Les jeunes gens appartenant aux classes intellectuellement plus cultivées, aux classes bourgeoises, qui doivent mettre avec un complet désintéressement au service de leurs amis moins favorisés les avantages que leur procure une formation plus étendue et plus parfaite.

2° Les ouvriers qualifiés, autour desquels on tâcherait de grouper les jeunes de leur profession.

3° Une élite de jeunes ouvriers, intelligents, aussi ardents à acquérir la maîtrise de leur métier que celle de leur égoïsme et de leurs passions ; bons camarades en tous les sens que comporte ce mot ; décidés à utiliser au service de Dieu, de l'Eglise et de leurs frères, les courtes années où l'amitié, dans l'égalité de l'atelier, est susceptible d'une grande fécondité apostolique.

(1) M. Maurice Lacoin, né à Dax, élève de l'Ecole polytechnique, ancien ingénieur de la marine, ingénieur en chef du matériel et de la traction à la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, professeur à l'Ecole des Ponts et Chaussées. (Note de la *D. C.*)

ÉPHÉMÉRIDES

Lundi 23 mai 1927.

FRANCE. — *Paris :* Ratif. de l'Italie sur l'arrangement intern. pour la créat. à Paris d'un office intern. des épizooties (*J. O.*, 13-14. 6. 27).

Jeudi 26 mai.

FRANCE. — D. (min. G.) mod. le D. 5. 10. 23 portant réglem. d'admin. publ. sur le service de la poste aux armées (*J. O.*, 15. 6. 27).

Mardi 31 mai.

ITALIE. — *Rome :* Mort de John Baghell Bury, né le 16. 10. 61 dans le comté de Monaghan, fils du Rev. E. J. Bury, plus tard *canon* de Clogher, étud. à Trinity College, Dublin, *fellow* de Trinity College, 1885-1903, prof. d'hist. mod. à l'Univ. de Dublin, 1893-1902, *regius* prof. de grec, 1898, *regius* prof. d'hist. mod. à l'Univ. de Cambridge depuis 1902, m. de la British Academy, marié à sa cousine Jane Bury, aut. de *A History of the Later Roman Empire from Arcadius to Irene*, 1889 ; *Student's History of the Roman Empire from Augustus to Marcus Aurelius*, 1893 ; *History of Greece to Death of Alexander the Great*, 1900 ; *The Science of History*, 1903 ; *Life of St. Patrick and his place in History*, 1905 ; *The Ancient Greek Historians*, 1908 ; *The Constitution of the Later Roman Empire*, 1909 ; *Imperial Administration in the Ninth Century*, 1911 ; *Romances of Chivalry on Greek Soil*, 1911 ; *History of the Eastern Roman Empire from 802 to 867*, 1912 ; *History of Freedom of Thought*, 1913 ; *The Idea of Progress*, 1920 ; *A History of the Later Roman Empire from the Death of Theodosius I to the Death of Justinian, 395-565*, 1922 ; diverses édit. de Pindare, de Freeman et spécial., avec de longues notes, du *Decline and Fall of the Roman Empire* de Gibbon, en 7 vol., de 1896 à 1900.

Mercredi 1er juin.

France. — D. (min. Trav.) mod. le D. 22. 8. 23 portant réglem. d'admin. publ. pour l'exécut. de l'art. 11 § 2 L. 15. 12. 22, modif. par L. 30. 4. 26, étendant aux exploitat. agr. la législ. sur les accid. du trav. (*J. O.*, 5. 6. 27). — Le *J. O.* publie un *addendum* au D. 9. 3. 27 rel. à l'organis. et au fonctionnement de l'Ac. de marine (liste des membres).

— *Lorient :* Mort de Joseph Jacob, anc. dép. Morbihan, âgé de 87 ans ; il eut la première initiative de l'impôt progressif sur le revenu.

— *Talence :* Le Dr Robert Picqué, né à Paris le 15. 12. 77, prof. d'anat. à la Fac. de méd. de Bordeaux, méd.-chef de l'hôp. milit. de Talence, un des promoteurs de l'aviat. sanitaire, meurt victime d'un accid. d'aviation survenu à Marcheprime.

Grande-Bretagne. — *Bosworth* (Leicestershire) : Elect. législ. par suite de la démiss. du repr. conserv. le cap. Robert Gee (né en 1876, marié en 1902 à Elizabeth Dixon, de Huntingdon, soldat pendant 22 ans, a gagné en mai 1915 sa commission d'officier et en 1918 la V. C., s'est présenté aux élect. à Consett, Durham, a représenté aux Communes comme unioniste Woolwich-Est en 1921-1922, a été battu le 15. 11. 22 dans cette circonscr. par H. Snell, travaill., ne s'est pas représenté en déc. 1923, a été réélu, en oct. 1924, à Bosworth contre J. Minto, trav., et G. Ward, lib.) ; Sir William Edge, lib. (né le 21. 11. 80, fils de Sir Knowles Edge [né le 7. 2. 53, marié en 1880 à Mary Jane Preston, chef de la firme de colorants William Edge and Sons, maire de Bolton en 1917-18, créé cheval. en 1919], élevé à Bolton Grammar School, inscrit à Middle Temple, London, marié à Ada, fille de S. Ickringill, de Keighley, représent. lib. de Bolton aux Communes de 1916 à déc. 1923, Junior Lord of the Treasury de 1919 à 1922), est élu par 11 981 contre 11 710 à M. J. Minto, trav., et 7 685 au gén. E. L. Spears, cons. (né le 7. 8. 86, a épousé en 1918 Mary Borden, de Chicago, lieut. en 1914, chef de la miss. mil. brit. à Paris depuis sa fondat. en 1917 jusqu'à 1920, retiré comme brig.-gén. avec 5 blessures et 3 citat. à l'ordre du jour des armées fr., élu sans opposant comme repr. national-lib. de Loughborough, Leicestershire, le 15. 11. 22, réélu à la maj. en déc. 1923, battu par F. G. Rye, unioniste, en oct. 1924 ; décoré par par George V le 3. 6. 27 ; aut. de *Lessons of the Russo-Japanese War ; Cavalry Tactical Schemes*).

Grèce. — *Athènes :* Après 3 ans de discuss., la Ch. vote la nouv. Constitution, qui prévoit la créat. d'un Sénat de 120 m. élus pour 9 ans.

Japon. — *Tokyo :* Les partis Kensei-Kwaï et Seyne-honto fusionnent en un seul parti constitutionnel démocratique.

Pays-Bas. — Un cyclone dévaste la province de Gueldre ; 40 morts, 150 blessés.

Russie. — *Moscou :* Le Comité exéc. de l'Intern. comm. adresse un manifeste aux ouvriers et paysans du monde entier, à tous les peuples opprimés, aux soldats et aux marins : l'U. R. S. S. montre la voie de l'émancip. aux masses travailleuses ; les intrigues de la bourgeoisie anglaise et de ses alliés contre la Russie conduisent à la guerre, la Révolution seule écrasera la guerre.

Jeudi 2 juin.

France. — La caisse auton. de gestion des bons de la déf. nationale et d'amortiss. de la dette publ. décide de suspendre à partir du 3. 6. 27 les émiss. de bons de la déf. nat. à un an (*J. O.*, 3. 6. 27).

— *Paris :* M. le comte H. de Maleville, env. extr. et min. plénip. de Monaco auprès du roi d'Italie depuis le 2. 5. 1907 et nommé au même titre à Paris, remet ses lettres de créance à M. Doumergue.

Etats-Unis. — *Los Angeles :* La senora Calles, femme du prés. des Etats-Unis du Mexique, meurt à l'hôpital luthérien ; appelé par la malade, le Rev. John Martinez, Lazariste, 1er vic. à St. Vincent de Paul's, se présente ; M. Fernando Torrablanca, gendre de Mme Calles, ne le laisse pas pénétrer. Les funérailles ont lieu à Mexico.

Grèce. — *Salonique :* Manifestat. communiste, 135 arrest.

Hongrie. — *Budapest :* La Chambre haute, reconstituée en avril 1926, vote le traité de comm. italo-hongr.

Japon. — *Tokyo :* M. Korekiye Takahashi, min. Fin., donne sa démiss. ; M. Chuzo Mitsuchi, min. I. P., le remplace, et M. Midzuno Rentaro devient min. I. P.

Lituanie. — *Kovno :* Le gén. Klechtchinski, anc. chef d'état-major gén. de l'armée, est exécuté pour avoir vendu aux Soviets des secrets intéressant l'armée.

Perse. — *Téhéran :* Le nouv. cabinet, prés. par M. Mehdigholi Khan Hadyat, se présente devant la Majlis (Ass. nation.).

Roumanie. — *Bucarest :* Le gén. Alexandru Averescu (né en 1859, généralissime dans la guerre contre la Bulgarie, 1913, et la Grande Guerre, 1914-1918, premier min. en 1918, 1920-22, 1926, fond. en 1918 et prés. de la Liga Poporului, devenue en 1920 le Partidul Poporului, communément connu comme le « parti Averesca », avec deux journaux *Indreptarea* et le *Progrès*) remet au roi la démiss. du cabinet.

Russie. — *Moscou :* Sign. d'un traité de comm. avec la Lettonie pour une durée de 5 ans.

Suisse. — *Genève :* M. Arthur Fontaine, dél. fr. à la Conf. intern. du Trav. (né à Paris le 3. 11. 60, él. de l'Ec. polyt. et de l'Ec. sup. des Mines, insp. gén. des Mines, sous-dir. en 1893, puis dir. en 1899 de l'Office du travail, admin. en 1911, puis prés. en 1915 du cons. d'admin. des chem. de fer de l'Etat, cons. d'Etat en serv. extr. en 1916, prés. de la Commiss. chargée, de 1915 à 1919, d'examiner les contrats rel. aux fabrications de guerre, dél. à la Conf. int. du trav. de Washington, 1919 ; de Gênes, 1920 ; prés. du Cons. d'admin. du Bureau intern. du trav., prés. du Cons. d'admin. des mines de la Sarre, prés. de la Soc. de statistique de Paris et de la Comm. d'hygiène industrielle, coll. à la *Revue de Paris*, la *Revue polit. et parlem.*, le *Journal de la Société de statistique*, la *Revue d'économ. polit.* ; aut. de *Le louage du travail ; Lois sociales ; Les bureaux de placement ; De la conciliation et de l'arbitrage*), dépose au secrétariat S. D. N. l'instrument de ratif. par la France de la convent. de Washington sur la journée de 8 h.

Vendredi 3 juin.

France. — L. étendant aux animaux nuisibles cert. disposit. de la L. sur la police rurale concernant les récoltes et prévoyant, dans cert. cas, l'exécut. d'office, par un syndic. de défense, des moyens de protection (*J. O.*, 4. 6. 27).

— *Bessay :* Déraillement de l'express Paris-Nîmes : 11 morts, 24 blessés.

Allemagne. — *Berlin :* Le comité dir. du Centre publie un communiqué où il déclare regretter l'attitude de M. Joseph Wirth : celui-ci, le 15 mai à Koenigsberg et le 1er juin à Coblence, avait critiqué le cabinet et insisté sur la nécessité de renforcer l'opposition républ.

Egypte. — *Le Caire :* M. Sarwat pacha, premier min., remet à Lord Lloyd, haut commiss. brit., la réponse du Gouv. égyp. à la note brit. du 28 mai.

Etats-Unis. — Nouv. crue du Mississipi.

Grande-Bretagne. — *Londres :* Départ de M. A. P. Rosengolz, chargé d'aff. des Soviets, et des membres de l'amb. de l'U. R. S. S.

Hongrie. — *Alcsuth* (Comitat de Weissenbourg) : Mort de l'archiduch. Clotilde, princesse de Saxe-Cobourg-et-Gotha, née à Neuilly, le 8. 7. 46, fille du prince Auguste (né le 13. 6. 1818, mort le 26. 7. 81) et de Marie-Clémentine d'Orléans (fille de Louis-Philippe, née le 3. 6. 1817, mariée à Paris le 20. 4. 43, morte à Vienne le 16. 2. 07), mariée à Cobourg le 12. 5. 64 à Joseph, archid. d'Autriche (né à Presbourg le 2. 3. 33, mort à Fiume le 13. 6. 05).

Samedi 4 juin.

France. — D. (min. I. P.) (*J. O.*, 5. 6. 27) nommant dans les conditions légales, en vertu d'un décret du 2. 6. 27, restreignant la portée de l'article 19 de l'ordonnance du 31. 12. 1846, admin. gén. de la Biblioth. nation. M. Pierre Roland-Marcel (né à Neuilly-sur-Seine le 29. 6. 83, lic. ès lettres, doct. en droit, chef de cabinet du min. de l'I. P., préfet en disponibilité, nommé à partir du 1. 2. 24, en success. à M. Homolle, admin. gén. de la Biblioth. nation. par décret du 3. 11. 23 de M. Léon Bérard, nomination annulée par le Cons. d'Et. le 27. 5. 27, sur la plainte de MM. Lelong et Moranville, pour sauvegarder les droits accordés par l'ordonn. du 31. 12. 1846 aux archivistes-paléographes, aut. de *Essai politique sur Alexis de Tocqueville ; Contes pour les uns et les autres ; La Mutte sonnera*).

— *Gérardmer :* 11e congrès de l'Union fédér. des assoc. fr. des mutilés et des victimes de la guerre, réunis-

[...] 600 dél. représentant 77 départ., sous la prés. de [M]aurice Randoux (4-7 juin) ; demande la réforme du [...] de just. mil., le rajustement des pens., le fonctionn. [...]ain de l'office nat. des combattants, le front unique [...]groupera toutes les assoc. fr. d'anc. combattants et [...]nuera à soutenir l'œuvre de paix de la S. D. N. ; [L]ouis Marin préside le banquet de clôture.

[AL]BANIE. — *Tirana :* Le Gouv. yougoslave rappelle son [char]gé d'aff., M. Sakovitch, par suite de la non-acceptation [par] le Gouv. albanais des condit. posées le 31 mai au [sujet] de l'arrest. à Durazzo, le 27 mai, de l'interprète [...]ouk Djourachkovitch, accusé d'espionnage.

[BE]LGIQUE. — *Bruxelles :* Le prince Albert Lamoral de [...]e (né à Bruxelles le 12. 12. 74, fils du prince Edouard [...]oral [né à Bruxelles le 7. 2. 39, mort à La Neuville-[sous-]Huy le 17. 10. 1911, marié en prem. noces à Londres, [...]. 9. 66, à Augusta Cunyngham, morte le 27. 10. 72] [...] Eulalie, princesse de Solms-Braunfels [née le 6. 2. 51, [...]e à Amay le 16. 8. 22], marié le 9. 8. 06 au château [...]gieur à Marie-Louise Saint-Paul de La Sinçay), min. [de B]elgique à La Haye depuis le 10. 2. 1920, est nommé [...] à Washington. — 38e congrès ann. du Parti ouvrier [...] (4-6 juin) ; le parti demande que la commission de [la S]. D. N. reprenne l'étude du problème du désarm. ; les [...]t. du maintien des subsides à l'ens. libre et de l'école [...]ue feront l'objet d'un referendum dans les Fédé[ratio]ns.

[ÉT]ATS-UNIS. — *New-York :* L'aviat. Clarence D. Cham[berl]in, accompagné de son commanditaire, M. Charles [Levi]ne, israélite amér. d'origine polon., sur le *Miss [Colu]mbia*, firme Bellanca, réussit le raid New-York-[Man]nofrode (près Eisleben) en 42 heures de vol (4 juin, [...]. 5 m.-6 juin, 5 h.). Il se rend à Klinge (près [Cott]bus) le 6 juin et arrive à Berlin le 7 juin.

[G]RANDE-BRETAGNE. — *Londres :* A l'occasion du 62e anniv. [de] la naiss., George V crée 2 nouv. Lords, des baronets, [...]chev., et accorde des décorations. Sir William George [Tyr]rell, cath. (né le 17. 8. 66, fils de William Tyrrell, [mag]istrat, et de Julia, fille du col. Wakefield, ét. à Balliol [Colle]ge, Oxford, marié en 1890 à Margaret Ann, fille du [vi]eux diplomate angl. et exégète protest. conserv. David [Urqu]hart... [Fran]cis Gregor Urquhart [né en 1805 à Braelangwell, [...]se, mort à Naples le 16. 5. 77, grand voyag. en Orient, [...] de Cochrane à Athènes, de Stratford-Canning à Con[stan]tinople, secr. de cette légation en 1836, advers. de la [poli]tique russe, repr. aux Communes de Stafford, violent [anta]goniste de Palmerston, 1847-52, réside à Montreux et [en] Italie, dirige la *Diplomatic Review*, défend, quoique [prot]estant, l'infaillibilité papale, demande au Conc. du [Vati]can de rédiger un Code de droit public intern. obli[gato]ire pour tous les peuples chrétiens, introd. des bains [turc]s en Angleterre, aut. de *Turkey and her Resources*] et [H]arriett [reçue dans l'Eglise en 1877, fille du lieut.-col. [C]hester Fortescue et sœur de Lord Carlingford], sœur [de] Francis Fortescue Urquhart [cath., né en 1868, élevé [à B]eaumont, à Stonyhurst et à Balliol College, M. A., prof. [d'hi]st. mod. et doyen de Balliol, m. du Catholic Education [Cou]ncil, coll. au *Month*, à la *Dublin Review*, à la *Catholic [En]cyclopedia*], entré au Foreign Office en 1889, secr. part. [de L]ord Sanderson [sous-secr. Aff. étr.], 1896-1903 ; secr. [du] Comité de défense impériale, 1903-04 ; 2e secr. à [l'am]b. à Rome, 1904 ; *senior clerk* au Foreign Office depuis [...] ; secr. priv. de Sir E. Grey [secr. Aff. étr.], 1907-15, [p]lus tard du même, devenu Lord Grey de Fallodon [...] extr. aux Etats-Unis], 1919-20 ; assist. sous-secr. des [Aff.] étr., 1919-25 ; sous-secr. d'Etat permanent, depuis [...]), déjà chev. command. de l'Ordre de Victoria et [gran]d-croix de l'Ordre de Saint-Michel, est créé chev. [com]mand. de l'Ordre du Bain. Un autre cath., camér. de [cape] et d'épée depuis le 2. 4. 24, et l'unique Anglais grand-[croix] de Saint-Grégoire le Grand (créé par Benoît XV en [...]), est créé chev. : Sir Martin John Malvin (né près [de B]irmingham en 1880, élevé à Mount St. Mary's College [...] Nantes, juge de paix de Birmingham, gouv. de l'Univ. [et de] l'hôp. de Birmingham, m. de la Ch. de comm., prés. [de la R]éun. cath. de Birmingham, 1916-19, prés. du Congrès [...]. cath. angl. de 1923, admin. gén. de l'*Universe* [...] 1917, organis. de souscript., de 1915 à 1918, pour [les pri]sonn. de guerre, la construct. des Catholic Huts sur [le fr]ont fr., l'envoi à Lourdes des soldats cath. présents [au fr]ont).

[IRL]ANDE. — *Newtown Anner*, près Clonmel : Mort de Henri [Charl]es Keith Petty-Fitzmaurice, 5e marquis de Lansdowne (marquisat créé en 1784), né le 14. 1. 45, fils aîné du 4e marquis (sous-secr. au Foreign Office) et de sa seconde femme (fille du comte de Flahault, ambass. de France à Londres, et de la baronne Keith and Nairne) ; il succéda à la pairie paternelle en 1866, à la pairie maternelle en 1895, et épousa en nov. 1869 Lady Maud Evelyn Hamilton, la plus jeune fille du célèbre vice-roi d'Irlande, le 1er duc d'Abercorn. Etud. à Eton, sous le nom de Lord Clanmaurice (vicomté créée en 1723), il avait pour tuteur le frère du tuteur du futur Edouard VII ; son grand-père étant mort en janv. 1863, il fut inscrit en oct. suivant à Balliol College, Oxford, sous le nom de Lord Kerry (baronnie créée en 1181 et devenue comté). Descendant, au témoignage de son fils (*The Secret of the Coup d'Etat* [de Napoléon III], par Lord KERRY), de Talleyrand, fidèle aux traditions *whig* de ses ancêtres paternels, l'un prem. min., l'autre chanc. de l'Echiquier, il entra dans le parti libéral. Lord de la Trésorerie, 1869-72, sous-secr. au War Office, 1872-74, il s'éloigna du pouvoir avec Gladstone et y revint avec lui en 1880. Sous-secr. pour les Indes, 1880-83, gouv. gén. du Canada, 1883-88, gouv. gén. de l'Inde, 1888-93, min. de la Guerre, 1895-1900, min. des Aff. étr., 1900-1905. On lui doit la conclusion de l'Entente cordiale et l'alliance anglo-japonaise. Après la chute du cabinet Balfour, il devint leader de l'opposition à la Ch. des Lords ; depuis 1895, il s'était rallié au parti unioniste. Il essaya en vain de rapprocher conserv. et libér. pour travailler en commun à la réforme de la Seconde Chambre. Dans le cabinet de coalition Asquith, en 1915, il fut min. sans portefeuille ; mais, en nov. 1917, il publia dans le *Daily Telegraph*, le *Times* ayant refusé, une lettre demandant aux Alliés de ne plus tarder à faire des proposit. de paix aux Puissances centrales en assurant celles-ci qu'on ne voulait ni leur humiliation ni leur ruine ; il fut accusé de défaitisme et vécut dès lors dans la retraite. Couvert d'honneurs et de décorations, ce dernier représentant de l'époque victorienne était cheval. de la Jarretière et portait la chaîne de l'Ordre de Victoria. Il possédait d'immenses propriétés en Angleterre, en Ecosse et en Irlande. Il a comme héritier son fils aîné, le lieut.-col. Henry William Edmund Petty-Fitzmaurice, comte de Kerry (né le 14. 1. 72, étud. à Eton, à Balliol College, Oxford, offic., a combattu dans le Sud-Africain et au début de la Grande Guerre, a représenté comme union. le Derbyshire occid. de 1908 à 1918, a fait partie du London County Council de 1907 à 1910 et a été élu en 1922 sén. de l'Etat libre d'Irlande ; a épousé en 1904 Elsie, fille de Sir Edward S. Hope ; son fils aîné, Henry Maurice John, vicomte Calne, est né le 7. 10. 13). Son second fils, Lord Charles Mercer-Nairne, a été tué en 1914 ; il avait épousé Lady Violet Elliot, fille du 4e Lord Minto, qui maintenant est devenue l'épouse du major J. J. Astor. Sa fille aînée, Lady Evelyn Emily Mary Fitzmaurice, a épousé en 1892 le 9e duc de Devonshire, gouv. du Canada de 1916 à 1921. Sa seconde fille, Lady Beatrix Frances Fitzmaurice, a épousé le 6e marquis de Waterford, mort en 1911, et en 1918 le fils du 10e duc de St. Albans, Lord Osborne de Vere Beauclerk. Son frère, Lord Edmund George Fitzmaurice, sous-secr. au Foreign Office et chanc. du duché de Lancaster, représent. lib. de Cricklade de 1898 à 1905, a été créé, en 1906, 1er baron Fitzmaurice of Leigh.

ITALIE. — *Assise :* Le R. P. Bonaventure Marrani, né à Ripa, dioc. de Pérouse, le 2. 5. 65, profès le 14. 7. 81, provincial, secr. gén., proc. gén. (3. 7. 03 à 23. 10. 11), consult. de la S. C. des Ev. et Rég. (10. 6. 04), est élu min. gén. des Frères Mineurs.

— *Rome :* Le Directoire du parti national fasciste répond au manifeste de l'Intern. communiste du 1er juin.

Dimanche 5 juin.

FRANCE. — *Châteauneuf-sur-Loire :* Inaug. d'une nouv. mairie, disc. de M. A. Sarraut contre la propag. communiste.

— *Paris :* 8e congrès ann. de la Conféd. fr. des travailleurs chrét., sous la prés. de M. Jules Zirnheld (5-6 juin) : La jeunesse syndicaliste, les causes du chômage, les acc. du trav., l'organis. de la mutualité dans les milieux populaires, le crédit ouvrier.

— *Saint-Claude :* 5e congrès de la Féd. de l'ens. aux 2e et 3e degrés ; 20 syndicats sont représentés (5-7 juin) : forme un vœu pour la constitut. d'une Fédér. universitaire et ratifie l'adhésion de sa commiss. admin. au cartel des services publics confédérés.

Allemagne. — *Berlin :* Manifestat. communiste pour répondre à celle du Stahlhelm du 8 mai.

Belgique. — *Ostende :* 18e « Convention » du Rotary Club international, réunissant 5 000 délégués de 27 contrées (5-12 juin) sous la prés. de M. Harry H. Rogers.

Brésil. — *Sao Paulo :* Le Dr Jules Prestes de Albuquerque (né en 1882, député depuis 1909) est élu prés. de l'Etat de Sao Paulo.

Roumanie. — *Bucarest :* Le prince Barbu Stirbey forme un ministère de concentrat. nationale ; le Parlement est dissous le 6 juin ; élections le 7 juillet.

Turquie. — *Angora :* Echange des ratific. du traité de comm. et de navigat. turco-soviétique.

Lundi 6 juin.

France. — *Biville :* Réun. de l'Union cath. de la Manche agric., disc. de Me Théry.

— *Notre-Dame de Liesse :* 7e pèlerinage des hommes du dioc. de Soissons, sous la prés. de Mgr Binet, disc. de MM. Maurice Durand, G. Deviolaine, Henri Rillart de Verneuil et Henri Ferté.

— *Pamiers :* 4e congrès des Hommes cath. du dioc. ; disc. de M. Jean Lauret, de l'abbé Bergey, du gén. de Castelnau et de Mgr de Marceillac.

— *Périgueux :* 5e réun. de l'Un. cath. du dioc., disc. de M. de Beaumont, du R. P. Zimmermann, de M. J. Ybarnégaray et de Mgr Légasse.

Grande-Bretagne. — *Cheltenham :* Le congrès des coopératives de Grande-Bretagne (6-8 juin) ratifie, par 1 960 voix contre 1 843, le projet d'alliance avec le Labour Party tant à propos des campagnes électorales à mener en commun qu'en vue d'autres questions.

— *Londres :* Mort de Dudley Baxter, né en 1872, fils aîné de Dudley Baxter, d'Atherstone, descendant du fameux théologien non conformiste aut. de *The Saints' Everlasting Rest*, Richard Baxter ; ét. à l'University College, Oxford, où il prit son B. A. ; converti au cath. en 1896, fondat. de la Catholic Reading Guild, collab. à plus. revues cath. ; a écrit *Kalendar of the English Martyrs, England's Cardinals, Cardinal Pole, The Story of an Oxford College, Syon Abbey, The Holy Rood, Our Lady of Walsingham, The Most Christian Throne of France, Three Historic Pageants.*

Suisse. — *Genève :* Le Gouv. albanais, par une note datée du 5 juin, informe le secrétariat S. D. N. de l'incident Djourachkovitch.

Mardi 7 juin.

France. — *Le Mans :* Mort de Mgr Alfred-Jules Mélisson, né à Parigné-l'Evêque, dioc. du Mans, le 21. 9. 42, prof. au Petit et au Grand Sémin., médaillé mil. de 1870, curé de Coulans, du Ludes, de N.-D. du Pré au Mans, enfin de la cath. du Mans en 1900 ; élu év. Blois le 10. 10. 07, démiss. et transféré à l'év. tit. Irénopolis le 9. 2. 25, promu arch. tit. Viminacium le 11. 7. 25.

— *Saint-Michel-sur-Orge* (S.-et-O.). — Mort du gén. russe Pierre Kalitine, âgé de 74 ans, command. du 1er corps d'armée du Caucase en 1914, s'empara d'Erzeroum en 1915.

Allemagne. — *Baden-Baden :* Entrevue de M. G. Stresemann et de M. Georges V. Tchitcherine, commiss. du peuple aux Aff. étr. de Russie.

Pays-Bas. — *La Haye :* 19e sess. de l'Inst. colon. intern., réunissant 42 délégués.

Pologne. — *Varsovie :* M. Pierre Lazarevitch Voïkov, chargé d'aff. de l'U. R. S. S., âgé de 37 ans, qui, le 16. 7. 18, signa à Ekaterinenbourg l'ordre de mort du tsar et de sa famille, est assassiné par un jeune monarch. russe, M. Boris Ivanovitch Kowerda ; M. Litvinov remet à M. Patek, min. de Pologne à Moscou, une note qui rejette sur le Gouv. pol. la responsabilité du crime ; M. Voïkov est inhumé à Moscou le 11 juin.

Russie. — *Petrograd :* Une bombe est lancée au cours d'une réunion communiste ; 30 blessés.

Mercredi 8 juin.

France. — *Strasbourg :* Mgr Ruch interdit aux cath. la lecture de la *Zukunft*, organe autonomiste, et adresse un avertissement public aux rédact. cath. du *National de l'Alsace et de la Lorraine*, « organe du nationalisme intégral ».

Maroc français. — L'offensive commencée le 29 m[...] sur le territoire d'Ouezzan est terminée ; la frontière pol[...] est atteinte.

Paraguay. — *Assomption :* Mort de Jose Pio Monter[...] ex-prés. Rép.

Suisse. — *Genève :* M. G. Stresemann, après consulta[...] du Cons. S. D. N., nomme Sir Ernest Colville Colli[...] Wilton (né le 6. 2. 70, au service du Foreign Office [...] Chine de 1890 à 1918, consul gén. en 1912, commiss. [...] la commission intern. de Teschen en 1919, comm. [...] Lituanie en 1920, min. brit. en Esthonie et Lettonie [...] 1922, inspect. principal de l'impôt sur le sel en Chine [...] 1923) prés. de la commiss. de Gouv. de la Sarre jusqu'[...] 31. 3. 28, en rempl. de M. G. W. Stephens (*D. C.*, t. [...] 764), démiss. le 18. 2. 27 ; il entre en fonctions le 21 jui[...]

Jeudi 9 juin.

France. — L. autorisant la revis. des prix des ba[...] à ferme (*J. O.*, 10. 6. 27). — D. (min. T. P.) mod. [...] D. 19. 3. 27 réglementant la procédure d'enquête sur [...] naufrages, abordages et autres acc. de navig. (*J. O.*, 18. [...] 27). — D. (min. Agr.) instituant au min. de l'Agr. u[...] sect. spéc. chargée du contrôle des opérat. des soc. [...] courses et du pari mutuel (*J. O.*, 12. 6. 27). — D. (mi[...] Col.) portant règlement d'adm. publ. et étendant aux c[...] de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Réunion [...] immunités fisc. établies dans la métrop. par l'art. 1[...] L. de fin. du 29. 4. 26 en vue de l'attrib. de biens à d[...] assoc. cultuelles (*J. O.*, 13-14. 6. 27).

— *Paris :* L'Ac. fr. décerne une partie des prix litt[...] le grand-prix de litt. (10 000 fr.) est attribué au com[...] Joseph de Pesquidoux (né en 1867 au château de Pesqu[...] doux, près du Houga, Gers, élevé au collège des Dom[...] nicains de St-Elme à Arcachon, aut. de *Salomé, Sang fat[...] Chez nous*, 1921-1923, *Sur la glèbe, Livre de raison*) ; [...] prix du roman (5 000 fr.) est décerné à l'aut. de *Les cœu[...] purs*, M. Joseph Kessel (né à Clara, Argentine, en 1898, [...] parents russes, élève au lycée Louis-le-Grand à Paris, nat[...] ralisé fr., aut. de *La steppe rouge*, 1922, *L'équipage, L[...] rois aveugles*, avec Mlle Hélène Isvolsky, *Le onze m[...]* avec M. Georges Suarez, *Le camp des vaincus, Les captif[...]*

Irlande. — Elect. législ. : le nouveau Dail (1927-193[...]) compte 153 membres : 46 du parti gouvernement. au li[...] de 56, 50 républ. abstentionnistes, 16 indépend. au li[...] de 19, 11 agrariens au lieu de 15, 22 travaill. au li[...] de 15, et 8 m. de la Ligue nationale. Sauf les répu[...] abstentionn., tous acceptent le traité anglo-irl. du 6. [...] 1921 et la Constitution du 25. 10. 22. La Ligue natio[...] dirigée par le cap. William Archer Redmond (né en 188[...] fils un. de l'anc. leader irl. nationaliste John Redmond [...] de Johanna Dulton, de la Nouvelle Galles du Sud, éle[...] à Clongowes Wood College et à Trinity College, Dubl[...] inscrit au barreau irland. en 1910 et à Gray's Inn en 19[...] représ. nationaliste aux Comm. de Tyrone-Est de 1910 [...] 1919, de Waterford de 1919 à 1921, représ. indép. au D[...] de Waterford depuis 1923, a servi pendant la Gran[...] Guerre aux Irish Guards), veut l'union avec la Gran[...] Bretagne ; les gouvernementaux, avec M. William Thom[...] Cosgrave (en gaélique, Liam T. MacCosgair, né à Dub[...] en 1880, fils de Thomas Cosgrave, élevé par les Frè[...] Chrétiens, représ. sinn-feiner de Kilkenny, 1917, puis [...] Carlow-Kilkenny, 1918, alderman de Dublin, 1920-19[...] m. du Gouv. local, du Gouv. provisoire du 16. 1. 22, d[...] il devint présid. en août 1922 [à la mort, survenue le [...] d'Arthur Griffith, 1er signat. du traité avec l'Angleterr[...] prés. du Dail Eireann, 9. 9. 22-5. 12. 22, prés. du Co[...] et min. des Fin. [à la mort de Michael Collins, 2e sign. [...] traité, assassiné le 22 août] de l'Etat libre, proclamé [...] par George V le 6. 12. 22, a épousé en 1919 Louise F[...] naghan, fille d'un alderman de Dublin : *D. C.*, t. 14, 6[...] note 2) et M. Kevin Christopher O'Higgins (en gaéliq[...] Caoimhghin O hUigin, né en 1887, fils du Dr T. F. O'H[...] gins, de Stradbully, de la soc. roy. irl. des chirurgie[...] tué en 1923, et petit-fils d'un parlementaire, T. D. Sulliv[...] élevé à Clongowes Wood College, avocat, repr. sinn-fei[...] de Queen's County, de déc. 1918 à 1922, de Leix et Off[...] en 1922 et 1923, depuis 1922 min. de l'Int., puis de [...] Just. et vice-prés. du Cons. : *D. C.*, t. 14, 654-655), [...] réclament du Sinn Fein. Les premiers et les seconds s[...] protectionnistes ; les agrar., les travaill. et quelq. ind[...] sont libre-échangistes. Les républ. refusent tous le serm[...] d'allégeance à la Couronne ; ils se partagent en d[...]

ons : 45, avec M. Eamon De Valera (né en 1883 à New-d'un père espagnol et d'une mère irlandaise [Kate de Bruree, comté de Limerick], élevé chez les Frères iens à Charleville et à Blackrock College, B. A. de v. roy. d'Irlande, prof. de mathém. à Rockwell, à ooth, à University College, Dublin, au Dominican ge, Eccles-street, Dublin, à Loreto College, un des des Irish Volunteers pendant l'insurrection de Pâques, et le dernier des commandants républ. à se rendre, mné à mort, peine commuée en travaux forcés à relâché en 1917, repré. sinn-feiner de Clare-Est en de Mayo-Est de 1918 à 1921, choisi comme prés. de ép. irl. en 1918, évadé de la prison de Lincoln en leader du parti rép. et des opposants au traité de vice-prés. de la Ligue gaélique de 1917 à 1921, cel. de l'Univ. nationale d'Irlande depuis 1921, marié 910 à J. Flanagan), accepteraient le statut actuel si on imait le serment. 5 autres, avec Miss Mary MacSwiney, n'a pas été réélue, sœur du Lord-maire de Cork (mort 5. 10. 20 de la grève de la faim à la prison londo-ne de Brixton : *D. C.*, t. 4, 333-336, t. 5, 218-224), ment l'indépend. absolue et l'incorporat. de force des tés de l'Ulster.

YS-BAS. — *Amsterdam :* 3e congrès de la Fédér. intern. syndicats chrét. d'employés (9-10 juin) : orientat. pro-onn., accès à la profession, concentration capital. n. et mesures à prendre pour protéger les ouvriers re les dangers de cette concentration.

LOGNE. — *Varsovie :* Réponse du Gouv. à la note de R. S. S. rel. à l'assass. de Voïkov.

USSIE. — *Moscou :* La G. P. U. (police polit. des Soviets) exécuter 20 gardes-blancs, parmi lesquels le prince Dmitrievitch Dolgoroukov et le col. finlandais Elven-, en représailles du meurtre de Voïkov.

ÈDE. — *Stockholm :* Conf. de l'Union intern. des ch. er (9-22 juin).

Vendredi 10 juin.

ANCE. — D. (min. Int.) fixant le nombre de conseill. cond. que chaque canton doit élire dans les arrond. prenant moins de neuf cantons (*J. O.*, 18. 6. 27). — ventions entre le min. Fin. et la caisse auton. de on des bons de la déf. nat. et d'amortiss. de la dette : 1° rel. à l'échange de bons de la déf. nat. contre rentes 6 % amortissables ; 2° rel. à la convers. d'une ie de la dette flottante contre des obligat. 6 % amor-en 50 ans ; — convention entre le min. Fin. et la que de France rel. aux avances à l'Etat (*J. O.*, 13-14. 6. — D. (min. G.) mod. le D. 2. 10. 26 en ce qui con-e la date limite fixée pour la récept. des demandes rib. de la médaille des évadés (*J. O.*, 12. 6. 27).

Chambre : Rejet, par 281 contre 243, du projet nodiation du monop. des allumettes et vote, par 370 re 148, de l'ordre du jour de conf. clôturant la discuss. les menées communistes.

Paris : M. César Zumeta (env. extr. et min. plén. Venezuela à Rome depuis le 20. 12. 23), nommé à Paris, et ses lettres de créance à M. Doumergue. — Arrestat. M. Pierre Semard, secr. gén. du Parti communiste, damné le 10 mai à 8 mois de pris. pour provocat. de t. à la désobéissance.

LGIQUE. — *Bruxelles :* Sign. de 2 convent. avec la ce, l'une remplacera la convent. du 14. 2. 21 sur les ites des ouvr. mineurs, l'autre assure aux ouvr. belges en France le bénéfice complet des disposit. sur la ration des acc. du trav. dans les entreprises agric.

RANDE-BRETAGNE. — *Ewhurst* (Surrey) : Mort subite de ert Brooke Campbell Scarlett Lord Abinger, 6e baron onnie créée en 1835), né le 8. 1. 76, fils du lieut.-col. Y. C. Scarlett, petit-fils du 1er baron Abinger et de Florence (fille d'Edward Gibson et nièce et fille de Sir Percy F. Shelley, 3e baronet, et de Lady ley), élevé à Wellington, inscrit comme avocat à Inner ple, trésor.-payeur assist. de la marine, a succédé à frère en mai 1917 (lequel avait succédé le 11. 12. 03 n parent, James Yorke Macgregor Scarlett, offic., pro-ire de 41 000 acres), a épousé le 25. 6. 17 Jeanne erite, fille d'Edouard Japy, veuve en 1908 du peintre eil, accusée du meurtre de son mari et de sa mère, ittée en nov. 1909, retirée en Angleterre sous le nom Mme de Sérignac » ; il a comme hérit. son frère, le col. Hugh Richard Scarlett (né le 25. 11. 78, a com-battu dans le Sud-Africain et durant la Grande Guerre, a épousé en 1913 Marjorie, fille de John McPhillamy, de Bathurst, Nouvelle Galles du Sud).

— *Londres :* L'*Universe* annonce la récente récept. dans l'Egl. cath. de Lord de Iddesleigh, petit-fils du fameux homme d'Etat ; il vient de succéder à son oncle, le 2e comte. Henry Stafford Northcote, 3e comte de Iddesleigh, est le 3e fils du Rev. John Stafford Northcote (3e fils du 1er comte et de Cecilia Farrer, prébendier d'Exeter) et d'une fille du fameux *dean* Farrar (Frederic William, né le 7. 8. 1831, fils d'un *vicar* de Sidcup, étud. à King William's College, île de Man, à King's College, Loudon, et à Trinity College, Cambridge, *master* durant 16 ans à Harrow, puis à Marlborough College, *canon* et *archdeacon* de Westminster, chapel. de la reine Victoria, chap. du *speaker* de la Ch. des Communes, 1890-95, *dean* de Canterbury, 1895, marié en 1860 à Lucy Mary Cardew, mort le 22. 3. 03, aut. de *The Life of Christ ; The Life of St. Paul ; The Early Days of Christianity ; Darkness and Dawn ; Life of Christ in Art ; Gathering Clouds ; Eternal Hope ; The Bible, its Meaning and Supremacy*, etc.), le neveu de Walter Stafford Northcote, 2e comte (né le 7. 8. 45, fils aîné du 1er comte, élevé à Eton, à Balliol College, Oxford, secr. privé de son père, 1867-68 et 1874-77, m. du bureau des impôts de la métropole, 1877-92 ; marié en 1868 à Elizabeth Lucy, fille de Sir Harry S. Meysey-Thompson, 1er baronet ; propriét. de 2 500 acres dans le Devonshire, aut. de *Belinda Fitzwarren*, 1901 ; *Luck o'Lassendale*, 1902 ; *Charms*, 1904 ; *Dowland Castle*, 1907 ; *Ione Chaloner*), de Henry Stafford Northcote, 1er baron Northcote (né le 18. 11. 46, 2e fils du 1er comte, élevé à Eton, à Merton College, Oxford, entré au Foreign Office en 1868, secr. part. de Lord Salisbury à l'amb. de Constantinople, 1876-77, secr. du chanc. de l'Echiq., 1877-80, secr. fin. du War Office, 1885-86, surveill. gén. de l' « Ordnance » [fabric. offic. des cartes géogr.], 1886-87, représ. conserv. d'Exeter aux Communes, 1880-99, gouv. de Bombay, 1899-03, gouv. d'Australie, 1903-08, *leader* de la Ch. des Comm., marié en 1873 à Alice, fille adopt. du 1er et dern. baron Mount Stephen, m. du Cons. priv., créé 1er baronet en 1887, 1er baron en 1900, mort le 29. 9. 11), du Rev. Arthur Francis Northcote (né le 2. 11. 52, 4e fils du 1er comte, élevé à Rugby, à New College, Oxford, M. A., *rector* de Dodbrooke, de Washfield, *vicar* de St. Gregory, Canterbury, *dean* de Lavenham, 1919, *canon* de St. Edmundsbury et Ipswich, 1922, *rector* de Monk's Eleigh, Suffolk, depuis 1900, prés. du comité d'éducat. du Suffolk occid., a épousé en 1877 Alice Caroline Owen, d'Oxford, morte en 1878 ; en 1880 Mary Arabella Bush Toller, d'Hampstead, morte en 1888 ; en 1892 Emily Catherine, fille du col. Kekewich), de Lady Agnes Mary Cecilia Northcote (fille aînée du 1er comte, a épousé en 1877 Sir Reginald Macleod of Macleod, sous-secr. d'Etat pour l'Ecosse, repr. conserv. d'Inverness, 1910, est morte en 1921), de Miss Farrar (convertie au cath., dévouée aux Missions), cousin germ. de Stafford Harry Northcote, vicomte St. Cyres, vicomté créée en 1885 (né le 29. 8. 69, fils du 2e comte, élevé à Eton, à Merton College, Oxford, s'est dévoué de nov. 1915 à avril 1917 à l'hôpital milit. Queen Alexandra, de Millbank, est entré au Foreign Office en avril 1917, a été envoyé à Berne, a donné sa démiss. pour raison de santé en déc. 1918, a épousé en 1912 Dorothy Morrison, aut. de *The Holy City*, 1922, a publié lui-même en fr. *François de Fénelon*, 1901 ; *Pascal*, 1909, est mort en 1926 alors qu'on annonçait sa convers. proch. au cathol.), de Lady Rosalind Lucy Stafford Northcote (fille du 2e comte, aut. de *The Book of Herbs*, 1904 ; *Devon, its Moorlands, Streams and Coasts*, 1908), de Olive Macleod, qui a épousé en 1912 Charles Lindsay Temple (né le 20. 11. 71, fils de Sir Richard Temple, 1er baronet, consul à Para, au Brésil, sous-gouv. de la Nigeria, retiré en 1917, aut. de *Native Races and their Rules*), petit-fils de Sir Stafford Northcote, baronetage créé en 1641, qui fut créé 1er comte de Iddesleigh en 1885 et occupa de 1860 à sa mort, en 1887, les plus hautes charges de l'Etat (secr. du Foreign Office, *leader* de la Ch. des Comm. ; secr. puis advers. de Gladstone, ami de Disraeli et de Salisbury, aut. de *Twenty years of financial policy*, 1862 ; *The Triumphes of Petrarch*, 1887). Le 3e comte a perdu à la guerre ses 2 frères aînés, célib. ; dès sa jeunesse il est parti à l'étr. pour s'occuper d'œuvres d'éduc., en Amérique, aux Indes, dans la Nigeria, où le Gouv. brit. l'a nommé récemment inspect. des écoles.

Samedi 11 juin.

FRANCE. — D. (min. Trav.) portant règlement de l'emploi de la télég. sans fil pour la reconnaissance et, éventuellement, pour l'arraisonnement des navires de comm. (*J. O.*, 17. 6. 27).

— *Cervione* (Corse) : Arrivée de M. Arthur Labriola (né en 1875, dép. de Naples, anc. min. Trav. d'Italie, coll. à la *Voce Republicana*, aut. de divers ouvr. polit. et soc.), qui se soustrait aux menaces fascistes.

ALLEMAGNE. — *Leverkusen :* Conf. industr. anglo-allem. (11-12 juin) prés. par le Dr Karl Duisberg (né le 29. 9. 61 à Barmen, chimiste, dir. depuis 1899 des fabriques de colorants d'Elberfeld et de Leverkusen, près Cologne, m. de l'Ac. des sc. de Berlin, prés. du Reichsverband der deutschen Industrie depuis 1925, m. du Reichswirtschaftsrat, prés. du Verein zur Wahrung der Interessen der Chemischen Industrie Deutschlands de 1921 à 1924, aut. de *Der Chemische Unterricht an der Schule und der Hochschulunterricht für die Lehrer der Chemie*, 1906) et comprenant 6 industriels angl. et 13 all. : traite de l'utilité des cartels internat., de la journée de 8 h. dans les 2 pays, convient qu'il est désirable d'établir des Cours intern. d'arbitrage pour régler les différends industr. et commerc.

BELGIQUE. — *Bruxelles :* 5e congrès de l'Internat. des anc. combattants (11-13 juin), sous la prés. de M. Henri Barbusse : contre la propagande chauvine à l'école, revendications des anc. combatt. L'assoc. des combatt. socialistes belges, la Fédér. ouvrière et paysanne fr. et l'Internationaler Bund indépendant d'Allemagne se séparent de l'A. R. A. C. et de l'Internationaler Bund allemand, qui suivent, contrairement aux statuts, les directives d'un « observateur » désigné par le parti communiste allemand.

ETATS-UNIS. — *Boise-City :* Mort de Mgr Daniel Mary Gorman, né à Wyoming, dioc. de Dubuque, le 12. 4. 61, rect. du collège de Dubuque, prot. ap. le 26. 2. 17, élu év. Boise (*Xylopolitan.*) le 8. 2. 18.

— *Washington :* Récept. officielle et triomphale de l'aviat. Charles A. Lindbergh ; le prés. Coolidge lui remet la Distinguished Flying Cross, le nomme col. de réserve et le salue du titre de citoyen illustrissime de la Rép.

GRANDE-BRETAGNE. — *Kensington Court :* Mort de Louis Samuel Samuel-Montagu Lord Swaythling, 2e baron et 2e baronet (baronnie créée en 1907 et baronetage en 1894), né le 10. 12. 69, fils aîné du 1er baron Swaythling, qui, par permission royale, a pris le nom de Montagu, et d'Ellen, fille de Louis Cohen, du Stock Exchange, a épousé en 1898 Gladys Helen Rachel, fille du col. A. E. Goldsmid, et a succédé à son père en 1911, un des premiers israélites qui obtiennent par hérédité le titre de pair, à la tête de la banque Samuel Montagu and Co, London, grd propriét. terrien (1 200 acres) ; il a comme hérit. l'Hon. Stuart Albert Samuel-Montagu, né le 19. 12. 98.

ITALIE. — *Rome :* Sentence du tribunal spéc. pour la défense de l'Etat dans l'affaire de l'attentat du 11. 9. 26 contre M. Mussolini ; Gino Lucetti est condamné à 30 ans de réclus., 300 lires d'am. et 600 lires de domm.-int. ; Leandro Sorio à 20 ans de réclus. et 1 000 lires d'am. ; Stefano Vatteroni à 18 ans et 9 mois de réclus. ; en plus, tous trois sont condamn. à 3 ans de surveill. spéc. et à l'interdic. perpét. d'exercer une fonct. publ.

MEXIQUE. — *Mexico :* Le prés. P. Elias Calles ordonne la fermet. de toutes les maisons de jeu.

SUISSE. — *Berne :* M. Hugh R. Wilson, nouv. min. des Etats-Unis, remet ses lettres de créance au prés. Giuseppe Motta.

Dimanche 12 juin.

FRANCE. — D. (min. Col.) portant interd. des mutilat. corporelles (limer les dents, distendre les lèvres) nuisibles à la santé des noirs en Afrique équat. fr. (*J. O.*, 17. 6. 27).

— *Clermont :* 3e ass. ann. de l'Union des cath. de l'Oise, disc. de M. l'abbé Bergey, de MM. Maurice Langlois, Désiré Bouteille, du gén. de Castelnau et de Mgr Le Senne.

— *Cuers :* 3e ass. gén. des cath. du Var sous la prés. de Mgr Simeone, disc. du cap. de Boisgelin, du comte d'Antin de Vaillac et de M. Alexandre Souriac.

— *Lorient :* Mort de Ernest Lamy, né à Lorient le 8. 11. 67, doct. en droit, dép. Morbihan (17. 4. 02-1924), sén. depuis le 6. 1. 24, de l'Un. républ., aut. de *Etude de droit comparé sur le délai-congé*, 1913.

— *Moulins :* Congrès de l'Un. cath. de l'Allier, prenn[ent] la parole le col. de Lacger, M. Le Cour Grandmaison, [le] P. Doncœur et Mgr Gonon.

— *Saint-Etienne :* Fêtes, sous la prés. de M. A. Tardi[eu], min. Trav. publ., destinées à commémorer le centen. [du] premier ch. de fer fr. de Saint-Etienne à Andrézieux, c[on]cédé le 26. 2. 1823 et ouvert en mai 1827, et le souve[nir] de l'ingén. Marc Séguin, né à Annonay le 20. 4. 17[86], mort à Annonay le 24. 2. 1875, invent. de la chaudi[ère] tubulaire.

— *Troyes :* M. Camille Bouhenry, de l'Alliance répu[bl.] démocr., est élu dép. Aube au scrut. de ballott. [par] 28 158 contre 25 037 à M. René Plard, communiste, [en] rempl. du comte Adolphe de Launay, déc. le 16. 3. 27.

ALLEMAGNE. — *Munich :* Mort accidentelle [du] Dr W. Krausneck, min. Fin. de Bavière depuis le 16. 6. [..], âgé de 52 ans.

RUSSIE. — *Moscou :* M. Litvinov remet à M. Patek, m[in.] de Pologne, la réponse du Gouv. russe à la note du Go[uv.] polon. du 9 juin.

SUISSE. — *Genève :* Remise au secrétariat S. D. N. de [la] note du Gouv. yougoslave concernant le différend av[ec] l'Albanie.

TCHÉCO-SLOVAQUIE. — *Prague :* Mort du Dr Karl Farsk[y], prêtre cath. apostat, fondat., « év. de Prague » [et] « patriarche » de l'Eglise nationale tchéco-slovaque, â[gé] de 47 ans.

Lundi 13 juin.

FRANCE. — D. (min. Fin.) autorisant la convers. d'u[ne] partie de la dette flottante contre des obligations 6 [%] amortiss. en 50 ans (*J. O.*, 13-14. 6. 27).

— *Paris :* M. Jean Chiappe, préf. de pol., arr[ête] MM. Léon Daudet et Joseph Delest, invités, le 31. 5. [27,] à se présenter le 10 juin au Palais de Justice pour purg[er] leur peine de 5 et de 2 mois de pris., par suite du rej[et] le 14. 5. 27, par la Cour de cass., de la requête en rev[ision] du procès en diffam. du 14. 11. 25.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Le Gouv. avise les ambass. d[es] Etats représentés à la Conf. des ambass. de Paris de [la] destruct. des fortific. de Koenigsberg, Kustrin et Gloga[u].

ARGENTINE. — *Buenos-Aires :* Le Gouv. décide [de] reprendre sa place à la S. D. N.

CONGO BELGE. — *Misimba :* Mort du capit. Joubert, â[gé] de 80 ans, d'origine bretonne, anc. zouave pontif., un d[es] premiers qui répondirent, sous le nom de « Frères arm[és] du Sahara », à l'appel du card. Lavigerie pour combatt[re] la traite des noirs en Afrique, tint tête aux Arabes au po[ste] de M'Pala sur le Tanganyka, entra ensuite au service [du] Gouv. de l'Etat indépend. du Congo.

EGYPTE. — *Le Caire :* Une nouv. note brit. sur l'arm[ée] égypt. est remise à Sarwat pacha, qui répond le 14 juin[;] la crise est terminée.

ETATS-UNIS. — *New-York :* Accueil enthousiaste à l'avi[at.] col. Charles A. Lindberg, qui reçoit de M. James Walk[er,] maire de New-York, la « Valor Medal », et bénéficie [du] prix Orteig de 25 000 dollars.

SUISSE. — *Genève :* 45e sess. du Cons. S. D. N., so[us] la prés. de Sir Austen Chamberlain (13-17 juin) : instan[ce] pour le règlement amiable du conflit albano-yougoslave[;] l'Allemagne obtient l'assurance qu'il n'y aura pas d'oppos[ition] à l'attribut. au Reich d'un siège à la commiss. d[es] mandats ; l'Allemagne accepte un dernier contrôle de [la] destruct. des forteresses orient. ; le cons. financier S. D. [N.] est autorisé à rechercher avec le Gouv. grec les condit. d'[un] emprunt intern. de 9 millions de livres.

Mardi 14 juin.

FRANCE. — Arr. (min. Fin.) autorisant les ventes, [par] les percepteurs, de rentes nominatives, mixtes ou [au] porteur, sans limitat. de somme, soit en capital soit [en] rente (*J. O.*, 17. 6. 27). — Instr. (min. M.) modif. l'ins[tr.] du 14. 5. 27 en ce qui concerne les engagements [de] dépenses (*J. O.*, 15. 6. 27).

— *Paris :* M. Charles Dunbar Burgess King, prés. R[ép.] de Liberia, rend visite à M. Doumergue. — Transfert [en] Pologne (au Wawel de Cracovie) des cendres du poète Ju[les] Slowacki, né à Krzemienec le 4. 9. 1809, mort à Paris [le] 3. 4. 1849, aut. de *Kordian*, 1838, *Angelli*, 1838, *Le p[ère] des empestés*, 1839, *En Suisse*, 1839, *Balladina*, 1839, *Li[lla] Weneda*, 1840, *Mazepa*, 1840, *Beniowski*, 1841.

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse » (Ste Anme), 5, rue Bayard, Paris-8e. — *Le gérant :* A. FAIGLE.